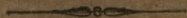


LES NOUVELLES
HÉROÏNES CHRÉTIENNES.



TOME I.



LES NOUVELLES

HÉROÏNES

CHRÉTIENNES,

ou

VIES ÉDIFIANTES

DE DIX-SEPT JEUNES PERSONNES.

TOME I.^{er}

CET OUVRAGE SE TROUVE :

A PARIS, { Chez ADRIEN LECLERE, et Comp.^o,
Imprimeur - Libraire, quai des
Augustins, 35.

{ Chez RORET, rue Haute-Feuille,
au coin de celle du Battoir,

A LYON, Chez RUSAND, Imprimeur-Libraire.

A POITIERS, Chez BARBIER, Imp.-Libraire.





Henrici allait être tué si sa fille n'eût paré un coup de sabre que lui portait un infidèle.

LES NOUVELLES
H É R O Ï N E S
CHRÉTIENNES,
O U
V I E S É D I F I A N T E S
DE DIX-SEPT JEUNES PERSONNES;

PAR L'ABBÉ CARRON.

Souvenez-vous de votre Créateur pendant les
jours de votre jeunesse.. *Ecclés.*, Ch. 12. v. 1.

DOUZIÈME ÉDITION.

TOME I. ^{er}

LILLE.

L. LEFORT, IMPRIMEUR - LIBRAIRE,
RUE ESQUERMOISE, 55.

1834.

4621

A MA MÈRE.

JE n'oublierai jamais l'instant où , commençant à réfléchir , je conçus pour la première fois le bonheur que j'avois de vous devoir le jour ; l'instant où , faisant un premier retour sur moi-même , vos soins , vos inquiétudes , vos peines et vos fatigues auprès de votre enfant , et puis vos leçons si touchantes , et vos exemples plus touchans encore , tout m'apprit que le Ciel m'avoit accordé la plus tendre et la meilleure des mères. Je sentis alors ce que je vous devois ; je compris qu'en veillant sans cesse pour me conserver la vie , le premier de vos bienfaits , vous m'en donniez une nouvelle mille fois plus précieuse , en formant mon esprit à la connoissance , et mon cœur à l'amour de la loi du Seigneur. Digne Mère , que n'avez-vous pas fait pour vos enfans , qui tous en ce moment sont à vos genoux avec moi ! Je ne suis que leur organe. Que n'avez-vous pas fait pour nous inspirer tout à la fois l'horreur du vice et le goût de la piété chrétienne. O mes frères ! ô mes sœurs ! que de fois nous nous sommes attendris au

souvenir de ces jeunes années où , nous pressant entre ses bras , nous arrosant de ses larmes , cette respectable Mère , notre appui , notre amie , notre confidente , épanchoit son cœur dans le nôtre , et , par ses discours , par ses caresses , par sa seule présence , nous rendoit la Religion si aimable , si chère et si précieuse !

Agréez , ô ma Mère ! le tribut de reconnaissance que je viens déposer à vos pieds. Je vous offre , je vous dédie cet ouvrage , comme un bien qui vous est propre , puisqu'il retrace des vertus que vous avez fait naître. Pourquoi craindrois-je de vous le dire ? L'héroïsme de Marie-Anne , cette fille soumise , cette sœur tendre que nous pleurons depuis douze ans ; sa vie édifiante , sa mort bienheureuse , tout en elle est votre ouvrage. Vous nous élevâtes , elle et nous , avec autant de soin ; mais plus digne que nous de ces leçons maternelles , la première elle les a fidèlement retenues , religieusement suivies ; la première elle en a reconnu tout le prix. Que son courage nous anime , que nous profitons de tous vos soins comme elle , et nous honorerons , nous bénirons votre mémoire , ainsi qu'elle mérite d'être bénie et honorée. Puissé-je un jour , quand

les cheveux blancs couvriront ma tête, et que la tombe s'entr'ouvrira sous mes pas, puisse-je, en revenant sur mes années passées, n'y trouver que des motifs purs, attachés à des actes d'un vrai zèle au service de l'Église, à des larmes versées sur la misère du pauvre, à des secours salutaires répandus dans son sein ! alors, Mère vénérable, il me seroit permis de vous nommer dans ma reconnaissance, comme celle aux avis, aux exemples de laquelle je serois redevable, après Dieu, de ces jours pleins devant lui. Combien leur terme me seroit précieux, s'il m'offroit l'espoir que cet hommage de la piété filiale vivra longtemps après moi, pour être, à vos petits enfans, un monument des vertus de leur aïeul ! Que cet ouvrage, quand je ne serai plus, leur rappelle le sentiment profond d'amour et de gratitude dont nous fûmes pénétrés pour vous ; qu'il leur parle de vous à ma place, et que ces neveux chéris apprennent, dans la vie de Marie-Anne, les moyens qu'emploient les bons parens pour faire naître et pour nourrir dans leurs enfans la connoissance et l'amour de Jésus-Christ.

O ma Mère ! nous jouissions du bonheur de vous posséder, lorsque je consolai vos vieux

jours par l'offrande de cet opuscule. Depuis ,
 une fin digne d'une si belle vie a terminé
 votre honorable vieillesse , et plongé vos en-
 fans dans des regrets éternels ; mais vous
 vivez encore , mais le tombeau ne contient que
 vos cendres ! votre esprit , votre cœur nous
 sont toujours présens , et votre image , tracée
 sur la toile et répétée dans les lieux que vous
 habitâtes , charme notre douleur , en adoucit
 l'amertume. C'est donc à vous , ombre pré-
 cieuse de la meilleure des mères , c'est en
 baignant de nos larmes la terre où vous
 reposez , c'est pour attester à la postérité
 toutes vos vertus , que je vous dédie le tableau
 fidèle des jeunes Vierges chrétiennes.



AVIS

PLACÉ A LA TÊTE DE LA SIXIÈME ÉDITION.

LES premières éditions de cet ouvrage parurent dans ma jeunesse ; alors je vivois au sein de ma patrie , qui venoit d'être honorée par la vie exemplaire et la fin bienheureuse de plusieurs vierges chrétiennes. L'esprit frappé d'admiration pour un tableau si instructif et si beau , dont j'avois été plusieurs fois le témoin oculaire , j'écrivis , sous les yeux de mes concitoyens, le récit de ces traits qui les avoient tant intéressés eux-mêmes ; je rassemblai dans un corps d'histoire des actions qui , éparses , détachées , arrivées en différens lieux , avoient conservé dans plusieurs familles le souvenir de discours édifiants , et d'œuvres plus édifiantes encore. J'osai communiquer au public , et surtout à la jeunesse de mon pays , ce trésor inestimable. Il fut accueilli avec bienveillance , je le confesserai , même avec fruit ; et des cœurs bien nés , des cœurs sensibles et tendres , ne se reposèrent point impunément sur une peinture si attachante. Combien ne l'est-elle pas surtout pour l'aurore de nos jours , pour cette saison charmante et rapide , où de

grands actes de vertu frappent heureusement l'imagination neuve et riante ! qu'un tel spectacle élève et agrandit ! Bientôt les tempêtes révolutionnaires vinrent m'arracher à ce sol bien-aimé où reposent les cendres de mes pères, et où j'avois vu s'écouler les jours les plus doux de ma vie. Sur les côtes hospitalières où la loi de la déportation m'avoit jeté, et où j'ai trouvé comme une seconde patrie, que je chéris et bénis avec celle où je vis la lumière, je n'ai pu suivre la fortune de l'opuscule des *Héroïnes chrétiennes*. La quatrième édition, publiée à Paris, chez Benoît Morin, en 1801, avoit été loin de moi préparée et exécutée dans des temps de deuil pour les bons citoyens et pour les amis de la Religion ; aussi s'y est-il glissé beaucoup de fautes. J'ignore les autres éditions, ou partielles ou totales, qui ont été faites, et je ne saurois les avouer. Il n'en est pas ainsi de la fidèle et élégante traduction anglaise qu'a publiée de cet ouvrage le Révérend M. Édouard Peach, chez Keating et Compagnie, libraire catholique, à Londres, en 1804, en un volume (1).

Dans les courts loisirs que m'ont laissés les

(1) Voyez chez moi même, en 1815, la même traduction en deux volumes, sous ce titre : *Pious Biography*.

fonctions d'un ministère qui consola mon exil , je me suis attaché à de nouvelles recherches ; j'ai découvert d'autres modèles non moins intéressans que les premiers , non moins propres à piquer d'une vive émulation le jeune lecteur jaloux de s'ouvrir une noble carrière par le goût des bonnes choses , et surtout par l'étude des triomphes de la Religion. L'auguste fille du Ciel , la tendre et bienfaisante amie de l'homme , lui rend sans doute un important service , en racontant les victoires remportées sur les sens , sur les passions , sur le monde , et sur ses dupes aveugles , par l'âge le plus foible , le plus irréfléchi , le plus fait en apparence pour se laisser séduire , égarer et corrompre.

O vous ! aimable jeunesse , enfans précieux , victimes innocentes des infortunes de vos vertueux pères , vierges fidèles , dont les premières années ont été cultivées par nos soins , c'est vous surtout que nous avons en vue ; c'est le désir de vous prémunir contre les écueils répandus sur la scène d'un monde qui vous appelle , qui nous détermine à donner une édition nouvelle des Héroïnes chrétiennes. Qu'elles soient votre manuel dans les différens âges que vous avez à parcourir ici-bas , que les *Écoliers vertueux* soient celui de vos frères , de mes élèves bien-aimés. Ils ont partagé ou partagent encore avec vous les avantages d'une éducation religieuse ,

dirigée en commun , et par votre ami (et par des collaborateurs , et par des dames remplies du plus pur et du plus généreux patriotisme). Si les uns et les autres ont voulu prendre , avec une constance qui ne se démentit jamais , une si grande part à nos peines , ah ! que le divin Rémunérateur leur en assigne l'immortelle récompense dans la vie qui commence pour ne point finir : à eux et à elles toute ma reconnoissance ; à vous , jeunesse des deux sexes , qui avez successivement formé depuis dix-huit ans ma famille adoptive ; à vous , mon amour , ma vie et mon dernier soupir.

Sommerstown , près Londres , le 1.^{er} Janvier 1812.

GUY CARRON.

AVIS

PLACÉ A LA TÊTE DE LA NEUVIÈME ÉDITION.

La facilité avec laquelle s'est écoulée la huitième édition des *Héroïnes chrétiennes* a provoqué ma plus tendre reconnoissance. Quels ont été les objets d'un sentiment si doux ? Parens religieux , pieuses institutrices , c'est vous d'abord à qui je dois , à qui je rends avec bonheur de vives actions de grâces. Amis de la vertu , vous n'avez pas désespéré du sort de la patrie ; vous avez plutôt nourri la consolante espérance de voir des jours moins mauvais que les nôtres , quand vous vous êtes déterminés à fixer l'attention de vos enfans chéris , ou de vos intéressantes élèves , sur des modèles présentés aux jeunes vierges chrétiennes. Hélas ! ces temps affreux

où nous vivons , ce siècle d'une monstrueuse immoralité , quelle perspective épouvantable ne déroulent-ils point à nos yeux ! Qu'avons-nous donc à faire ! quels moyens efficaces nous reste-t-il pour arrêter le torrent de maux en tout genre qui pèsent sur notre infortuné pays ? Nous devions n'y recueillir que des souvenirs aimables, si la sainte foi de nos pères eût continué d'être la nôtre ! Malheur , malheur à cette sophistique et meurtrière philosophie , dont les leçons perverses tendent à détruire dans nos plus jeunes enfans jusqu'au germe de la morale , jusqu'aux premiers principes du christianisme ! S'il nous est comme impossible de sauver la génération présente, ah ! du moins formons une sainte conjuration pour sauver celle qui va la suivre. Respectables familles , composées de vrais et nobles patriotes , portons nos inquiets et compatissans regards sur le berceau de la vie , faisons tout pour régénérer le premier âge , entourons-le de leçons éloquentes et d'exemples plus éloquens encore.

Et vous , mes chers enfans , vous qui ,

sur un sol étranger, fûtes naguères ma douce espérance, et qui l'êtes plus encore rentrés avec moi dans le sein de la patrie de vos pères ! et vous aussi que mon cœur a plus récemment adoptés, et qui, multipliant la famille que mon cœur accueillit, multipliez de même une joie pure et innocente en mon ame ; et vous enfin, jeunes Françaises, qui ne m'offrez rien d'étranger, quelque part que vous demeuriez sur l'étendue de ce vaste royaume, n'oubliez jamais que cette nouvelle Édition des *Héroïnes chrétiennes* vous vient de la main d'un de vos meilleurs amis. Toujours occupé de préparer votre félicité, j'ai augmenté le nombre de vos touchans modèles ; et quelle jouissance délicieuse m'est réservée, quand il m'est permis d'inscrire dans ce nombre une fille de l'erreur, une protestante que, dès ses premières années, je vis soupirer après le beau jour où il lui seroit donné d'embrasser hautement le parti de la vérité ! C'est à elle, à cette aimable et pieuse enfant que nous pûmes adresser cette promesse du divin Maître : *Docebit vos omnem veritatem*, le Consolateur

16 *Avis placé à la tête de la neuvième Édition.*
vous enseignera toute vérité (Saint Jean ,
chap. 16. v.13).

Nota. Entraîné par la vénération que nous inspirent les vertus des
Héroïnes chrétiennes, nous nous sommes quelquefois permis de les
qualifier du nom de Saintes; mais à Dieu ne plaise que, par un mot
échappé au sentiment le plus juste, nous ayons prétendu en aucune
manière prévenir le jugement de l'Eglise, à laquelle seule il appar-
tient de béatifier et de canoniser les personnes qu'elle en reconnoît
dignes !



LES NOUVELLES

HEROÏNES CHRÉTIENNES.

JEANNE, infante de Portugal, décédée l'an
de Jésus-Christ 1490.

Précis de sa vie , extrait de son Histoire , publiée
par M. DUCHÉ , à Paris , en 1706.

JEANNE DE PORTUGAL , premier fruit du mariage d'Alphonse V , roi de Portugal , avec Elisabeth de Coimbre , naquit à Lisbonne le 4 février 1452. La famille s'accrut d'un fils , trois ans après , et la reine mourut l'année suivante , laissant sa fille à l'âge de quatre ans , déjà si prévenue des grâces du Seigneur , que la prière faisoit les délices de cette petite princesse. Son père fit passer à son service tous les gens attachés à celui de sa mère ; on lui choisit en outre pour compagnes , deux jeunes filles de qualité , du nombre desquelles étoit Andrée del Campo : ce fut une de celles qui semblèrent lui plaire davantage ; mais leurs inclinations

étoient bien opposées : Jeanne croissoit en vertu , tandis que la vanité s'emparoit du cœur d'André. L'Infante l'aimoit malgré ses défauts, qu'elle lui reprochoit souvent avec douceur et sans fruit , la jeune personne ne négligeant rien pour répandre autour d'elle l'amour du monde.

Parvenues l'une et l'autre à l'âge de dix-sept ans , Andrée confia à son auguste amie qu'un jeune seigneur , don Pèdre , l'entretenoit souvent de l'inclination qu'il avoit pour elle ; justement mécontente d'une telle confiance , elle exigea de sa jeune amie qu'elle ne lui en parlât jamais , la menaçant de l'éloigner , si elle apprenoit qu'elle conservât les moindres relations avec don Pèdre. Hélas ! combien la jeunesse est inconsidérée ! bientôt Andrée ajouta l'hypocrisie à une conduite déjà infiniment blâmable. Cependant le monde , avec toutes ses pompes et ses brillans honneurs , vint se présenter à une ame pure , mais novice encore dans la vertu : Louis XI , roi de France , fit demander l'Infante pour son fils Charles VIII ; Maximilien , archiduc d'Autriche , et Richard III , roi d'Angleterre , adressèrent à Alphonse les mêmes propositions pour eux-mêmes. La perspective étoit séduisante ; Jeanne , déjà dans son cœur toute à Dieu , conjura le roi son père de lui laisser donner quelque temps à des réflexions salutaires. Le

prince, alors occupé de passer en Afrique avec son fils, à la tête d'une nombreuse armée, se prêta sans peine au désir de sa fille; il partit quelques mois après, la laissant, quoiqu'à peine âgée de dix-huit ans, régente de ses états pendant son absence.

Le succès de la guerre répondit au courage du monarque et aux vœux continuels de l'Infante. Alphonse subjuga les Maures et revint triomphant à Lisbonne. La princesse, suivie de toute la cour, alla au-devant de son père, partageant avec lui les louanges, l'admiration, les applaudissemens, si bien mérités, que des sujets fidèles s'empressoient d'adresser à la famille de leur maître; tout-à-coup l'allégresse publique est troublée; le cœur du père et celui de ses enfans adoptifs saignent de la demande que fait la jeune régente : sous les yeux de la multitude, elle sollicite du roi, comme unique récompense de sa courtoisie, mais heureuse et sage administration, la liberté de se retirer au monastère des religieuses de Saint-Dominique de la ville d'Aveïro, pour s'y consacrer à Dieu par un engagement irrévocable. Son père étoit trop sincèrement religieux pour s'opposer hautement à l'héroïque sacrifice; mais son cœur et sa foi exigèrent que cette fille chérie réfléchît quelque temps au dessein qu'elle avoit formé; bientôt reconnoissant que Dieu en est l'auteur, il impose silence au cri de

la nature , et veut seulement que la princesse fasse l'essai de la vie religieuse dans une maison de l'ordre de Cîteaux , moins austère qu'Aveïro.

Elle entra , mais avec la joie la plus vive, à Odivelle, où la mondaine Andrée la suivit, dans des sentimens bien opposés. Deux ans s'écoulèrent pour l'auguste novice , dans l'exercice des vertus monastiques : à cette époque , elle obtint la permission , si longtemps désirée , de prendre l'habit à Aveïro: elle congédia toutes les dames qui l'avoient accompagnée dans sa première retraite , et ne garda que la seule Andrée , qu'elle espéroit enfin de conquérir à Dieu. Pour lui rendre sa retraite plus douce, elle lui assigna un revenu considérable ; tous ces avantages touchoient peu l'esclave du siècle; cependant elle dissimula sa douleur. Le jour du triomphe de Jeanne arrivé , le roi , suivi de toute la cour , la conduisit à Aveïro , où , dans la cérémonie la plus pompeuse , mais dont elle rehaussoit l'éclat par sa vertu , par son allégresse , elle renonça à toutes les grandeurs de la terre : ce qui la combloit de joie coûta bien des larmes à la famille royale : elle prit le deuil ce jour-là même , et vit tous ses regrets partagés par un peuple qui idolâtroit la fille de son souverain.

En choisissant l'humble habit des vierges, elle oublia la grandeur de son origine et

tous les honneurs qu'elle avoit supportés jusque-là avec tant de répugnance. L'illustre novice ne voulut être en rien distinguée de la moindre de ses compagnes : chaque jour apportoit pour elle la pratique d'une vertu plus héroïque , et c'est ainsi qu'elle se disposoit à l'heureux moment de sa profession. Mais , hélas ! bientôt d'invincibles obstacles se présentent. Les uns viennent de l'assemblée des Etats du royaume , l'Infant , marié depuis quelques années , n'avoit point d'enfans ; les autres sont offerts par les directeurs de la princesse eux-mêmes : ils la jugent d'une complexion trop foible pour soutenir les austérités de la règle qu'elle avoit embrassée : il fut arrêté dans le chapitre des religieuses qu'elle ne seroit point reçue à faire ses vœux. Cet arrêt fut pour la jeune vierge comme le coup de la mort. Mais , comprimant sa douleur , elle se soumit humblement , et , au lieu de se plaindre , se jetant aux pieds de la supérieure d'Aveïro , elle la conjura de lui accorder , au moins comme la plus douce consolation qu'elle pût recevoir , de passer ses jours parmi les novices , et cette grâce , si vivement sollicitée fut obtenue.

Rien n'avoit fait impression sur la criminelle Andrée del Campo , ni les vertus de la princesse , ni son extrême et tendre indulgence : ses passions se fortifioient de jour en

jour ; l'hypocrisie dont elle les couvroit la rendoit encore plus coupable ; son cœur étoit endurci. Don Pèdre avoit fixé son séjour à Aveïro , où leur intrigue subsistoit toujours. L'Infante en est instruite d'une manière positive : obligée d'ouvrir les yeux , elle en écrit au roi son père ; mais Andrée nie formellement d'avoir eu la moindre intelligence avec le jeune homme, ajoutant qu'elle a toujours souffert ses poursuites en silence, dans la crainte de le perdre. L'indigne amie pleure, sanglote, se désespère des soupçons injurieux dont elle est l'objet. La belle ame de Jeanne fut déçue par cette perfide apparence : elle-même daigna consoler la prétendue victime , qui , dans le temps qu'elle affectoit une douleur excessive , formoit un complot affreux contre sa bienfaitrice : la nuit d'après celle où l'intrigue de don Pèdre et d'Andrée avoit été reconnue et évidemment prouvée, la princesse, se rendant à matines et passant par une petite porte du jardin, reçut un coup d'arquebuse , qui heureusement n'atteignit que son voile. Elle entra à l'église, rassura les religieuses, effrayées du bruit, et leur dit : « On n'en veut vraisemblablement » qu'à moi ; commençons l'office sans nous » en troubler ». Cependant quelques-unes de ces dames et plusieurs personnes du dehors , qu'on avoit fait avertir , se rendirent à l'appartement de l'Infante : on n'y trouva

plus Andrée ; en vain la chercha-t-on ; ainsi que don Pèdre , dans toute la ville : on ne douta point qu'ils ne se fussent ensemble soustraits à la justice , après avoir exécuté leur abominable dessein.

L'absence d'Andrée donna plus de douleur à la princesse que le danger qu'elle venoit de courir ne lui avoit causé de crainte. Tandis que le roi ordonnoit de rechercher avec soin les coupables , sa fille faisoit faire des prières publiques pour le retour d'Andrée , et obtint pour elle du monarque une amnistie générale. Ces grands sentimens , si dignes d'un disciple du Calvaire , sembloient annoncer que la noble victime approchoit de son terme : peu de jours après la fuite de la criminelle amie , sa maîtresse fut attaquée d'une douleur d'entrailles si violente, qu'elle sentit bientôt n'y pouvoir résister. Hélas ! tant de bienfaits devoient-ils lui attirer une fin si cruelle ? on se persuada qu'elle étoit l'effet du poison. Le monstre qu'elle avoit si tendrement nourri dans son sein , Andrée , la veille de son évasion , s'étoit chargée de présenter elle-même à l'Infante une tisane que les médecins lui ordonnoient. Cependant sa dernière heure approchoit , et quoiqu'elle eût joint à l'innocence baptismale les plus rigoureux exercices de la pénitence , elle fut si frappée de la terreur des jugemens de Dieu , qu'elle lui adressoit

sans cesse cette prière : « Détournez , mon » Dieu , détournez vos yeux de mes crimes , » effacez mes iniquités , n'entrez point en » jugement avec moi , et pour votre gloire , » Seigneur , faites grâce à cette pécheresse ». Divin Consolateur , ineffable Rémunérateur des élus , vous la ranimâtes d'une amoureuse confiance dans ses derniers instans. « Oh ! » s'écrioit-elle , combien il est doux de servir le Seigneur ! qu'il est bon et miséricordieux pour ceux qui se donnent à lui ! » j'irai , j'entrerai dans la maison de Dieu ; » mon cœur est comblé de joie ; le sang de » Jésus-Christ me sera appliqué , je ne crains » plus rien de l'enfer ». Munie des grâces de l'Eglise , la jeune épouse du Sauveur demanda que l'on récitât les prières des agonisans , et , au moment où l'on disoit : SS. Innocens , priez pour elle , elle expira , dans la grâce du Seigneur , le 13 mai 1490. Vertueuse Infante , vous nous avez été donnée comme un magnifique exemple des bénédictions que Dieu répand sur le juste : mais , hélas ! quelle autre leçon foudroyante ! malheureuse Andrée , infortuné don Pèdre , vous serez pour nous les monumens des suites terribles du crime. L'un et l'autre avoient été pris par un pirate , lorsqu'ils tentoient de se sauver du Portugal : don Pèdre étoit mort à la chaîne ; et Andrée , après avoir apostasié et embrassé le mahométisme , devenue l'épouse

d'un corsaire , fut soupçonnée d'avoir eu part à une conjuration formée par plusieurs esclaves contre leur maître. Sur ce soupçon, que fortifioient ses premiers crimes , on la fit étrangler ; et par cette mort violente, sans avoir donné le plus léger signe de repentir, elle termina sa carrière monstrueuse.

Détournons nos regards effrayés d'un horrible spectacle ; reportons-les sur vous, jeune vierge , auguste fille des rois ! J'aime à vous considérer dans le palais où vous naquîtes et dans la pompe qui entoura vos tendres années ; dans cet éclat , que votre conduite fut un puissant attrait de vertu pour les sujets soumis à votre père ! Les grands modèles frappent bien plus ; et, comme l'a dit un de nos plus sublimes orateurs chrétiens, la piété devient comme un bon air pour le peuple , dès que l'exemple des grands l'autorise. Jeune et aimable princesse, l'idée de la foiblesse que les hommes attachent à la vertu tomba dès qu'elle fut, pour ainsi dire, ennoblie de votre nom, et qu'on put lui faire honneur de vos exemples. La modestie et la frugalité n'eurent plus rien de honteux pour le reste des hommes , dès qu'ils virent en vous qu'on peut être grand et modeste, et que la fuite du luxe et des vains plaisirs, non-seulement ne fait point de honte aux petits , mais donne même une nouvelle dignité à l'élévation et à la naissance. O vierge!

assise sur les degrés du trône , et appelée par le monde à porter les plus belles couronnes de l'Europe , combien d'ames pusillanimes auroient rougi de la vertu , que votre exemple rassura , qui ne craignirent plus de marcher après vous , et qui trouvèrent même glorieux et vraiment beau de suivre vos traces ! Combien d'ames , trop sensibles encore aux intérêts de la terre , auroient craint que la piété ne fût un obstacle à leur élévation , auroient peut-être trouvé dans cette tentation l'écueil de tous leurs désirs de pénitence , si elles n'avoient appris , en vous voyant , que cette piété est utile à tout , qu'en attirant les grâces du Ciel , elle n'éloigne pas celles de la terre. O Jeanne ! tous ceux qui dépendoient de vous , excepté l'insensible Andrée del Campo , reconnurent la vertu bien plus aimable , depuis qu'elle étoit devenue un moyen sûr de vous plaire , et que le même progrès qu'ils faisoient dans la piété , ils le faisoient dans votre confiance et dans votre estime.

CATHERINE HENRICI;

De l'île de Négrepont,

Précis de sa vie extrait de son Histoire, publiée par M. DUCHÉ, à Paris, chez RIGAUD, rue de la Harpe, en 1706.

CATHERINE, fille d'un seigneur vénitien, nommé Henrici, réunit dès ses premières années le suffrage de tous ceux qui la connoissoient. Aux agrémens naturels, aux qualités de l'esprit et du cœur, elle joignit des vertus bien au-dessus de son âge, et, toute jeune encore, manifesta la piété la plus touchante, faisant ses délices de la retraite, de la prière et de la lecture assidue des livres sacrés. Cette fille étonnante parloit grec, latin et plusieurs langues orientales; mais elle n'avoit approfondi aucune connoissance comme celle de la sainte Ecriture, dont elle citoit souvent des passages, et avec une justesse admirable. A vingt ans, elle étoit la gloire et la consolation de son père, privé d'autres enfans. Il la promit en mariage à un seigneur vénitien nommé Nigrelli; et le jour des noces étoit fixé, lorsque Mahomet II déjà maître de Constantinople et de plusieurs royaumes, vint, en 1470, attaquer l'île de Négrepont, appartenant aux Vénitiens; il mit le siège devant la capitale où

commandoit Henrici , père de Catherine , et ce brave militaire se prépara à une défense vigoureuse.

Comme il avoit peu de vivres , il eût voulu faire sortir les bouches inutiles ; mais , investi par terre et par mer , cette mesure devint impossible ; il les réunit dans l'endroit le plus éloigné des attaques. Les infidèles , plusieurs fois repoussés avec perte , se rendirent enfin maîtres des dehors de la place , et trouvèrent une nouvelle résistance dans la ville. Henrici fit des sorties dans lesquelles Mahomet vit périr beaucoup de ses troupes : furieux de ces échecs , l'empereur ordonna l'assaut , y monta lui-même ; et , forcé cette fois encore de céder à des efforts héroïques , il ordonna un second assaut pour la nuit suivante : il y avoit peu d'apparence qu'on y pût résister , tant le nombre des assiégés en état de porter les armes étoit diminué.

La digne fille du héros vénitien jugea très-honteux aux personnes de son sexe de demeurer dans l'inaction quand il s'agissoit de défendre la religion et la patrie ; elle inspira son courage à toutes les femmes , en leur représentant que mourir dans cette action , c'étoit s'assurer une éternité de bonheur , et qu'il valoit beaucoup mieux périr en combattant pour une si belle cause , que de tomber vivantes entre les mains des barbares. Aussitôt elle s'arma , et les moins timides la

suivirent à la brèche. Les jeunes héroïnes secoururent si puissamment les soldats, en jetant sur les ennemis des chaudières pleines d'huile et de poix bouillantes, que les Turcs furent encore obligés à la retraite. Tant d'inutiles tentatives et une valeur si opiniâtre étonnèrent le sultan sans le rebuter ; il fit donner un dernier assaut par trente mille hommes, qui entrèrent dans la ville, et la trouvèrent abandonnée, la garnison et les habitans s'étant retirés dans le château.

Au milieu de ces troubles, la pieuse Catherine ne perdoit pas de vue que la seule volonté de Dieu fait le destin des batailles ; elle réunissoit ses compagnes dans les momens où l'ennemi laissoit un peu de repos, et toutes ensemble bénissoient le Dieu des armées, de la force dont il les remplissoit ; mais elles lui promettoient aussi une entière résignation aux décrets de sa providence, quelque rigoureux qu'ils pussent devenir à leur égard.

Mahomet ne se fut pas plutôt rendu maître de la ville, qu'il fit planter les échelles autour du château, et l'emporta en moins de deux heures. Catherine étoit entre son père et Nigrelli ; lorsque les Turcs y entrèrent, Nigrelli fut tué à ses côtés ; Henrici alloit l'être si sa fille n'eût paré un coup de sabre que lui portoit un infidèle : ils furent pris tous deux et présentés au bacha d'Andri-

nople : presque tout ce qui restoit de chrétiens fut massacré. Le bacha conduisit Catherine avec son père à la tente du sultan. La beauté de la jeune captive désarma la colère de Mahomet, que la longue défense de Henrici avoit excitée. Il donna ordre de traiter le père et la fille avec douceur, et de leur rendre tout ce qui leur appartenoit. Le lendemain il fit venir celle-ci, et, plus épris encore que la veille de ses charmes, l'engagea fortement à renoncer au christianisme, lui promettant, pour elle et pour son père, des honneurs et des richesses immenses si elle consentoit à l'épouser; il l'assura même qu'il la feroit sultane, et n'oublia rien pour la séduire.

La jeune vierge, fortifiée par l'esprit de Dieu, répondit qu'elle préféroit mille fois la mort à la destinée qu'on lui proposoit. Les promesses étant inutiles, Mahomet en vint aux menaces, qui furent accueillies avec la même fermeté. L'empereur, désespéré de son peu de succès, remit Henrici et sa fille entre les mains du bacha, qui lui promit de vaincre l'obstination de la prisonnière; il la fit mettre aux fers, ainsi que son père, et les embarqua pour les conduire à Constantinople. Toutes les femmes prises à Négrepont ayant été placées sur une autre galère pour le même trajet, une des amazones chrétiennes qui avoient si courageusement dé-

fendu leur pays, s'aperçut qu'on les réservoir aux infamies du sérail ; alors l'horreur du crime l'entraîne à un acte de désespoir ; elle met secrètement le feu aux poudres , et se délivre , ainsi que ses compagnes , des opprobres qui les attendoient.

Henrici et Catherine , qui envioient le sort de ces nobles victimes, arrivent à Constantinople : le bacha les y fait renfermer dans une étroite prison , espérant que la longueur des mauvais traitemens fatiguerait leur constance , alarmerait l'amour filial de Catherine, et la déterminerait à obéir à Mahomet.

Mais le courage de la jeune athlète étoit loin de s'affaiblir ; il augmentoit celui de son père : bientôt on les sépare , leur tyran jugeant sans doute qu'ils se fortifioient l'un l'autre. Les cruautés du bacha furent alors portées à leur comble , et la vertueuse captive demeura inébranlable. Enfin , il la fit venir devant lui avec son père , et , après avoir employé sans succès les voies de la douceur pendant quelques momens , il devint furieux , et , tirant son sabre , déclara à l'héroïne que l'auteur de ses jours alloit être égorgé à l'instant même , si elle refusoit d'obéir à Mahomet. Fille si tendre d'un excellent père , elle est saisie d'horreur , et verse des larmes pour la première fois depuis son emprisonnement. Le vertueux Henrici se montrant alors bien digne d'un chrétien :

« Laisse-moi mourir, ma fille, dit-il avec le
» sang-froid d'un héros ; la vie que tu me
» donnerois nous seroit honteuse à tous
» deux ; il n'est pas temps de vivre , mais de
» mourir, en montrant que nous n'obéissons
» qu'à Dieu seul. » Cette expression d'une foi
vive ranima celle de Catherine ; elle se jette
aux pieds du bacha , le conjure mille fois
de lui arracher la vie , et d'épargner celle de
son père ; mais le barbare n'écoutant plus
qu'une fureur démoniaque , s'élance sur Hen-
rici pour le frapper ; Catherine lui fait un
rempart de son corps ; tous deux au même
instant , percés de plusieurs coups , tombent
baignés dans leur sang , et présentent en-
semble au Seigneur leur généreux sacrifice.

Quels cœurs sembloient mieux faits l'un
pour l'autre que ceux de Catherine et de Ni-
grelli ! Si le Ciel disposa différemment des
vœux qu'avoient formés ses bons serviteurs ;
si la jeune et innocente amante ne survécut
à son brave et religieux amant que pour
faire éclater l'amour héroïque de la chasteté
et sa fidélité admirable au christianisme ,
ces deux amis ne nous offrent par-là qu'un
plus beau modèle. Epoux chrétiens , il est
pour vous ; il vous apprend quelles inten-
tions et quels sentimens vous devez apporter
à l'auguste sacrement du mariage. Hélas ! si
peu de chrétiens le reçoivent dignement , et
de la manière que nous commande la loi

divine ! Frères bien aimés , il en est si peu parmi nous qui appellent Jésus-Christ à leurs noces !

Appeler Jésus-Christ à ses noces, c'est, ainsi que s'énonce un sage moraliste, le consulter sur le choix de la personne à qui l'on doit être uni. Les parens , dit le sage , peuvent bien vous donner des richesses ; mais une femme vertueuse, c'est Dieu qui la donne. Recourez à lui avec confiance, et il vous adressera lui-même, comme Isaac et Tobie, à l'épouse qu'il vous destine , et qui vous convient ; aidés de ses lumières, recherchez, dans votre alliance, bien plus les qualités de l'ame, que les avantages extérieurs; informez-vous, avec un soin assidu , de l'esprit, du caractère, des mœurs, des principes , et surtout de la Religion de la personne que vous avez en vue. Dans toutes les autres affaires de la vie , on prend de grandes précautions pour se garantir des méprises ; dans celle-là même on se donne beaucoup de soins pour s'assurer de la naissance , de la fortune , de tous les autres avantages temporels, et ce qui est le plus essentiel pour le bonheur du temps et de l'éternité est absolument négligé.

Jeunes vierges chrétiennes , soyez touchées de l'exemple que vous donne l'admirable Vénitienne ; au souvenir précieux de ses vertus, formez les résolutions suivantes, et prononcez-les vous-mêmes : 1.° Je ne

donnerai jamais mon cœur au hasard, sans avoir consulté mes vénérables parens et les guides sacrés de ma conscience. 2.^o Le choix étant fait avec ces sages précautions, je me résignerai d'abord aux décrets de la divine Providence, qui pourroient ou contrarier mes vues, ou renverser mes projets. 3.^o Dieu me demandât-il les plus grands sacrifices, ou celui d'un être que j'aurois le plus innocemment et le plus tendrement aimé, ou celui de ma vie même, je me résoudrai d'avance à tout, et j'immolerai tout, heureuse encore, pourvu que je demeure fidèle à la vertu !

CATHERINE DE HARLAY,

Dame de La Meilleraye, décédée l'an de
Jésus-Christ 1615.

Récit de sa mort, extrait de celui qu'en a publié,
à Paris, chez ETIENNE RICHER, JACQUES DE LA
VALLÉE, principal du collège de Narbonne, l'an
1616.

CATHERINE DE HARLAY, issue d'une famille recommandable par son ancienneté et ses vertus, naquit à Paris le 17 octobre 1593. Elle reçut une éducation vraiment chrétienne par les soins d'une mère digne de ce beau nom, et mille fois plus jalouse d'orner de qualités excellentes l'ame de sa fille, que d'embellir son esprit de vaines connoissances, que de parer son corps de riches et somptueux habits; ces vêtemens pompeux ne sont-ils pas la livrée du monde, si opposée à celle de Jésus-Christ! En même temps qu'elle veilloit sur les passions naissantes de cette aimable enfant, et savoit élaguer du jardin précieux qu'elle cultivoit toute plante inutile, le Seigneur, jaloux de rendre parfait son ouvrage, avoit formé, dans mademoiselle de Harlay l'aînée, un modèle vivant de toutes les vertus. Cette vierge, depuis prieure du couvent des Carmélites de Paris, mais alors encore dans le sein de sa famille, fut chargée de former sa

sœur à la connoissance , au goût et à la pratique des plus salutaires exercices de la piété ; ainsi le sol, heureusement travaillé par deux habiles cultivateurs , et arrosé des eaux du ciel , produisit d'excellens fruits. Catherine , dès l'âge le plus tendre , avoit une ferveur si vive , qu'elle conçut le projet de se consacrer entièrement à Jésus-Christ , et qu'elle rejeta long-temps les partis avantageux qui se présentoient pour elle. Cependant , obligée de céder aux désirs de ses parens , le 9 février 1613 , elle s'unit à M. de la Meilleraie , jeune seigneur , qui offroit en sa personne tous les dons de la nature et de la fortune : ses brillantes qualités n'empêchèrent pas son épouse de regretter amèrement de l'avoir préféré à l'époux céleste que son cœur s'étoit choisi. Soumise néanmoins aux volontés de la Providence , elle s'attacha à son mari , et devint le charme de sa vie par sa douceur , son aménité , sa déférence et ses grâces. Trop peu d'années s'écoulèrent dans cette union délicieuse , quoique l'âge des deux époux semblât leur promettre une longue suite de jours heureux. Le 4 d'août 1615 , madame de la Meilleraie avoit dans son château une nombreuse compagnie , composée de plusieurs membres de sa famille et d'étrangers. La conversation s'étant animée , la maîtresse de la maison , frappée du pressentiment de sa fin prochaine , tint un

long discours sur la vanité du monde, sur la félicité que procure la confiance en Dieu, sur la faveur insigne que le divin Maître fait à ceux qui meurent en sa grâce ; elle parla avec tant d'intérêt, ses idées sembloient si grandes ; ses images si nobles, ses raisonnemens si profonds, le tout étoit présenté avec tant de chaleur, énoncé d'un accent si tendre, si persuasif, que l'assemblée, transportée comme hors d'elle-même, témoigna la plus vive émotion, et avoua n'avoir jamais entendu de discours plus éloquent et plus beau. La compagnie se retira ; madame de La Meilleraye et madame de Moüy, sa belle-sœur, qui vivoit avec elle, et dans une union, dans une amitié parfaite, appelèrent un saint et savant religieux pour recevoir leur confession. « Mon père, lui dit la jeune » épouse, voici une occasion qui se présente » de me confesser et de recevoir le corps de » mon Sauveur ; je ne sais si cette grâce » pourra m'arriver encore ; mon père, je » vous conjure, autant que je puis, de prier » Dieu avec ferveur pour moi. » Elle voulut, par une confession générale, se préparer à la visite prochaine qu'elle attendoit du Tout-Puissant, c'est-à-dire au passage du temps qui s'envole, à l'éternité qui n'a point de terme.

Toute sa vie avoit été une suite d'œuvres saintes. Madame de Moüy, sa digne sœur, et

elles pratiquoient ensemble tous les exercices de la piété chrétienne avec une exactitude et une ferveur qui excitoient l'admiration générale.

Huit jours après la visite du religieux , madame de La Meilleraye fut attaquée d'une fièvre violente. Comme elle étoit enceinte , on crut de bonne heure son état très-alarmanant , et ses parens et ses amis se livrèrent aux plus vives inquiétudes ; elle seule paroissoit tranquille ; une sorte de joie éclatoit sur son visage et se déceloit dans ses paroles ; l'unique chose qui sembloit lui faire de la peine étoit de n'avoir près d'elle aucun prêtre pour l'assister dans ses derniers momens qu'elle voyoit très-prochains ; mais Dieu , qui veilloit en père sur sa fidèle servante , ne permit pas qu'elle fût privée long-temps des secours de l'Eglise. Le ministre sacré qui avoit déjà reçu sa confession , engagé à prêcher dans une paroisse voisine , repasse auprès de La Meilleraye , y entre pour rendre hommage à la pieuse maîtresse , et éprouve un étonnement extrême en apprenant le danger dont elle étoit menacée , l'ayant laissée si peu de jours auparavant pleine de vie et de santé. Quand il entra dans la chambre de la malade : » Ah ! mon » père , lui dit-elle , soyez le bien venu ; je » bénis le Seigneur de votre heureuse arrivée : Dieu a visité sa pauvre servante , je

» n'ai plus que quelques momens à vivre , ne
» m'abandonnez pas, je vous en conjure. »
L'homme de Dieu le lui promit ; et cette assurance la tranquillisa.

La fièvre augmentant de plus en plus , les douleurs devinrent insupportables ; mais , loin qu'elles lui arrachassent aucune plainte , on l'entendit s'écrier sans cesse : « Conti-
» nuez , ô Dieu de miséricorde , continuez
» d'augmenter mes maux , si telle est votre
» volonté , je ne vous demande que la force
» et le courage de les soutenir , et cette
» grâce , je la sollicite au nom et par les
» mérites de Celui qui a donné sa vie pour
» me racheter ; au nom de cette Vierge pure
» qui , durant neuf mois , porta mon Sau-
» veur dans son sein ; au nom et par les
» prières de vos élus dans le ciel et de vos
» pieux serviteurs sur la terre. Qu'est-ce ,
» disoit-elle encore , que les maux que j'en-
» dure , auprès de ceux auxquels mon divin
» Maître a voulu être assujetti pendant le
» cours de sa vie mortelle ? que sont-ils au-
» près de ceux qu'il soutint sur la montagne
» sanglante ? Et je me plaindrois , moi , in-
» digne pécheresse , moi qui ai mérité des
» supplices éternels ! O Dieu puissant , vous
» qui voulez que vos créatures vous donnent
» le doux nom de père , je vous en conjure
» par l'amour que vous m'avez porté lorsque
» je n'existois encore qu'en vous , accordez-

» moi de vivre, de souffrir et de mourir
« dans votre amour. » — C'est ainsi qu'elle
s'entretenoit avec son Dieu, au plus haut
degré de ses douleurs. Elle voulut rester
seule pendant deux heures, pour se préparer
à sa dernière confession qu'elle fit ensuite à
genoux, et où l'aveu de ses fautes fut souvent
interrompu par ses larmes et ses sanglots ;
elle pria son confesseur de lui apporter le
saint Viatique, et, par respect pour l'auguste
et adorable bienfaiteur qu'elle alloit rece-
voir, voulut que sa chambre fût ornée de
tout ce qu'elle possédoit de plus précieux.
Elle fit aussi répandre des parfums exquis
partout où son divin Maître devoit passer,
désirant ainsi imiter le soin des apôtres à
préparer le cénacle, et la piété de Magdeleine
versant une huile de grand prix sur les pieds
de Jésus-Christ. Son extrême foiblesse l'obli-
geoit de garder le lit depuis plusieurs jours ;
mais aussitôt qu'elle fut avertie de l'appro-
che du très-saint Sacrement, elle voulut ab-
solutement se lever et recevoir la communion
à genoux. « Quoi ! dit-elle aux personnes
« qui s'opposoient à ses désirs, craignant
» qu'elle ne pût soutenir une posture aussi
» fatigante, quoi ! seroit-il juste que mon
» Seigneur et mon Dieu descendît du ciel,
» vînt chez moi, et que je le reçusse sans
» daigner mettre le pied à terre pour aller
» à sa rencontre ? Non, cela ne se peut ni
» ne se doit. » On se rendit à ses vœux, et ;

soutenue par deux de ses femmes, elle se tint à genoux tout le temps que dura la cérémonie. Au moment où le Dieu de bonté, qu'elle aimoit avec tant d'amour, entra dans son appartement, son cœur ne put se contenir; il sembla s'élancer vers le centre » de ses transports et de ses feux, et elle s'écria, mais d'un accent si pénétrant, qu'on ne sauroit le rendre : « Je vous adore, ô pain de » vie ! froment des élus, salut du monde, je » vous adore, Verbe éternel et consubstantiel au Père, chemin du salut, porte du » ciel, délices des anges et des hommes; je » vous adore, je vous offre et vous consacre » mon corps, mon cœur, mon ame, avec » toutes ses puissances, disposez de moi suivant votre sainte volonté..... Vous venez » à moi, indigne pécheresse, et je cours à » vous pour être justifiée et sanctifiée par » votre miséricorde; je suis malade, vous » êtes mon médecin; je suis foible, vous » êtes la force infinie : guérissez-moi donc, » fortifiez-moi donc, et ayez pitié de celle » qui n'espère de pardon et de miséricorde » qu'en vous et par vous. » Après qu'elle eut achevé cette prière avec les sentimens d'un ange, elle communia, et on la remit sur son lit, où elle resta long-temps dans un profond recueillement. Elle fit ensuite quelques prières vocales, recommanda à Dieu son époux et toute sa famille, et, comme il

étoit alors absent , elle voulut lui marquer ses dernières volontés ; mais , n'en ayant pas la force , elle pria les personnes présentes de la suppléer. Ensuite elle appela son beau-frère , le pressa de continuer à vivre dans l'union et la paix avec M. de La Meilleraye , les pria l'un et l'autre de se rappeler qu'étant sortis du même sein et ayant sucé le même lait , nul intérêt particulier ne devoit rompre les nœuds que la nature avoit formés entre eux : « Pour vous , ma sœur , dit-elle à ma-
» dame de Moüy , vous savez comment nous
» avons vécu ensemble , ne souffrez pas que
» la tendre amitié qui régnoit entre nous
» soit détruite par ma mort ; souvenez-vous
» de moi devant le Seigneur , et soyez fidèle
» jusqu'au tombeau aux saints exercices que
» nous avons pratiqués ensemble. Dieu est
» si beau , qu'il mérite d'être aimé ; il est si
» bon , qu'il mérite d'être servi ; si fort , qu'il
» mérite d'être craint ; si grand , qu'il mé-
» rite d'être adoré : aimez-le donc , servez-
» le donc , craignez-le donc , et l'adorez
» toujours avec un nouveau respect et une
» nouvelle ferveur. Adieu , ma sœur , la cha-
» rité ne peut mourir , et je conduirai au
» ciel l'amour que je vous porte ; il ne de-
» meurera point enseveli dans la tombe ,
» continuez à bien vivre , si vous voulez
» obtenir une mort précieuse. » — Elle se recommanda ensuite aux prières de tous les

assistans avec de grands sentimens d'humilité et de ferveur.

Deux jours après avoir reçu le saint Viatique, elle accoucha d'un enfant mort, et à ce malheureux événement se joignirent des accidens si fâcheux, que l'on désespéra entièrement de sa vie; elle désiroit vivement de recevoir encore une fois la divine Eucharistie; mais les vomissemens qui survinrent y mettant obstacle, elle demanda, comme dernière grâce, qu'on apportât le saint Sacrement dans son appartement, pour recevoir sa bénédiction avant que de mourir. On ne refusa pas cette consolation à sa piété, elle voulut encore ne recevoir qu'à genoux la visite de son Seigneur.

Le danger étant devenu plus pressant, elle demanda le Sacrement des malades, et chacune des onctions qu'elle y reçut fut accompagnée d'un nouvel acte de sa ferveur; ce ne fut qu'après s'être ainsi préparée au combat que le Seigneur permit à l'ange des ténèbres de l'éprouver pour accroître ses mérites. « Je sens, dit-elle aux ministres » sacrés qui entouroient sa couche funèbre, » que l'ennemi de mon salut essaie de jeter » le trouble dans mon ame, en mettant sous » mes yeux la justice sévère de Dieu et ses » épouvantables jugemens; mais à cette vue » désespérante j'opposerai celle de son in- » finie miséricorde; il a promis de pardonner

» nos offenses, et , si j'ai obtenu ce pardon
» pour les miennes , qu'ai-je à craindre en
» ce monde et en l'autre ? Ah ! mes pères,
» ne cessez de prier pour moi ; qu'on ne me
» parle plus que le langage de la confiance ,
» qu'on ne me montre autre chose que les
» plaies de mon Sauveur ouvertes pour me
» donner un asile dans lequel je puisse me
» réfugier aux jours de sa colère.»

La malade, s'étant aperçue que son agonie commençoit , demanda avec instance qu'on la retirât de son lit , et qu'on lui permit d'expirer sur la planche ; comme on faisoit difficulté de se rendre à ses désirs , et qu'on lui représentoit qu'elle ne devoit pas exercer tant de rigueurs sur un corps déjà épuisé par d'affreuses souffrances : « Eh quoi ! répondit-elle , est-ce une cruauté que de » traiter ainsi une chair si rebelle envers » son Créateur ? Non , c'est une justice que » je me rends, c'est une charité que j'exerce » envers moi. Je veux , par ce dernier effort, » vaincre et terrasser mon ennemi ; je veux » venger la cause de mon Dieu. » Elle prononça ces mots avec une sorte de vivacité, et le ministre de Jésus-Christ , dans la crainte de s'opposer à quelque inspiration secrète de l'Esprit saint, crut devoir se rendre à ses vœux : on la coucha à terre , et ce ne fut qu'avec peine qu'elle consentit à avoir la tête appuyée sur un vieux matelas. Dans

cette position , elle demande un crucifix , et en fit placer un autre devant elle ; ensuite elle s'écria d'une voix forte et animée : « O mon » Sauveur ! quelle différence entre votre » mort et la mienne , entre vos tourmens et » les miens ! vous étiez debout sur l'arbre de » la croix , et je suis couchée ; vos membres » étoient attachés , et les miens sont libres ; » des épines cruelles perçoient votre auguste » front , et je n'en ressens aucune ; on vous » accabloit d'injures , moi , vile pécheresse , » je n'entends que des paroles de paix et de » consolation : vous fûtes abandonné de vos » disciples , de vos amis , les miens entourent » ma couche funèbre.... Quelque foibles que » soient mes souffrances , recevez-les ce- » pendant , Seigneur , en expiation de mes » péchés ». En prononçant ces mots , elle colla le crucifix sur ses lèvres , et expira dans la vingtième année de son âge.

La douleur de son époux fut inexprimable , il n'arriva que quatre heures après que sa sainte épouse eut rendu le dernier soupir. Le religieux qui l'avoit assistée à la mort , frappé d'un exemple si touchant , se retira dans une maison plus austère , et finit ses jours dans les pratiques de la mortification et de la pénitence. Toute la famille conserva comme un trésor la mémoire des vertus de cette jeune dame , et celle de sa fin héroïque.

ESTHER LEGGUES,

Jeune fille catholique, née de parens calvinistes, décédée l'an de J.-C. 1620.

Précis de sa vie, extrait de son histoire; publiée par M. JACQUES DORMAT, Vicaire général de Saint-Malo, chez ANTOINE DE LA MARC, en 1622.

ESTHER LEGGUES naquit à Saint-Malo, en Bretagne, le 15 octobre 1610, de Richard Leggues, Anglais et marchand de sa profession, et de Rachel Le Moine, Française, tous deux également attachés aux erreurs de Calvin. La Providence voulut qu'ils donnassent une nourrice catholique à leur enfant qui, parvenue à peine à sa troisième année, manifestoit déjà de l'inclination pour la vérité. On la voyoit souvent se joindre aux enfans de son âge que l'on conduisoit à l'Eglise catholique. Lorsqu'elle eut six ans, elle prit la ferme résolution de ne jamais aller au prêche, quelle que pût être, à son égard, la cruauté de ses parens; ils l'avoient déjà tourmentée, dans leur haine contre l'Eglise romaine. Bientôt cette passion leur fit étouffer tous les sentimens de la nature: ils devinrent les persécuteurs acharnés de l'être doux et caressant qui réclamoit leur amour.

Cependant la petite Esther croissoit chaque jour en ferveur, et ne cessoit de demander

aux personnes pieuses qu'elle rencontroit de lui apprendre la manière de servir Dieu. Elle les écoutoit avec une si parfaite attention , que leurs paroles demeuroient gravées dans son esprit et dans son cœur. Autant qu'il lui étoit possible , elle se déroboit aux yeux de ses parens pour se trouver aux instructions publiques , à l'office divin , et pour aller quelques instans dans une communauté religieuse , où elle apprenoit les vérités de la Religion. Sa famille la maltraitoit avec barbarie ; mais , fortifiée de la grâce , rien ne pouvoit l'ébranler , ni menaces , ni caresses ; sa ressource étoit la prière ; en s'adressant avec une vive émotion à la Mère de Dieu , elle la conjuroit de lui obtenir le courage dont elle avoit besoin. Ainsi cette ame innocente s'élevoit vers le ciel à chaque instant du jour , et souvent encore au milieu des ténèbres ; alors qu'on la croyoit livrée au repos , elle veilloit pour s'entretenir avec Dieu. Fidèle aux lois de l'Eglise , elle observoit l'abstinence tout le carême , ainsi que les vendredis et samedis , résolue , comme les premiers enfans de saint Bernard , à ne vivre que d'herbes et de feuilles , plutôt que de céder sur cet objet à la volonté de ses parens. Eprouvée de mille manières , sa physionomie tout angélique respiroit la paix , le contentement : « Je ne sens point vos » tourmens , disoit-elle avec sainte Eulalie ,

» parce que mon Dieu est avec moi. » Bien qu'à tant de chagrins s'unirent les infirmités corporelles qui accompagnèrent toute l'enfance d'Esther, elle désiroit ardemment de souffrir plus encore pour la gloire et l'amour de Jésus-Christ. » Notre-Seigneur, » disoit-elle souvent, a souffert davantage » pour moi. »

Jalouse d'acquérir de nouvelles grâces, elle se rendit seule chez l'évêque de Saint-Malo, et le conjura de lui administrer le sacrement de Confirmation. Le pontife, après avoir interrogé cette petite créature angélique, la trouva disposée d'une manière admirable et céda à ses désirs empressés. Comme il lui parloit des dons du Saint-Esprit, de la force qu'il lui communiqueroit pour résister aux tentations, et soutenir avec courage les persécutions qu'elle éprouvoit journellement. Ah ! monseigneur, répondit-elle, » tout ce que je puis endurer n'est rien, en » comparaison des tourmens que Notre-Seigneur a souffert pour moi : je suis bien » résolue de vivre et de mourir catholique, » et d'aller à la messe, quand même mes » parens me devroient ôter la vie, comme » ils m'en menacent. »

Depuis cette époque, elle cherchoit toujours les moyens de voir le pontife et de recevoir sa bénédiction. Alors le bon Pasteur lui faisoit de courtes exhortations, qu'elle

écoutoit comme venant de Dieu même. Pour arrêter les traitemens inhumains de ses parens à son égard, il leur fit dire que s'ils ne la laissoient observer tranquillement la religion catholique, il les dénonceroit aux conseils de Sa Majesté très-chrétienne, et les feroit condamner à lui payer une pension dans la communauté des Ursulines, où elle désiroit ardemment d'entrer. Ces menaces suspendirent à peine un instant la persécution ; mais la pieuse enfant se réjouissoit d'être trouvée digne de souffrir pour Jésus-Christ, disant qu'elle vouloit vivre et mourir catholique, et qu'elle aimeroit mieux endurer mille martyres que de renoncer à la foi. Avec quel attendrissement on la voyoit, dès l'âge de six ans, prosternée au pied des autels, et priant Dieu avec une ferveur céleste ! Dans sa touchante dévotion à la Mère de Dieu, elle récitait exactement le chapelet ; mais ses parens ne supportoient pas qu'elle en eût un, et faisoient souvent une recherche dans ses petits effets, afin de lui enlever les objets de sa piété. Elle s'en procuroit aussitôt de nouveaux, quoiqu'elle fût pour ainsi dire certaine que ce seroit un motif de châtimens cruels ; souvent elle répétoit que, quand elle verroit devant elle un feu ardent, elle s'y précipiteroit, plutôt que de s'éloigner de la vérité. Un jour, pour l'éprouver, les femmes catholiques qui

avoient coutume de la conduire à l'église, refusèrent de s'en charger ; à l'instant elle dit , fondant en larmes : « Si tout le monde » m'abandonne , je travaillerai seule à mon » salut , le mieux qu'il me sera possible , » avec l'aide de Dieu et le secours de sa » sainte Mère. »

Cependant ses parens se montroient chaque jour plus fanatiques et plus inhumains. Comme elle rentroit chez eux un après-midi , ils lui demandèrent avec colère d'où elle venoit ; elle répondit naïvement qu'elle sortoit du jardin de l'évêque , où elle avoit cueilli des fleurs. Sa mère , se doutant qu'elle y avoit pu recevoir quelque instruction catholique , lui défendit d'y retourner , ajoutant que , s'il lui arrivoit de sortir de la maison , à son insçu , elle périroit de la propre main de ceux qui lui avoient donné le jour : ces paroles furent accompagnées des coups les plus barbares : dans leur fureur inouïe , ces parens dénaturés lui montroient le couteau dont ils se serviroient , disoient-ils , pour lui arracher la vie. Qui n'admira le pouvoir de la grâce ? Esther demeure inébranlable , et cette enfant , du naturel le plus doux et le plus timide , brave mille morts , lorsqu'il s'agit de rester fidèle à Jésus-Christ.

Quoique les auteurs de ses jours eussent banni tout sentiment d'humanité pour leur fille , jamais on ne la vit s'écarter du respect

qu'elle leur devoit : cherchant en toute occasion les moyens de leur prouver son amour , répondant à toutes leurs menaces avec une douceur héroïque , désirant leur vrai bonheur comme le sien propre : « Ah ! plutôt » Dieu , s'écrioit-elle souvent , que mon père » et ma mère fussent catholiques , et allassent » tous les jours à la messe ! » Quant à elle , elle se seroit trouvée mille fois heureuse de vivre de pain et d'eau dans un monastère où elle eût pu exercer librement sa Religion. Le Ciel ne lui réservait pas une consolation si douce ! il augmenta ses épreuves , afin d'accroître sa récompense : la vertu d'Esther étoit sublime , et tout à la fois simple , comme on devoit l'attendre du petit nombre de ses années. Un jour elle fut rencontrée à Saint-Malo par la marquise de Coëtquen , qui , sortant du sermon , l'aborda en la questionnant : « Où allez-vous , Esther ? — Je vais » trouver le prédicateur pour achever de » m'instruire dans la Religion catholique. — » Mais votre mère ne le veut pas. — Dieu lui » inspirera le désir de se sauver , et quant à » moi , je ne veux pas me perdre. — Mais , si » elle le sait , elle vous punira sévèrement. » — Soit , répondit tranquillement Esther , » ce ne sera pas la première fois. » Madame de Coëtquen , qui prenoit plaisir à éprouver l'esprit et la fermeté de cette enfant , ajouta : » Je vous ai vue à confesse. — Oui , Madame , »

reprit Esther sans balancer, quelque danger qu'il y eût pour elle à le faire connoître : « Mais j'ai l'idée, dit encore madame de Coëtquen, que vous ne récitez pas votre » chapelet. — Pardonnez-moi, madame, je » le donne souvent à garder à une de mes » compagnes, de peur que ma mère ne le » trouve, et puis, lorsque je suis à l'église, » je le prends et je le dis. »

Cependant les parens d'Esther renouveauient plus fortement que jamais leur atroce persécution pour l'entraîner au prêche; alors la petite et héroïque servante du Seigneur conjura le divin Maître de l'appeler à lui, afin de la soustraire aux dangers qui l'environnoient; sa prière fut exaucée : frappée d'une maladie mortelle, et désirant ardemment de voir un ministre catholique, jamais elle ne put l'obtenir, Dieu seul fut son consolateur et son appui. Elle supplioit les personnes pieuses qui entroient dans sa chambre de demander pour elle des grâces dont elle avoit besoin. Enfin elle termina sa courte mais précieuse carrière, le 15 juillet 1620.

A peine eut-elle quitté ce monde, pour elle spécialement la vallée des larmes, qu'il se répandit sur sa physionomie une beauté céleste, et que l'appartement où cette innocente créature avoit dépouillé son vêtement mortel, retentit d'une sorte de mélo-

die qui fut entendue de plusieurs personnes, et même de la trop coupable mère. Ces parens sans entrailles persécutèrent leur fille au-delà du tombeau, et, profitant de l'absence de l'évêque, firent déposer le corps dans le cimetière que l'on avoit accordé aux calvinistes. A son retour, le pontife trouva sur cette démarche, plusieurs enquêtes judiciaires déjà dressées : il fit entendre des témoins, qui tous attestèrent le parfait catholicisme de la jeune Esther Leggues : en conséquence, il se rendit, le 8 septembre 1620, processionnellement au cimetière des calvinistes, fit exhumer les restes d'Esther et les conduisit solennellement à l'Eglise cathédrale, où un concours immense lui rendit les derniers devoirs, en répétant mille fois que cette belle ame étoit dans le sein de son Dieu. Ce que nous avons rapporté de l'admirable enfant, dont les années n'ont pas été jusqu'à dix, est presque entièrement tiré des dépositions légales qui ont été faites.

Jeunes vierges chrétiennes, la vertu est de tous les âges, de toutes les saisons de la vie ; à quelque époque de notre carrière ici-bas qu'elle se manifeste, elle est toujours digne de nos hommages et de notre admiration ; mais il est un temps où son triomphe moins attendu se montre par-là

même plus éclatant et plus beau sans doute. Il est un temps où cette vertu , toujours aimable et toujours si digne d'envie , se trouve parée de nouveaux charmes ; alors son parfum est exquis ; et j'ai voulu parler de l'aurore de nos jours ; cette aurore semble apporter avec elle , le plus ordinairement , les jeux , les ris folâtres , l'incurie , l'empressement indiscret à toutes les jouissances : un goût effréné pour tous les plaisirs , pour toutes les vaines et rapides voluptés de la terre : quelle heureuse surprise pour le cœur honnête et sensible , quand il ne voit à la place de cet étourdissement , de cet enchantement des sens et des passions , que des signes honorables de la vieillesse , la discrétion de l'esprit , la sage mesure de l'imagination , l'enchainement des passions dangereuses , l'amour de la vertu , le désir efficace de la pratiquer avec toute la perfection possible.

CATHERINE TEGAHKOUITA.

décédée vers l'an de Jésus-Christ 1680.

Extrait de sa vie , tiré des *Lettres édifiantes* , tome VI , nouvelle édition , publiée à Paris , chez MÉRIGOT , en 1781.

CATHERINE TEGAHKOUITA naquit , l'an 1656 , à Gandaonnagué , l'une des bourgades des Iroquois inférieurs , appelés Agnez. Son père étoit infidèle , mais sa mère , Algonquine par sa naissance et élevée chez des Français , avoit reçu la grâce du baptême.

Orpheline à l'âge de quatre ans , la petite Tegahkouita fut confiée aux soins d'un oncle qui tenoit un rang distingué dans le village , et consacra les premières années de sa vie aux travaux de la campagne et du ménage , occupations ordinaires aux femmes de sa nation. Sans aucune connoissance de la religion chrétienne , elle manifesta de bonne heure un amour naturel pour la pureté : ses parens lui ayant proposé de la marier , le refus absolu qu'elle leur opposa , refus si extraordinaire dans un pays où le célibat est un opprobre , lui attira de rudes persécutions de la part de sa famille ; traitée comme une esclave ,

chargée des travaux les plus pénibles et les plus vils, objet des mépris et des railleries de tous ses proches, elle souffrit ces mauvais traitemens avec une patience, une égalité d'ame et une douceur inaltérables : combien la vertu sous de si belles formes est puissante ! Ses persécuteurs, pénétrés d'admiration et de repentir, lui rendirent leurs bonnes grâces et la laissèrent libre de disposer de son sort.

Le père Jacques de Lambreville, saint et zélé missionnaire, conduit par la Providence au village de la jeune Iroquoise, reçut de ses supérieurs l'ordre de s'y arrêter, Tegahkouita, assidue chaque jour à ses instructions, goûta la vérité, mais n'osoit l'embrasser, dans la crainte sans doute d'irriter son oncle, que des motifs d'intérêt rendoient ennemis des chrétiens. Le Seigneur veille sur ses élus comme la mère la plus tendre sur le sort de ses enfans. Il daigna bientôt procurer à sa servante l'occasion de manifester ses sentimens. L'homme de Dieu profitoit du temps où la plupart des femmes faisoient dans les champs la récolte du blé d'Inde, pour instruire avec plus de loisir les Iroquois restés dans leurs cabanes ; il entre dans celle de Tegahkouita, qui, blesée au pied, n'avoit pu suivre ses compagnes ; à la vue du ministre de l'Evangile, son cœur tressaille de joie, ses

vaines appréhensions dispaçoissent, elle n'entend plus que la voix de Dieu qui l'appelle, et déclare hautement, devant plusieurs jeunes filles qui l'entourent, l'impression profonde qu'ont faites sur elle les instructions du père Lambreville. Celui-ci, lisant dans l'âme de la fille sauvage, ne tarda point à reconnoître sa candeur, sa naïveté, son courage; mais il ne se rendit pas aussitôt à ses vœux; elle demandoit le Baptême avec instance; il remit cette grâce au terme de plusieurs mois, pendant lesquels il l'instruisit parfaitement des vérités du salut, et s'informa quelles étoient ses mœurs et sa conduite: tout le village rendit hommage aux vertus de la pieuse cathécumène. Alors il ne différa plus à lui administrer le saint baptême; elle le reçut, avec la foi la plus vive, le jour de Pâques de l'année 1676, et fut nommée Catherine.

Pénétrée de l'importance des engagements qu'elle venoit de contracter, elle se proposa de les remplir avec une fidélité inviolable; mais elle ne se borna pas aux pratiques communes de la religion; une voix intérieure lui répéta que Dieu l'appeloit au genre de vie le plus parfait: elle y fut attentive, et le ciel l'en récompensa. Outre les instructions publiques auxquelles elle assistoit régulièrement, elle en obtint de

particulières pour sa conduite intérieure. Ses prières et ses pénitences furent réglées par le guide de sa conscience , et sa docilité à ses avis lui mérita la grâce de faire en peu temps de rapides progrès dans la vertu. L'ennemi mortel et implacable du bonheur des hommes pouvoit-il sans envie voir s'élever ce bel édifice ? Il fit tout pour le détruire : l'extrême pureté de la vie de Catherine lui attira de nouvelles persécutions de ceux-là même qui étoient forcés de l'admirer : ils regardoient ses mœurs angéliques comme un reproche tacite de leurs déréglemens : il n'y eut point de pièges que l'on ne tendit à son innocence, ni de moyens que l'on n'employât pour l'empêcher d'assister aux offices de l'Eglise. On en vint jusqu'à lui refuser sa nourriture, pour la forcer au travail les jours consacrés à la prière et au repos ; mais ne craignons rien pour l'ouvrage de la grâce : aux plus grands combats la vierge opposera de plus grandes faveurs reçues de son bon Maître, pour les soutenir et pour vaincre. La jeune Tegahkouita passa les premiers instans qui suivirent son Baptême dans l'exercice d'une patience héroïque et d'une piété fervente ; le démon en frémit , et inspire à ces ennemis, non plus seulement de lui susciter mille obstacles, mais encore de l'attaquer dans ce qu'elle a de plus cher : on l'accusa

devant le missionnaire d'avoir un cœur corrompu ; on citoit même des traits de ses prétendus égaremens. Alors, à la justification parfaite qu'elle présenta contre l'abominable inculpation , se joignit , pour la beauté de son caractère, un éclatant témoignage : elle mit dans sa défense tant de candeur et de simplicité qu'on obtint la conviction que sa jeunesse s'étoit écoulée dans une innocence que le plus léger nuage n'avoit jamais altérée.

Le père Lambreville craignit que des épreuves aussi fortes et aussi réitérées ne fussent au-dessus des forces de la pieuse néophyte : il lui conseilla de quitter un pays dont tous les habitans étoient ennemis du nom chrétien : le conseil étoit salutaire , mais l'exécution en sembloit impossible , lorsque le divin protecteur de l'innocence opprimée disposa tout pour le repos et la consolation de sa servante. Une sœur adoptive de cette vertueuse fille s'étoit établie à la mission du Sault , dont les habitans pleins de foi et de zèle députèrent plusieurs néophytes à Gandaonnagué, pour engager leurs parens et amis à venir les joindre : parmi ces députés se trouvoit le beau-frère de Catherine , et il ne lui eut pas plutôt fait connoître le motif de son voyage, qu'elle se disposa à le suivre ; informé par elle de cette heureuse rencontre , le missionnaire en bénit le

Seigneur, et lui donna des lettres de recommandation pour les Pères qui gouvernoient la mission du Sault. Profitant de l'absence de son oncle, elle quitta son village, remplie de confiance dans la protection du Ciel; cependant son oncle averti de son absence et soupçonnant qu'elle s'étoit enfuie avec les deux sauvages, s'arma d'un fusil et vola sur leurs pas; mais Catherine, échappant comme miraculeusement à ce nouveau danger, arriva à la mission du Sault vers la fin de l'automne de l'année 1674, et alla chez son beau-frère. La cabane appartenoit à l'une des plus ferventes chrétiennes de ce canton. Les entretiens et les exemples de cette pieuse femme contribuèrent beaucoup à affermir Catherine dans l'amour de la Religion et des saintes pratiques qu'elle commande.

Quel beau spectacle aux yeux de la foi que celui que présentoit la mission du Sault! Chacun des fideles qui la composoient retraçoit dans sa vie et dans ses mœurs celles des premiers chrétiens. La jeune étrangère ne se lassoit point d'admirer le changement opéré par la Religion sur ces êtres grossiers et ignorans, qui, d'hommes adonnés à des passions brutales et aux vices les plus dégoûtans, étoient devenus tout-à-coup les disciples fervens de la croix. Jalouse de témoigner sa reconnaissance au Dieu bon qui l'avoit conduite en cette terre de salut et de bénédictions,

elle voulut se consacrer à lui sans réserve : l'église devint ses délices ; elle s'y rendoit dès quatre heures du matin , y jentendoit deux messes, ne manquoit pas d'y revenir plusieurs fois dans le jour, et , au milieu des travaux , s'entretenoit souvent avec Jésus-Christ dans l'adorable Sacrement de nos autels. Alors on la voyoit passer des heures entières comme abimée en la présence de son bien-aimé, et insensible à tout. Faut-il donc s'étonner qu'elle parvint en peu de temps au degré le plus sublime de l'oraison ?

Cet amour de la prière ne lui fera-t-il point négliger ses devoirs ? Non : si la grâce embellit cette jeune ame de son onction, elle l'enrichit aussi de ses lumières : dans une application presque continuelle au travail, elle ne se livroit au délassement de la conversation que pour s'animer et animer ses compagnes au service de Dieu ; terminant la semaine par une recherche exacte de ses fautes et de ses imperfections, elle s'en accusoit au tribunal de la pénitence avec une grande abondance de larmes , parce que la haute idée qu'elle avoit de la majesté de Dieu lui faisoit regarder avec horreur la moindre offense envers ce divin Maître.

Une conduite aussi édifiante ne permit pas au missionnaire de lui refuser la grâce de faire sa première communion , quoiqu'on ne l'accordât d'ordinaire qu'après de longues

épreuves aux chrétiens iroquois. Admise au banquet sacré le jour de Noël, elle s'en approcha avec les sentimens de la foi la plus vive et de l'amour le plus tendre ; depuis elle ressentit toujours un nouvel empressement à se nourrir de la manne céleste ; et les néophytes de la mission admis au même bonheur, cherchoient à se placer près de Catherine, afin que sa vue leur inspirât plus de ferveur.

On lui fit les plus grandes instances pour la déterminer à se marier, et on lui représenta qu'elle s'exposoit à toutes les horreurs de la misère en restant seule et sans appui dans les jours de sa vieillesse. — « Ah ! mon » père, répondit-elle au missionnaire qui, » pour l'éprouver, appuyoit les raisons allé- » guées par sa famille, je ne suis plus à moi, » je me suis donnée toute entière à Jésus- » Christ, il ne m'est pas possible de changer » de maître ; la pauvreté dont on me menace » ne m'effraye point : il faut si peu de chose » pour fournir aux besoins de cette misé- » rable vie, que mon travail est suffisant, et » que je trouverai toujours quelque mauvais » haillon pour me couvrir. Non, je n'aurai » jamais d'autre époux que Jésus-Christ ». Une aussi constante résolution déconcerta ses parens, qui cessèrent de la tourmenter.

Les cœurs vertueux se recherchent : Catherine avoit pour amie intime une jeune sauvage, nommée Thérèse : la piété avoit

été le principe de leur union , et toutes les deux trouvèrent dans leur mutuelle amitié de grandes ressources pour s'avancer dans les voies de la perfection. L'une et l'autre avoient beaucoup d'attrait pour la mortification ; l'office de l'Église que Catherine avoit vu célébrer pour la première fois , pendant la semaine sainte , lui avoit inspiré un sentiment si profond de la passion et de la mort de Jésus-Christ , qu'elle ne cessa plus , le reste de sa vie , de méditer ce mystère : afin de ne jamais le perdre de vue , elle avoit au cou un petit crucifix qu'elle portoit souvent sur ses lèvres , et qu'elle ne regardoit jamais sans attendrissement. Par une suite de cette dévotion touchante au Dieu Sauveur et Rédempteur , elle fit , après sa première communion , une offrande perpétuelle de son ame à Jésus dans l'Eucharistie , et de son corps à Jésus attaché à la croix. Ensuite elle se monroit ingénieuse à imaginer tous les jours de nouvelles manières d'affliger et de crucifier sa chair , et son confesseur se vit obligé de modérer ses austérités ; il ne trouva point de résistance , parce qu'elle lui obéissoit avec une docilité d'enfant , et que , malgré les lumières extraordinaires dont Dieu la favo-
risoit , elle ne fit jamais paroître le moindre attachement à sa volonté ou à son propre sens.

A Montréal elle vit pour la première fois

des religieuses, et fut si frappée de leur piété comme de leur modestie, qu'elle s'informa curieusement de leur manière de vivre et de leurs vertus : elle n'eût pas plutôt appris que c'étoient des vierges chrétiennes, consacrées à Dieu par un vœu de continence perpétuelle, qu'elle sollicita et obtint de son directeur la permission de faire le même sacrifice, non plus par une simple résolution de garder la virginité, mais par un engagement sans retour. Elle choisit, pour cette grande action, le jour de l'Annonciation de la sainte Vierge, et, l'instant après que Notre-Seigneur se fut donné à elle dans la communion, elle prononça son vœu avec une ferveur admirable. De ce moment, Catherine ne tint plus à la terre; elle aspira sans cesse vers le ciel, et sembla même goûter d'avance les douceurs de ce bienheureux séjour.

Au milieu des austérités qu'elle avoit embrassées, son courage, plus grand que la nature, la soutenoit dans le dépérissement de ses forces; sa santé devint extrêmement languissante, et son confesseur lui conseilla de changer d'air, en accompagnant sa famille, qui, avec les autres habitans du village, alloit camper dans les forêts durant la saison de la chasse. Ce moment est pour les sauvages un temps de distraction, de plaisir et de festins. Comment la malade pouvoit-elle envisager ces délassemens, elle qui n'avoit

d'attrait que pour le recueillement, la solitude et la prière ? Eh ! l'éloignement de l'Eglise lui auroit-il été supportable ? Elle répondit au missionnaire qu'à la vérité le corps étoit traité plus délicatement dans les bois, mais que l'ame y languissoit et ne pouvoit rassasier sa faim ; qu'au contraire , au village , le corps souffroit , mais que l'ame y trouvoit ses délices auprès de Jésus-Christ : « Ah ! mon père , ajouta-t-elle , j'abandonne » volontiers ce misérable corps à la faim et » à la souffrance , pourvu que mon ame ait » sa nourriture ordinaire. »

Les infirmités continuelles qui annonçoient à Catherine sa fin prochaine , ne purent un seul instant troubler sa paix ; son égalité d'ame fut inaltérable ; jamais un murmure , un signe d'impatience. Les deux derniers mois de sa vie , ses souffrances devinrent extraordinaires : obligée de se tenir jour et nuit dans la même posture , le moindre mouvement lui causoit des douleurs très-aiguës ; mais , lorsqu'elles se faisoient sentir avec plus de violence , alors elle sembloit plus contente , s'estimant heureuse de vivre et de mourir sur la croix , et de pouvoir unir ses souffrances à celles de Jésus-Christ. Sa tendre dévotion à la sainte Vierge parut s'animer d'un nouveau feu : elle n'en parloit jamais qu'avec transport. Elle portoit toujours sur elle un chapelet ; elle récitait

la prière qu'il indique plusieurs fois dans la journée ; doux , mais bien justes témoignages de la reconnoissance qu'elle devoit à la Reine des vierges , qui avoit si efficacement protégé , défendu son innocence pendant plus de vingt ans , au centre même du libertinage et de la dissolution.

Ses forces diminuant considérablement , le missionnaire lui administra le saint Viatique , qu'elle reçut avec ses sentimens ordinaires de piété. Elle passa le jour et la nuit suivante dans de fervens entretiens avec Notre-Seigneur et avec la Sainte Vierge ; le lendemain elle reçut l'Extrême-Onction , et vers les trois heures de l'après-midi , après avoir prononcé les saints noms de Jésus et de Marie , elle entra dans une paisible agonie : perdant alors l'usage de la parole , elle conserva la connoissance jusqu'au dernier moment ; on la voyoit s'efforcer de former intérieurement les actes que l'homme de Dieu lui suggéroit. Après une demi-heure d'agonie , elle expira , comme si elle fût entrée dans un doux sommeil.

Ainsi mourut Catherine Tegahkouita , âgée de vingt-quatre ans , après avoir rempli la mission du Sault de l'odeur de ses vertus : son visage exténué par sa maladie et ses austerités , parut si agréable quelques instans avant sa mort , que les sauvages ne se las-

soient point d'en marquer leur étonnement ; elle conserva cet air de sérénité après qu'elle eut expiré. Deux Français, entrés par hasard dans sa cabane, dirent, en la voyant étendue, sur la natte qui lui servoit de lit : Voilà une jeune femme qui dort bien paisiblement. Lorsqu'on leur eut fait connoître leur erreur, ils se jetèrent à ses pieds, réclamèrent sa protection auprès de Dieu, et voulurent lui donner une marque publique de leur vénération, en renfermant ses restes précieux dans un cercueil qu'ils firent faire aussitôt. Nous ne citerons ici ni le grand nombre de miracles opérés par l'intercession de la vertueuse Iroquoise, ni l'extrême confiance que les habitans de Québec, de Montréal et du Sault ont manifestée pour sa mémoire. Eh ! la vie, la vie toute seule de Catherine Tegahkouita n'est-elle donc pas le plus beau et le plus étonnant prodige !

Cabane, qui recueillis ses derniers soupirs, je te salue comme un sanctuaire ; mission du Sault, je vous envie le bonheur que vous eûtes de posséder ce rare trésor ; admirable vierge, tout me touche et m'attendrit dans tes œuvres ; mais tes austérités, comparées à ton jeune âge, me forcent à un humiliant retour sur moi-même. Faites-le sur vous aussi, vierges chrétiennes, vous qui avez constamment vécu si loin

de sa belle vie, vous qui vous montrez peut-être encore étrangères à ses discours, à tout l'ensemble de sa conduite. La vôtre fut si molle et si lâche ! laissez-moi donc me prosterner avec vous au pied de la natte sur laquelle reposoit la vierge expirante, et là, prendre en votre nom les résolutions suivantes :

Je chérirai l'obscurité, la retraite et le recueillement ; je vivrai dans un généreux détachement des choses de la terre, et suivrai, pauvre, Jésus-Christ pauvre et délaissé ; je ferai mes délices de penser au Sacrement d'amour, et mes plus doux momens s'écouleront devant les tabernacles ; enfin, jusqu'à mon dernier soupir, j'honorerai la virginité comme un état sublime, et je cultiverai une inviolable pureté comme la rose et le parfum des vertus.

ISABELLE,

Infante de Portugal, décédée l'an de Jésus-Christ 1690.

Précis de sa vie , extrait de celle qu'a publiée le père d'ORLÉANS , de la compagnie de Jésus , à Paris , chez PIERRE BALAND , en 1696.

ISABELLE LOUISE , fille de don Père , roi de Portugal , et de Marie de Savoie , naquit à Lisbonne , le 6 janvier 1669. Il est difficile de dire si ce fut la nature , ou l'éducation , qui contribua le plus à la former. Ce que l'on estime tant dans les femmes , la bonne grâce et la beauté , que tout le monde admiroit dans la jeune Infante , furent les moins considérables présens qu'elle reçut du ciel ; elle avoit l'esprit éclairé , facile , capable de toutes choses , l'entendement vif et aisé , la mémoire excellente , l'imagination belle , le caractère doux et docile , et fait exprès pour recevoir les impressions de la vertu. A peine échappée du berceau , il paroissoit en elle de la grandeur , de l'amour de la gloire et un peu d'excès de fierté que son auguste mère ne désapprouvoit pas , par l'espoir de diriger les élans d'un cœur noble vers les objets les plus importants. Elle étoit au plus âgée de quatorze ans , qu'on la

regardoit comme une princesse qui n'avoit d'égale dans aucune cour de l'Europe. Outre sa langue naturelle, elle parloit français comme si elle fût née à Paris; elle comprenoit fort bien l'espagnol, et passablement l'italien. Elle écrivoit agréablement, et possédoit parfaitement l'histoire du Portugal, ainsi que celle d'Espagne. On prenoit plaisir à l'entendre développer les démêlés et les intérêts des deux nations : les plus habiles politiques auroient eu peine à en mieux parler. Avec la géographie, elle avoit appris les mœurs, les coutumes, la religion de toutes les nations du monde, et s'en entretenoit en personne savante, Elle avoit du goût pour la poésie et du génie pour la musique, touchant fort bien des instrumens dont on lui avoit appris à jouer.

Ces succès prodigieux en tant de différens exercices, dans un âge aussi peu avancé, n'étoient pas seulement l'effet de la facilité de son esprit, mais de la complaisance extrême qu'elle avoit pour la reine sa mère qui présidoit toujours en personne aux leçons même qu'elle ne lui donnoit pas; c'étoit le petit nombre, elle aimoit à l'instruire et à lui suggérer, sur les divers objets de ses études, les réflexions qui pouvoient servir à ses mœurs : cette science si importante étoit bien sentie par

cette vertueuse mère ; elle la lui enseignoit particulièrement et ne s'en reposoit sur personne. Pour être sûre que ses maximes ne seroient point détruites par des maximes et des exemples contraires, elle avoit toujours l'Infante auprès d'elle , et la faisoit coucher dans sa chambre. Elle disoit que les impressions que l'on donne aux princesses de cet âge étoient de la plus grave importance pour tout le reste de leur vie , parce que les mauvaises se conservent dans les personnes de ce rang , comme dans les autres , et que les bonnes n'y sont pas si aisées à détruire.

Quand l'Infante parut sur le théâtre de la cour, on fut extrêmement surpris de trouver une personne pleine de grâces et de raison : mais qu'auroient été aux yeux de Dieu ces qualités charmantes et précieuses , si la Religion ne les eût pas sanctifiées ! Le premier soin de la reine fut de l'engager de bonne heure à prendre les maximes chrétiennes pour règle de sa vie : elle lui avoit exprès composé , d'après les meilleurs catéchistes , un recueil plus étendu que celui qu'on donne aux enfans , pour l'instruire plus en détail de notre croyance et de nos mystères : elle le lui fit apprendre par cœur , et lui en expliqua les articles.

Après que sa fille eut été suffisamment instruite des principes du christianisme ,

elle voulut lui enseigner l'histoire ; tous les jours elle lui donnoit à lire quelques points de celle de la Bible , et l'écoutoit raconter ce qu'elle en avoit retenu : l'enfant faisoit cette narration avec tant d'agrément et de grâce , que ceux de la cour à qui leurs charges donnoient occasion de l'entendre en éprouvoient un sensible plaisir.

Persuadée que la connoissance de la Religion ne sert qu'à rendre plus coupable celui qui ne l'observe pas , elle voulut que l'Infante sût la bien pratiquer ; tous les jours elle l'engageoit à lire d'un livre propre à lui former les mœurs , selon les règles de la morale chrétienne , et lui offroit ensuite les renseignemens qu'elle jugeoit les plus nécessaires , par rapport à son naturel et aux besoins qu'elle lui connoissoit : de son côté , l'auguste élève , heureusement jalouse de ces leçons , s'y conformoit parfaitement , à mesure qu'elle les recevoit. Lorsqu'elle fut en âge de fréquenter les Sacremens , elle désira de communier tous les quinze jours ; et cette action sainte , elle la faisoit avec une préparation et une application si sérieuse , qu'on étoit persuadé que sa dévotion couloit de source , et que le désir de plaire à la reine n'y avoit aucune part. Elle entendoit chaque jour la messe avec une grande piété , et dans toute rencontre on remarquoit en elle des principes de vertu qui annonçoient qu'il ne lui

manquoit qu'un peu plus d'âge et d'occasions pour en faire des actions éclatantes.

Les menaces, les réprimandes, les colères qui gênent la tendresse du cœur maternel, n'entrèrent point dans l'éducation de la fille de don Pèdre. Par sa complaisance pour la reine, par le désir de lui plaire, par la crainte de la mécontenter, elle alloit au-devant de tout ce qu'elle eût pu souhaiter, et n'avoit point d'autre volonté que la sienne : comme la reine ne lui prescrivait rien que par raison, elle s'étoit accoutumée à regarder ses ordres comme la meilleure raison de ce qu'elle avoit à faire.

Sentant avec bonheur l'ascendant qu'elle avoit sur sa fille, se servant habilement de cette déférence pour lui inspirer ce qu'elle vouloit qu'elle eût dans l'esprit et dans le cœur, convaincue que rien ne lui faisoit plus d'impression que ce qui venoit d'elle, elle lui écrivoit de sa main de sages conseils, dont le simple abrégé fera sentir le prix.

La reine partage cet écrit, fruit de son tendre amour, en trois parties, dont la première regarde les devoirs de la jeune princesse envers Dieu ; la seconde, ce qu'elle se doit à elle-même ; la troisième, ce qu'elle doit au prochain.

Ecoutez, mères chrétiennes, le plan des leçons que vous devez donner ; lisez souvent ce Code précieux des devoirs de votre jeune famille.

Dans la partie qui regarde Dieu , elle avertit l'Infante de n'engager jamais sa conscience pour personne ; d'éviter , plus que tout autre mal , cette habitude de pécher , qui fait perdre la grâce de Dieu , et de se persuader que , pour être heureuse , il faut être bien avec lui ; que , sans cela , il lui arrivera mille choses qui la troubleront , sans qu'elle trouve aucune consolation dans ses troubles : « Le » péché , ajoute-t-elle , est un si grand mal , » que moi , ma chère enfant , qui donnerois » ma vie pour conserver la vôtre , j'aimerois » mieux vous la voir perdre que la grâce de » Dieu par un seul péché ». Elle l'exhorte ensuite , si par malheur elle faisoit quelque chute , de travailler à s'en relever à l'instant ; d'avoir un confesseur habile , homme de bien , zélé pour son salut. Après ces avis généraux , elle lui marque en particulier certains péchés auxquels les grands sont plus sujets que les autres hommes , tels que la médisance , la haine , la vengeance , la colère , l'abus de l'autorité , la négligence à remédier à des désordres que l'on peut ou que l'on doit arrêter , la prévention , le penchant à ordonner des choses injustes , la protection du méchant , l'amour de la flatterie , la peste des cours. A l'égard de ce vice , la reine fait remarquer à sa fille deux choses d'une extrême importance pour la conduite des grands ; l'une , que leurs vrais amis sont ceux

qui leur disent la vérité, même au risque de leur déplaire ; l'autre, qu'il faut cependant prendre garde au principe qui la fait dire, et ne la pas écouter indifféremment de tous ceux qui la disent, parce qu'il est certains esprits qui la corrompent. « Souvenez-
» vous, mon enfant, écrit cette tendre mère,
» que ceux qui flatteront vos défauts, qui
» ne vous parleront que pour vous plaire,
» sans se soucier que ce soit aux dépens de
» votre réputation et de votre conscience,
» qui ne vous avertiront jamais de ce qui
» peut blesser l'une et l'autre, ne cherchent
» que leurs intérêts et leur fortune auprès de
» vous : au contraire, estimez toujours les
» plus zélés et les plus fidèles de vos servi-
» teurs : ceux qui vous disent la vérité en
» s'exposant à vous fâcher ; qui, craignant
» que vos actions ne soient blâmées, vous
» avertiront de celles qui pourroient l'être,
» et vous feront vous défier de ceux qui, les
» applaudissant devant vous, sont les pre-
» miers à les censurer en votre absence. Il
» est bien plus facile de flatter les princes
» que de leur dire la vérité ; ainsi, ceux qui
» prennent le dernier parti ne sauroient être
» trop estimés, puisque c'est une marque
» sûre d'une affection pure et désintéressée.
» Il faut cependant distinguer le caractère
» d'esprit de ceux qui nous disent la vérité :
» il y a des personnes si portées à censurer,

» qu'elles trouvent à redire jusqu'aux moindres choses, et qui se font même un honneur de parler librement aux grands ; la vérité perd sa vertu dans la bouche de ces gens-là. Car, outre qu'elle y est souvent altérée, elle y est si intéressée par le mérite que l'on s'en fait auprès du public, qu'elle n'en peut plus avoir auprès des princes. Il y en a d'autres qui disent la vérité par un esprit de vengeance et d'envie : elle doit être aussi suspecte dans ceux-ci que dans les premiers ; puisque le principe en est gâté, les effets n'en seront pas bons ».

Revenant aux devoirs qui regardent immédiatement le service de Dieu, elle fait à l'Infante un plan de la manière dont elle doit passer la journée, réglant ses heures de prières, ses lectures saintes, ses pratiques de dévotion, les temps destinés à se présenter au sacrement de Pénitence.

Sur les devoirs envers elle-même, cette bonne mère lui donne entre autres ces trois conseils si pleins de lumières : de se précautionner contre les passions violentes, et, lorsqu'elle en sentiroit quelque atteinte, de remettre à un autre temps ce qu'elles la porteroient à dire, à faire, à ordonner dans ce moment, afin qu'elle ne fit jamais rien dont elle eût lieu de se repentir quand il n'en seroit plus temps ; de s'accoutumer, pour vaincre les fortes passions, à modérer chaque

jour les petites, tels que sont les mouvemens subits d'impatience, de colère d'aversion et de chagrin, que tant de divers objets excitent facilement dans les esprits vifs; enfin de veiller sur certains défauts ordinaires aux grands, et autant contraires à leur salut que pernicioeux à leur repos; tels que le désir excessif de plaire, d'être applaudis, l'ambition déréglée, la présomption, la liberté de tout dire, et assez souvent de tout faire, le trop grand empressement à ce qu'on désire, la facilité qu'ils ont à se choquer de ce qu'on ne fait pas à leur gré.

Sur les devoirs à l'égard du prochain, la reine s'arrête aux devoirs domestiques, aux devoirs publics : dans le mariage (on regardoit comme prochain celui de l'Infante), elle engage sa fille d'éviter tous rapports, de rejeter toutes sortes de conseils capables d'altérer l'amitié et l'harmonie conjugale, d'étudier les humeurs, les inclinations, les bonnes qualités, les défauts même de son époux, pour se faire de cette connoissance un art de bien vivre avec lui, pour entrer en ce qui peut lui plaire, quand la conscience n'en est point blessée, pour souffrir patiemment ce qui ne plaît pas; de dissimuler beaucoup de petits effets de l'humeur, de la promptitude, du tempérament; « outre que ces petites choses,

» ajouta-t-elle, ne méritent pas qu'on s'en
» chagrine, et que l'on en chagrine les au-
» tres, en les méprisant on s'établit une vie
» aisée qui plaît aux jeunes gens; on s'é-
» pargne à soi-même bien des chagrins
» inutiles, on s'acquiert l'estime de celui
» dont l'amitié fait dissimuler les défauts,
» quand il vient à s'en apercevoir, et on
» a la consolation de remplir parfaitement
» un des plus saints et des plus essentiels
» devoirs que Dieu ait attachés à cet état ».

Pour les domestiques, la reine recommande à sa fille ces points importants : de se mettre en garde contre des serviteurs d'un mauvais esprit, capables de donner des soupçons, des conseils violens, de ne point leur confier sans une grande nécessité des secrets importants, particulièrement à des femmes, de ne point leur promettre de récompenses pour l'avenir, parce qu'ils peuvent changer de conduite, et le prince de volonté, de ne point souffrir de divisions entre eux; enfin de leur inspirer la crainte de Dieu, de ne point leur tolérer de désordres, et de faire en sorte qu'ils soient persuadés qu'on estime en eux la vertu.

Quels admirables conseils lui donne cette auguste mère par rapport à ses sujets ! Elle veut qu'on les traite avec bonté, avec douceur; qu'on s'en fasse aimer; que l'on contente de paroles ceux qu'on ne peut satisfaire

par des effets ; qu'on s'abstienne de tout air de mépris, de railleries, de réponses piquantes ; qu'on excuse ceux qui font des fautes ; enfin qu'on écoute avec affabilité ceux qui nous parlent, soit pour nous demander des grâces, soit pour se justifier quand on les a accusés.

Ensuite, se promettant du bon esprit de sa fille et de ses heureuses inclinations qu'elle n'attendra pas des années la sagesse nécessaire à mettre en pratique des instructions aussi salutaires. — « Vous irez même plus » loin, conclut-elle ; ainsi, ma fille, j'aurai » la joie de vous voir admirée et aimée non-seulement dans ce royaume, mais universellement dans l'Europe, comme une des » princesses du monde les plus accomplies et » les plus chrétiennes. Dieu vous en fasse » la grâce ; mais soyez bien convaincue , » avant toutes choses, que c'est à lui seul que » vous en devrez la gloire, puisque votre » bonheur dépend uniquement de sa bonté » et de votre fidélité à son service. »

La jeune Infante, qui croissoit tous les jours en vertus, et dont les talens se développoient merveilleusement avec l'âge, sentoit toujours davantage le prix d'une mère telle que la sienne. Elle mit sa principale étude à suivre fidèlement ses admirables conseils ; elle les gravoit dans son cœur, et les voyoit comme revivre à chaque instant dans les con-

versations et le commerce de cette bonne mère dont elle étoit les délices : hélas ! sa joie fut courte, et son bonheur dura trop peu : elle la vit descendre dans la tombe, celle pour qui cette fille si tendre eût immolé mille vies ! Il est difficile d'exprimer quelle fut sa douleur à cette triste séparation ; elle eut besoin de toute la vertu que lui avoit inspirée la reine pour soutenir aussi chrétiennement qu'elle le fit une perte de cette nature. Elle étoit extrême par mille endroits : cette princesse perdoit non-seulement une mère dont les conseils lui étoient encore utiles, mais une amie dont la société faisoit la douceur de sa vie : d'ailleurs , pour peu que sa douleur lui permit de retour sur elle-même , elle sentoit que cette mort devoit naturellement apporter un grand changement à sa destinée.

Quoique déclarée solennellement héritière de la couronne , elle dut avoir comme un pressentiment qu'elle lui seroit ravie , en voyant son père , sollicité par son peuple de se remariar , épouser une des filles de l'électeur palatin , duc de Neubourg. La manière dont l'Infante vécut avec la nouvelle reine parut un chef-d'œuvre de prudence et de vertu d'autant plus admirable , que l'âge de la princesse et l'embarras de sa situation le devoit moins faire espérer : les deux princesses vécurent comme sœurs ; et étoient presque toujours ensemble.

Plusieurs grands princes prétendoient à la main de la jeune princesse, lorsqu'elle fut attaquée d'une maladie mortelle au mois de septembre 1689. Cette maladie la saisit avec violence, et lui causa de cuisantes douleurs qui manifestèrent sa patience.

Une convalescence apparente, en faisant reparoître sa première beauté, causa une joie universelle : le séjour de la campagne à Salvaterra, où toute la cour se rendit, ne put rétablir sa santé : toujours mélancolique et languissante, elle revint à Lisbonne, où elle ne pensa plus qu'à terminer une vie innocente par une mort chrétienne. Elle n'eut point cette foiblesse si ordinaire et si funeste de se dissimuler le péril ; elle ne donna à personne l'embarras de le lui annoncer ; aussitôt qu'elle le connut, elle en avertit les autres, et commença de son mouvement propre, cinq semaines avant qu'elle mourût, à s'y préparer par une confession générale ; elle communia ensuite, et depuis ne pensa plus qu'à profiter du peu qui lui restoit de vie pour mériter une bonne mort.

On admira sa résignation pendant toute sa maladie : son mal étoit accompagné d'accidens qui le rendoient également incommode et douloureux. Son estomac ne digéroit plus ; elle avoit de grands maux de tête, qui étoient irrités par une toux que l'on croyoit souvent

la devoir étouffer , tant les accès en étoient violens. Une extrême maigreur lui rendoit toute situation fatigante ; on la levoit presque tous les jours , sans qu'elle trouvât d'autre avantage dans ce chagement , que la diversité.

C'étoient bien des maux à la fois ; mais le plus capable d'altérer la patience de la malade étoit l'opposition qu'avoient les médecins entre eux sur la manière de la traiter. On ne peut dire ce qu'elle eut à souffrir de ces contrariétés, où personne n'osant décider , le roi même craignoit de le faire ; à peine l'Infante prenoit-elle un remède , qu'elle avoit sujet d'appréhender un surcroît de souffrances. Cependant elle se montroit bien éloignée d'aucune plainte , et jamais on n'aperçut que sa patience fatiguée laissât échapper un mot capable de fâcher personne. Au contraire , plus douce , plus indulgente , plus charitable et plus aimante que jamais , ne profitant pas des remèdes pour cette vie , la pieuse malade savoit profiter de tous ses maux pour l'autre. On l'entendoit souvent les offrir à Dieu avec un accent plein de douceur qui édifioit profondément tous les assistans.

Sa consolation , dans cet état douloureux , étoit d'entendre parler de Dieu. « Ne pensons plus à cette vie , disoit-elle à son confesseur , disposons-nous à l'autre ; suggé-

» rez-moi tout ce que vous croyez que je
» doive faire pour m'y bien préparer. Je ne
» veux rien omettre ; je ferai tout ce que
» vous me direz ; ainsi vous en répondez à
» Dieu , si je ne fais pas tout ce qu'il faut. »
Animé par ces beaux sentimens , il l'avertit ,
et prévint le roi en même temps qu'elle de-
voit se disposer à recevoir le saint Viatique :
la proposition fut reçue bien différemment
de l'un et de l'autre ; le monarque versa un
torrent de larmes , mais la princesse ne fut
point émue. — « Quand on le jugera à pro-
» pos, dit-elle, avertissez le roi ; je me
» disposerai cependant , et le plutôt sera le
» meilleur. » Elle reçut le saint Sacrement
des mains de l'archevêque de Lisbonne ,
avec une liberté d'esprit qu'aucun des assis-
tans ne put conserver ; le roi éclatoit en
sanglots ; et à peine le prélat put-il lui parler
autrement que par ses pleurs. Elle seule ne
parut point ébranlée d'un spectacle aussi
touchant, n'ayant plus d'attention que pour
Dieu, et ne s'appliquant qu'à recevoir la
grâce du Sacrement. Elle prononça tout haut
la plupart des actes que l'Eglise met sur les
lèvres des fidèles communians ; elle témoi-
gna sa confiance en Dieu , sa conformité à ses
volontés , un entier abandon d'elle-même et
de son sort entre ses mains ; parmi de fausses
lueurs de vie qui donnoient espoir de sa
guérison , elle ne perdit point la vue de la

mort, et continua de s'y préparer avec une nouvelle ferveur. Tantôt elle se faisoit faire la lecture d'un bon livre; tantôt elle parloit de Dieu; tantôt elle s'entretenoit seule avec lui; ayant toujours auprès d'elle un crucifix et une image de la sainte Vierge, pour ne perdre jamais de vue la source de la grâce, dont elle ressentoit tant d'effets. Elle avoit reçu cette dévotion particulière à la sainte Vierge de la reine sa mère, qui la regardoit, en princesse vraiment catholique, comme une marque de prédestination et un principe de salut.

Pendant que l'Infante se préparoit à la mort, tout le royaume prioit pour sa vie : on ne peut dire combien de vœux furent faits à cette intention; il ne plut pas à Dieu de les exaucer. Ayant entendu dire à son confesseur qu'un moyen sûr d'obtenir de Dieu le pardon de ses péchés étoit de pardonner à ses ennemis, elle déclara que, pour elle, elle ne connoissoit point d'ennemis; mais, désirant de ne laisser à personne aucun sujet de chagrin, elle le chargea de demander pardon, de sa part, à toute la cour, de la peine qu'elle pourroit avoir faite à qui que ce fût, et du mauvais exemple qu'elle avoit pu donner; elle l'avoit demandé elle-même à ses officiers et à ses domestiques, d'une manière qui leur avoit causé autant d'admiration que de douleur.

Son confesseur s'informant si, durant une nuit extrêmement pénible, il ne lui étoit point échappé quelque parole d'impatience, elle répondit que, pendant ce temps-là, elle s'étoit fait lire la Passion, et que la considération des douleurs qu'avoit souffertes un Dieu, sans se plaindre, lui avoit servi de préservatif contre la tentation de s'impatienter.

La coutume en Portugal est qu'on apporte processionnellement les reliques des Saints de toutes les églises dans l'appartement des princes malades; que l'on y récite les antiennes et les oraisons de ces Saints; que l'on y parle même aux mourans. L'Infante vit tranquillement un spectacle si propre à causer tant d'émotions différentes; elle reçut les reliques avec respect, et répondit à ceux qui lui parloient avec une présence d'esprit qui marquoit la paix de son cœur. Elle la conserva toujours jusqu'à l'instant où elle rendit paisiblement à Dieu son ame pure et innocente, à l'âge de vingt-deux ans, le 21 octobre 1690. Elle fut ensevelie dans l'habit de saint François, et déposée, selon ses intentions, auprès de la reine sa mère, dans un monastère de Capucines françaises. Là, ces deux princesses, si semblables dans leur vie et dans leur mort, reçurent tous les témoignages du respect et de l'affection publique qu'avoit mérités leur vertu.

LA JEUNE

PRINCESSE VOBALAMMA.

Précis de sa vie extrait des *Lettres édifiantes*,
tome XIII.

DANS ces temps heureux et dignes de regrets éternels , où la France envoyoit un grand nombre d'apôtres de l'Evangile dans toutes les parties du monde , pour y dissiper les ténèbres de l'erreur , pour y répandre la douce et bienfaisante lumière de la vérité , quels prodiges de grâces et de miséricordes éclatèrent au milieu des peuples étrangers à notre Europe ! Partout les chrétientés nouvelles donnèrent des enfans précieux à l'Eglise de la terre , et préparèrent de bienheureux citoyens à l'Eglise du ciel : au nombre de ceux-ci ne pouvons-nous pas compter avec une juste confiance cette jeune infidèle dévorée du désir de connoître et d'embrasser la religion qui seule fait les élus. Consultons ici les détails naïfs , pleins de candeur et de charité , que nous donne sur Vobalamma un vertueux prêtre , qui fut à portée d'apprécier ses dispositions et ses beaux sentimens. Elle appartenoit au prince de Cota. Cette ville de la presqu'île de l'Inde , au-delà du

Gange, dans le Malabar, à un mille de la côte, est capitale d'un royaume qui porte son nom. Une maladie invétérée, écrit l'homme de Dieu, décida le beau-père du prince de Cota à visiter notre Eglise de Chrich-nabousam, dans l'espérance d'y trouver sa guérison. Il s'y rendit avec sa fille, nommée Vobalamma, parvenue au plus à sa huitième année : que d'actions de grâces nous aurons à rendre à la divine Providence, pour ses vues pleines du plus tendre amour sur cette jeune enfant ! Ce seigneur eut plusieurs conférences sur nos vérités saintes avec le missionnaire. Déjà la semence du salut commençoit à germer dans son cœur ; mais, hélas ! elle fut bientôt étouffée par la violence des passions et par les embarras du siècle. Malheureux père ! il ne partagera point les glorieuses destinées de sa fille. Cette petite princesse reçut avidement dans son cœur la parole de Dieu. Chose admirable ! à mesure qu'elle avançoit en âge, la grâce dont elle avoit été prévenue s'affermir et se dilata dans cette ame choisie, privée alors de tout moyen d'étendre et de consolider les célestes lumières qui l'avoient éclairée. Mais l'esprit ineffable, toujours si jaloux du bonheur des hommes, guidoit intérieurement l'aimable néophyte, et la rendit ingénieuse dans la poursuite et dans la découverte de la vérité. Informée qu'un orfèvre chrétien avoit apporté

des bijoux dans l'intérieur du palais, elle profita d'un moment où elle avoit la liberté de lui parler, pour demander par écrit les prières que récitent les nouveaux fidèles : cette démarche ne suffisoit point à son zèle ; dans sa vive impatience de goûter la paix et le bonheur attachés à la foi, Vobalamma eût bien voulu aller à l'Eglise pour recevoir les instructions du ministre de l'Evangile ; mais l'usage établi chez les princes ne permettoit aux personnes du sexe, ni de sortir du palais, ni de parler aux étrangers.

Toutes les voies à l'accomplissement de ses désirs lui sembloient fermées, quand le Ciel daigna lui en ouvrir une, et que son excellent cœur saisit avec empressement ; ce fut de convertir à la foi un des serviteurs du palais : son choix fut aussi heureux que ses intentions étoient pures ; il se fixa sur le jeune Paul, qui devint dans la suite catéchiste de l'église de Chrichnabousam. La princesse s'entretint avec le bon jeune homme sur les principes de la religion chrétienne, selon le peu de lumières qu'elle avoit acquises dans son enfance. Les désirs dont cette belle ame étoit consumée suppléèrent à ses connoissances. Lorsqu'il s'agit de persuader, c'est le langage du cœur qui se fait le mieux entendre.

Aussitôt qu'elle se fut assurée que Paul ambitionnoit l'inestimable avantage d'em-

brasser la foi : « Allez , lui dit-elle , apprenez la loi de Dieu de la bouche même du missionnaire , et ne revenez point avant qu'il vous ait baptisé ; surtout retenez bien ce qu'il vous dira ; plus vous aurez de connoissance , plus vous serez en état de m'instruire. »

Le fidèle serviteur exécuta parfaitement les ordres de sa bonne maîtresse ; elle avoit jeté les premières semences de la foi dans son cœur ; elles s'y fortifièrent à mesure que les instructions des hommes de Dieu répandoient plus de lumières dans son esprit ; si heureusement préparé , il reçut le Baptême. A peine de retour au palais , il signale son ferme attachement à la foi : le prince lui ayant donné des ordres , il vole pour les exécuter ; mais tout-à-coup ils lui semblent équivoques , et sa conscience timorée lui fait craindre de coopérer , quoique involontairement , au culte des idoles ; il accourt donc pour s'éclaircir sur la nature du commandement qu'on lui a fait : à la demande qu'il adresse à son maître sur la destination des objets qu'on lui prescrit d'apporter : « Que t'importe , dit le prince , que » ce soit pour l'idole , ou pour moi ! fais ce » que je t'ordonne. Il m'importe si fort , » réplique le néophyte , que , si vous me » refusez l'éclaircissement que je vous de- » mande , je ne puis vous obéir ». Le prince

ayant voulu en savoir la raison. « C'est ,
» reprend le nouveau chrétien, que , n'a-
» dorant qu'un Dieu, le Créateur du ciel
» et de la terre, il ne m'est pas permis de
» contribuer en rien au culte des idoles ».
Cette généreuse réponse étoit propre sans
doute à irriter l'aveugle sectateur de l'ido-
lâtrie ; mais Paul étoit nécessaire à Voba-
lamma, Dieu ne permit pas que le jeune
serviteur perdît sitôt les bonnes grâces de
son maître.

Le temps étoit précieux, un moment né-
gligé pouvoit être irréparable ; la princesse
continuoit, avec une ardeur toujours nou-
velle, à s'instruire des vérités du Christia-
nisme. Dans son empressement inexprima-
ble de recevoir le baptême, son ame pure,
mais inconsiderée comme on l'est dans la
jeunesse, s'ouvrit à mille projets dictés par
un zèle brûlant et indiscret. Un jour elle
disoit à son instituteur : « Comme l'Eglise
» n'est qu'à trois lieues d'ici, ne pourrions-
» nous pas y aller et revenir dans une nuit
» sans être aperçus ? Il n'y auroit qu'à trou-
» ver un moyen de descendre par les murs
» de la citadelle, et de revenir par le même
» chemin ». Le chrétien prudent n'eut garde
d'adopter un pareil projet ; il ne pouvoit
s'exécuter sans exposer l'honneur et la vie de
sa maîtresse : cependant ses vœux mêmes et
ses paroles font assez connoître les saintes

dispositions où elle étoit pour le royaume de Dieu ; chaque jour elle s'affermissoit de plus en plus dans les principes du christianisme ; chaque jour elle soupiroit davantage après le moment fortuné qui devoit lui procurer la faveur si constamment et si vivement sollicitée.

L'ennemi mortel du bonheur des hommes s'efforça d'éloigner pour jamais ce beau triomphe de la vérité sur l'erreur : on s'aperçut dans le palais que la jeune princesse ne participoit en rien aux cérémonies de l'idolâtrie , et que son cœur étoit entièrement tourné vers la religion chrétienne ; ses parens crurent pouvoir l'arracher à cette inclination en lui proposant un mariage. Vobalamma répondit qu'elle y avoit renoncé , qu'elle étoit déterminée à demeurer vierge jusqu'à la mort ; exemple aussi rare dans l'Inde qu'il l'étoit autrefois parmi les Juifs. Alors sa famille n'omit rien de ce qui pouvoit la faire renoncer à sa résolution ; d'abord tout fut inutile ; mais le jeune seigneur , qui demandoit sa main , ayant découvert la principale cause de la résistance qu'il trouvoit à ses vœux , voulut y intéresser Paul lui-même : s'adressant à l'excellent jeune homme , il promit que , si la princesse consentoit à l'épouser , il la conduiroit immédiatement après la cérémonie des noces à l'Eglise , pour y recevoir le Baptême. Jamais , sans cette

condition, Paul ne se seroit chargé de porter à sa maîtresse un semblable message ; elle témoigna d'abord la crainte où elle étoit que ce nouvel état de dépendance ne fût un obstacle à son salut ; ensuite deux motifs la décidèrent à donner son consentement ; le premier fut la promesse qu'on lui faisoit de lui laisser le libre exercice de sa religion ; le second , ce profond respect dont elle étoit pénétrée pour les volontés de ses parens.

Cependant le prince des ténèbres mettoit de nouvelles entraves au bonheur de la fidèle néophyte : dans le mécontentement que l'on éprouvoit de ses nobles sentimens , on voulut attribuer à Paul le mépris qu'elle avoit et pour les idoles et pour les vanités de la terre. Il est vrai que, plus jaloux de complaire à son souverain Maître dans le ciel qu'à ses maîtres de la terre , le bon serviteur étoit bien éloigné de déguiser en rien ses opinions et sa croyance. Dans toutes les occasions, ce jeune apôtre rendoit un hommage solennel à sa foi ; il ne s'en dispensoit pas même en présence du prince , et , sous ses yeux, ne craignoit pas de faire voir le ridicule des faux dieux, et celui du culte qu'on leur rendoit. Ce courage, si grand, si magnanime, lui attira enfin l'indignation du souverain ; un dernier trait mit le sceau à sa disgrâce.

A une fête païenne, celle du dieu du palais,

on portoit l'idole en triomphe , et on la promenoit par toute la ville : Paul étoit à la salle des gardes lorsqu'elle y passa ; dès qu'elle parut , on fit lever tout le monde , et chacun se prêta à la marque publique de vénération , qui se donne dans une pareille circonstance. Bien qu'on avertit plusieurs fois le nouveau fidèle , il s'indigna constamment de ce signe d'un respect sacrilège , et manifesta , par sa contenance , combien il méprisoit ces faux dieux que toute la ville adoroit. Le prince fut à l'instant même informé de cette conduite ; Paul , ayant tout à craindre de son ressentiment , ne balança pas sur un parti qu'il auroit suivi plutôt , sans ce zèle ardent qui l'animoit pour le salut de sa maîtresse. Saintement disposé , par de continuels sacrifices et par de salutaires tribulations , aux fonctions de l'apostolat , il quitta le service du prince pour celui d'un plus grand Maître , et se rendit à l'église ; il y montra tant d'instruction qu'on le choisit pour catéchiste , c'est-à-dire , pour instituteur de tous ceux qui désiroient embrasser la foi du Christianisme , ou s'y éclairer de plus en plus et s'y confirmer.

Mais , hélas ! privée des leçons et des exemples de celui qui étoit tout-à-la-fois son serviteur et son maître , à quelles nouvelles épreuves l'innocente victime , la fervente Vobalamma ne va-t-elle point être livrée ?

Sa jeune ame , comme un vaisseau fragile , va , sur la mer la plus dangereuse , sur le théâtre de toutes les passions, rencontrer des écueils affreux ! Battue de la tempête que le monde , la chair et le démon vont lui susciter sans cesse , quelle sera sa destinée ! les flots , soulevés par les cruels orages que soufflent et qu'élèvent contre la vertu ses ennemis acharnés , vont-ils l'engloutir et la perdre ? Mais la Providence a tant fait pour elle ; mais Vobalamma a été si reconnoissante et si fidèle ; celui qui s'appuie , plein de confiance sur le bras du Seigneur , ne sera point confondu. Nous ignorons les nouvelles batteries que dressa l'esprit du mensonge, nous savons seulement que peu de temps après la retraite de Paul on célébra au palais le mariage de la princesse. Le dernier jour de cette brillante cérémonie , tout le cortége sortit hors de la ville, la pompe nuptiale offroit un grand nombre de palanquins et de chevaux ; le hasard , disons mieux , la volonté du Tout-Puissant , qui vouloit mettre dans un grand jour la foi forte et vive de sa servante , permit que Paul se rencontrât sur la route. La princesse ne l'eût pas plutôt aperçu , qu'à l'instant elle le fit approcher. Elle n'avoit consenti à son mariage que dans l'espérance de recevoir aussitôt le baptême , ainsi qu'on le lui avoit promis ; il n'est pas étonnant que la vue du fidèle messenger de cette promesse

frappât assez soudainement ses esprits pour lui faire oublier tous les honneurs qu'on lui rendoit, et les bienséances que son rang et la journée commandoient. « Paul, dit-elle, me » voici hors du palais, l'occasion ne peut être » plus favorable, il faut que tu me conduises » à l'église, et que le baptême soit le terme » de cette cérémonie. » S'adressant ensuite à ceux qui pouvoient favoriser cette démarche, elle les pria, elle les conjura de seconder ses vœux ; mais ce fut sans le moindre succès. Cette ame si candide et si pure étoit le jouet d'une indigne lâcheté ou d'une vraie perfidie. Que la promesse eût été sincère ou de mauvaise foi, elle fut méconnue dans le palais ; chaque jour on l'éluoit sous divers prétextes, et à peine prêtoit-on l'oreille aux représentations vives et touchantes que renouveloit la princesse pour qu'on accomplît l'engagement qu'on avoit pris avec elle. Bientôt l'hypocrisie se démasqua : tous les parens se réunirent, afin d'obliger Vobalamma d'abandonner pour jamais le dessein qui l'occupoit toute entière. La voix de la persuasion ayant été inutilement tentée, ces aveugles renoncèrent à leur apparente douceur ; la rigueur fut employée ; sans être encore des membres du corps extérieur de l'Eglise, la généreuse catéchumène partagea la destinée des confesseurs de la foi. On la soumit à une épreuve délicate, et dont la dureté ne sauroit

être bien connue que de ceux qui ont habité dans l'Inde et qui ont observé les mœurs de ces peuples. La princesse fut traitée comme étant indigne du rang et des privilèges de sa caste, et devant en déchoir. On la fit manger à part, et cette sorte de bannissement, surtout aux jours de fêtes, aux repas de cérémonie, dans toutes les occasions où la famille se réunissoit, rendit plus sensible la honte et la confusion dont on vouloit la couvrir. Mais qu'il est glorieux et tout à la fois qu'il est doux de souffrir pour Jésus-Christ et de partager ses opprobres ! La jeune victime le sentit, et fut même si profondément pénétrée du mérite de sa situation, qu'elle manifesta ses sentimens de la manière la plus attendrissante. Dans sa réclusion honorable, elle ne montra pas même une légère émotion de surprise, de tristesse, ou d'ennui. Sur tous les traits de son visage se peignoit une sérénité étonnante, elle ne fut pas seulement résignée, elle témoigna de la joie de ses humiliations publiques parce qu'on rendoit par-là plus solennel l'attachement qu'elle portoit à la foi chrétienne.

Que de leçons éloquentes et sublimes nous recevons au pied de la croix ! Vobalamma y apprit une science précieuse sans doute, celle de fouler aux pieds le respect humain ; sa vie retirée, solitaire, devint comme un apostolat ; elle employoit une partie de son

temps à instruire les dames du palais des vérités de la religion ; mais ce temps fut trop court pour le fruit qu'on retiroit de ses salutaires instructions, et de ses exemples plus salutaires encore. Le Seigneur contemple toujours avec joie l'intéressant spectacle de l'innocence persécutée. Il ne prolonge les combats de ses amis sur la terre que pour leur préparer dans le ciel une couronne plus magnifique. Ce Dieu, tout à la fois si équitable et si tendre, voulut ou punir ceux qui s'opposoient au bonheur de sa servante bien-aimée, ou hâter sa récompense : il la retira de ce monde l'année même de son mariage.

L'Auguste malade ne connut pas plutôt le danger où elle se trouvoit, qu'elle renouvela ses instances auprès de son époux ; elle se jeta à ses pieds, et le conjura, au milieu de ses larmes, d'envoyer à l'église, afin que les hommes de Dieu vinssent lui administrer le saint baptême. On fut inexorable aux vœux et aux cris du juste mourant ; j'ai dit juste, et pourquoi me repenti-je de donner à Vobalamma le titre qu'elle a si bien mérité ? Sans doute qu'en elle de si saints désirs, de si grands sentimens, suppléèrent au don de Dieu, que l'on s'obstinoit cruellement à lui refuser ; sans doute que l'aimable et courageuse Vobalamma n'a pas eu moins de droits que l'empereur Valentinien, dont saint Am-

broise fait l'éloge, d'être considérée comme chrétienne avant le baptême : sans doute que cette ame pure et toute angélique est entrée, par la voie de la grâce, dans la société des élus de Dieu. Les vertus, dont elle laissa l'heureuse mémoire après elle, firent encore sur les esprits une impression plus efficace que n'avoient faite ses discours. Sa belle et courte existence avoit été comme un Évangile vivant, et ce livre précieux lui survivoit; il fut lu, il fut relu avec tant de fruit, que plusieurs dames du palais, parentes de la jeune héroïne, embrassèrent depuis le Christianisme avec leurs enfans. Toute la famille de Vobalamma ne put enfin se défendre de la plus haute estime pour la religion chrétienne, et jusqu'au prince même, qui venoit, avec une contenance inhumaine, de rebuter les vœux ardens de sa fille, parut souhaiter qu'on bâtît une église dans la ville où il faisoit sa résidence.

Vierges chrétiennes, quel modèles vous présente, au sein du paganisme, la jeune princesse de Cota ! entourée des ennemis de notre religion, élevée dans d'aveugles mais pompeuses superstitions ; elle sembleroit avoir sucé avec le lait de son enfance le goût de l'idolâtrie, et elle l'abjure dès l'aurore même de sa vie : à huit ans elle est chrétienne et dans son cœur et dans ses œuvres. Depuis, quelle intrépide persévérance à marcher

dans les voies de la vérité ! quel amour sublime pour cette vérité connue ! quelle profession publique et constante de sa croyance jusqu'à son dernier soupir ! Illustre Vobalamma, quel grand spectacle vous mettez sous mes yeux ! vous rappelez les triomphes des généreuses rivales que vous eûtes dans l'amour du Christianisme. Jeunesse chérie, nous avons plus d'une Vobalamma, plus d'une héroïne dans ces contrées lointaines où percèrent les rayons vivifiants du soleil de justice. Là, durant une persécution cruelle contre la loi du Christ, de barbares satellites parcourent les maisons des chrétiens ; on en arrête plusieurs auprès de l'habitation d'un évêque missionnaire (1) ; le bruit éveille le prélat et l'avertit de se réfugier ailleurs : les soldats entrent dans sa chambre....., et, comme c'est à sa personne surtout et à celles des autres missionnaires qu'ils veulent attenter, l'Officier *Fan* fait donner sur-le-champ la question à une chrétienne âgée de dix-neuf ans : il lui demande si elle garde la virginité ; elle répond affirmativement : « Qui vous y oblige, réplique le persécuteur ? » — Je la garde, déclare la jeune vierge, » de mon plein gré et sans y être obligée » par personne. — Savez-vous, lui demande

(1) Lettres édifiantes, tome XXIII, page 45.

» l'officier, où sont les Européens ? — Je ne
» le sais pas, répond-elle. » L'infidèle or-
donne que l'on serre davantage les bâtons
qui, placés entre ses doigts, servent à les
compresser avec violence (sorte de torture
que l'on donne aux femmes dans ces con-
trées). La généreuse vierge, nommée Marie,
sent une joie si vive de souffrir pour la foi,
que cette joie éclate sur son visage et offense
l'impitoyable Fan ; il s'emporte contre elle
et lui dit d'un ton menaçant : » Savez-vous
» qu'il m'est aisé de vous faire condamner
» à mort ? — Voilà ma tête, répond Marie ;
» vous êtes le maître de la faire trancher,
» ce sera pour moi le souverain bonheur. »
Ici deux missionnaires sont arrêtés, les satel-
lites, par ordre des mandarins, se saisis-
sent aussi de plusieurs chrétiens de l'un et
de l'autre sexe (1), parmi lesquels se trouvent
de jeunes vierges, dont la plupart sont
élevées dans la maison d'une veuve nommée
Livie-chin, respectable par sa vertu. Son
âge, titre de respect à la Chine plus que
partout ailleurs, la fait épargner ; mais,
comme elle a pris pour ses jeunes élèves les
sentimens d'une mère tendre, voyant ces
innocentes brebis emmenées par les loups
cruels, elle les suit dans les rues, et les ac-

(1) Lettres édifiantes, tome XXIII, page 132.

compagne de ses pleurs et de ses gémissements. Affligée surtout que son âge soit pour elle un titre d'exclusion : « Malheureux, dit-elles aux satellites, pourquoi m'épargnez-vous ? leur crime est le mien, je suis chrétienne comme elles. » Ses vœux ne furent point écoutés, et l'on conduisit sans elles les jeunes vierges dans la prison. Les persécuteurs, espérant tout de la timidité et de la foiblesse de leur sexe, se proposent de les obliger à renoncer à la religion, on étend à terre des images saintes, arrachées des oratoires des chrétiens; on veut les forcer à les fouler aux pieds; elles au contraire, rangées en haie tout autour, se jettent à genoux, comme de concert, pour leur rendre, par un culte public et religieux, un témoignage plus authentique de la vivacité de leur foi et de leur respect profond pour ces objets. En vain on leur donne plusieurs coups sur la plante des pieds, pour les obliger à sortir d'une posture si édifiante; elles demeurent immobiles dans la même situation, malgré la douleur de ce supplice, plus grand qu'on ne peut l'imaginer pour une femme chinoise, dont le pied mis à la gêne depuis l'enfance, est d'une délicatesse proportionnée à son incroyable petitesse.

Que ces vierges sont bien dignes sans doute d'être placées à côté de la princesse de Cota ! mais quel rang assigner à la jeune

Magdeleine Mondo (1)! Pendant l'horrible persécution suscitée dans le Japon contre les enfans du Christ, fille et sœur de deux martyrs consumés dans les flammes, elle reste seule debout, et, quoique tout embrasée, paroît encore pleine de vie et comme inaccessible à la douleur. Depuis long-temps, immobile et les yeux fixés au ciel, on la voit tout-à-coup se baisser, ramasser des charbons ardents, s'en faire une couronne; ainsi parée pour recevoir l'époux céleste, elle en célèbre les louanges, et ne cesse de chanter qu'au moment où, se laissant tomber et se couchant sur les brasiers qui l'environnent, elle exhale doucement son ame angélique.

Combien, vierges fidèles, pourrois-je citer d'autres traits bien honorables encore à la saison brillante de la vie dans laquelle vous vous trouvez! et c'est sur ces contrées, arrosées récemment des eaux fécondes de la grâce, que j'emprunterois mes modèles; là, jusque dans ses erreurs et dans ses fautes, la jeunesse prend, pour les réparer, un caractère de grandeur et d'héroïsme. « Une » jeune personne, écrivoit M. Boisserand, » missionnaire en Cochinchine, le 26 février

(1) Histoire de l'Eglise, par BÉRAULT BÉRCASTEL, tome XX, page 275.

» 1792, avoit donné un mauvais exemple
» dans l'endroit où je suis. Samedi elle vint
» me trouver fort triste, et me prier de lui
» imposer des prières, des jeûnes, de lui
» couper les cheveux, ou toute autre pénitence
» publique qu'il me plairoit d'ordonner.
» Charmé de ses dispositions, je lui ai
» répondu que je n'osois pas la déshonorer
» davantage; que sa bonne volonté me suffisoit.
» Le lendemain matin, entre la prière
» et la messe, elle est venue à l'Eglise, s'est
» prosternée par terre, tout en pleurs, a
» salué les chrétiens, et leur a demandé pardon,
» sans que je le lui aie prescrit; c'est
» un pur mouvement de la grâce: jugez
» quelle a été ma joie! je n'ai pu m'empêcher
» de la féliciter et de l'encourager par
» l'exemple de la Magdeleine, qui par une
» action aussi héroïque, obtint de la bouche
» de Dieu même le pardon de ses péchés.
» J'ai engagé les chrétiens à se réjouir du
» retour de cette pécheresse et nous avons
» rendu à Dieu de publiques actions de
» grâces. »

O mes très-chers enfans! comparons la vie
du juste, qui n'est qu'une suite continuelle
de vertus, consacrée toute entière au bonheur
de l'humanité; comparons-la à un riche
jardin émaillé de fleurs et rempli d'une multitude
de fruits. Là, dans un endroit écarté
de ce brillant parterre, cachée humblement

sous la verdure, la modeste violette embaume de son parfum tout le lieu. C'est la fidèle image d'une jeunesse innocente et pure; déjà ses vertus naissantes répandent au loin la délicieuse odeur d'une bonne vie. Le présent nous répond de l'avenir; et, comme la sérénité du matin est le signe d'un beau soir, comme la mort est le miroir de la vie, le premier âge est déjà la peinture fidèle de ceux qui viendront après, et la maturité des ans reflétera leur charmante aurore.

MADAME ANNE-HENRIETTE

DE FRANCE,

Décédée l'an de Jésus-Christ 1752.

Précis de sa vie, extrait des *Maximes pour se conduire chrétiennement dans le monde* ; par M. l'abbé CLÉMENT. Paris, chez la véuve DESAINT, libraire, 1772.

ANNE-HENRIETTE de France naquit le 14 Août 1727 ; elle fut, avec Madame Louise-Elisabeth, infante duchesse de Parme, le premier fruit du mariage de Louis XV, roi de France, avec Marie Leczinska, princesse de Pologne et fille du roi Stanislas. Elle étoit d'un tempérament vif et même colère, mais bon et charitable. Dès sa première enfance, ces deux qualités se montrèrent dans ses moindres actions. Les personnes qui servirent la princesse encore au berceau craignirent d'abord les suites d'un naturel qui se déceloit par des saillies et des espèces d'irritations au-dessus de son âge ; leur crainte augmenta de jour en jour, jusqu'à ce que la raison parût commencer à se développer. On fut alors bien étonné de la voir prévenir les leçons qu'on auroit pu lui donner à se sujet, se réprimer d'elle-même, et bientôt, à force

de combats et de victoires, triompher tellement de son caractère, qu'elle ne paroissoit plus se faire aucune violence. Rien ne sembloit la gêner, l'importuner; on eût dit que les choses les plus difficiles ne lui causoient aucune répugnance. Sans cette bienveillance expansive qui se manifestoit en mille circonstances, son courage eût passé pour de l'insensibilité.

Lorsqu'elle n'étoit encore que dans sa quatrième année, elle considère un vitrier qui racommodoit les fenêtres de son appartement; et lui demande combien il a d'enfans, et s'il possède une fille. L'ouvrier répondant qu'il en avoit une : « Je voudrois bien, » reprit la petite Henriette, avoir quelque chose à lui donner; mais je n'ai rien ». Puis détachant son tablier : « Tenez, ajouta-t-elle, je suis fâchée de ne pouvoir pas disposer de quelque chose de plus considérable; mais du moins recevez ce petit présent, et donnez-le à votre fille de ma part ». Un autre jour, au moment de se mettre à table, elle aperçut deux pauvres sous son balcon, prit deux pains, les leur jeta, et défendit à ceux qui étoient autour d'elle de parler jamais de cette action.

Ennemie des louanges, jamais elle n'avoit un air sévère que lorsqu'on lui en adressoit; l'embarras répandu aussitôt sur son visage marquoit un déplaisir réel; bientôt elle dé-

tournoit adroitement le discours , et si l'on insistoit , alors elle disoit ordinairement qu'elle ne pouvoit assez s'étonner qu'on trouvât si admirable le peu qu'elle faisoit ; que , pour elle , sans cesse elle rougissoit de n'en pas faire davantage. Un jour qu'on lui témoignoit cette ridicule admiration : « Non , » ajouta-t-elle , il ne m'est pas convenable que » des chrétiens paroissent étonnés quand » ils voient penser et agir chrétiennement ; » rien ne me surprend plus que leur surprise , si elle est sincère. » Elle avoit permis à un ecclésiastique , honoré de sa confiance , de lui dédier un ouvrage ; mais , quand on lui présenta l'épître dédicatoire , elle refusa de la lire , et dit : « Je m'en rapporte » bien à l'auteur , je sais qu'il ne pense que » trop bien de moi. — Mais , madame , repren- » prit-on , c'est trop redouter les louanges. » — Vous ne savez pas , dit-elle en souriant , » pourquoi je les redoute ; vous croyez que » c'est par modestie , et c'est tout au contraire » par vanité : les louanges qu'on me donne » me font sentir ce que je devrois faire , et » par-là même elles me confondent. »

Le plus sûr moyen de gagner sa confiance , c'étoit de lui découvrir ses défauts. Lui faisoit-on un compliment , elle reprenoit aussitôt : « Eh ! vous me témoigneriez bien plus » d'attachement en relevant ce que je manque à faire ; nous ne savons que trop ce

» que nous faisons de bien ; rarement savons-
» nous le mal que nous commettons. » Un
remercement la génoit autant qu'un com-
pliment : interrompant aussitôt la voix de
la reconnoissance , elle répondoit toujours
quelque chose de gracieux , qui sembloit
diminuer le prix du bienfait , quoique par
là même elle lui donnât , à son insçu , un
nouveau prix. Dans une pareille circons-
tance , elle disoit un jour à une personne
qu'elle estimoit : « Pourquoi me remerciez-
» vous ? je n'ai fait que vous rendre justice ;
» quelle obligation pouvez-vous m'avoir ?
» c'est moi qui vous suis redevable de ce
» que vous m'avez fourni l'occasion de mon-
» trer que je sais distinguer et honorer le
» mérite. » Une autre fois , il lui échappa de
dire : « Si l'on savoit combien je me satisfais
» moi-même quand je puis faire quelque
» bien , on seroit fort éloigné de m'en savoir
» gré et de m'en adresser l'éloge. » Est-il rien
de plus touchant à cet égard que ce qu'elle
exprimoit un jour au Dauphin , son frère :
» Nous sommes environnés de flatteurs inté-
» ressés à nous déguiser la vérité ; notre
» intérêt est de la connoître ; rendez-moi ce
» service , je vous le rendrai à mon tour ; que
» je sache mes défauts , vous saurez les vô-
» tres. » Qui tient ce discours ? une princesse
à peine âgée de quinze ans ; et à qui parle-t-
elle ? à un prince moins âgé encore. Quel lan-

gage ! et où se trouve-t-il ? C'est au pied du trône sur lequel l'un et l'autre sont nés ; c'est sous la pourpre dont l'un et l'autre sont revêtus ; c'est au milieu des hommages que rend à l'un et à l'autre une cour saisie , à leur aspect , de cette admiration qu'inspire la vertu.

Une éducation vraiment chrétienne avoit fait éclore de bonne heure ces beaux sentimens dans la jeune Henriette , son berceau fut environné par les modèles de la piété ; et, née sous les auspices de la seule vraie Religion , elle fut reçue en naissant dans les mains de la vertu même. Qui fut jamais plus propre que la duchesse de Ventadour , soit par l'étendue de son mérite , soit par la supériorité de ses talens , à former des ames dignes de commander au monde ? et quels sentimens une telle gouvernante devoit-elle inspirer à son élève ! son grand âge et ses infirmités l'empêchèrent à la vérité d'achever l'éducation de la princesse ; mais elle se fit remplacer par une autre elle-même. Loin qu'on s'aperçût que Madame fût passée en d'autres mains , ce fut pour elle comme un double avantage ; elle gagna la duchesse de Talard , sans perdre la duchesse de Ventadour. On lui devoit trop sans doute , et on attendoit trop encore de ses lumières et de son exemple pour lui permettre une entière retraite. Elle occupoit un entresol de l'appartement même de la

princesse. Rien de plus édifiant ni de plus touchant que la conduite des deux jeunes filles de nos rois, Henriette et Adélaïde ; celle-ci se faisoit un devoir comme un plaisir de marcher sur les traces de sa sœur aînée ; l'une et l'autre se déroboient au tumulte et aux plaisirs qui les environnoient, pour aller, deux ou trois fois le jour, s'entretenir familièrement avec leur ancienne gouvernante. Leurs momens les plus délicieux étoient ceux qu'elles pouvoient passer avec elle.

Jamais union ne fut si parfaite que celle des augustes enfans de Louis XV ; jamais ombre de jalousie ne troubla leur intimité. Mesdames formoient une espèce de société aussi édifiante pour toute la cour, que pleine de douceurs et d'agrémens pour elles-mêmes. Madame première en étoit l'ame ; toutes non-seulement l'aimoient comme leur sœur, elles la chérissoient encore comme leur amie, et la respectoient comme leur maîtresse ; son âge, quoique peu différent du leur, lui donnoit autorité sur elles ; mais ce ne fut jamais par autorité, ce fut toujours par amitié tendre et confiante qu'elle agit. Sa vertu lui laissoit un ascendant qui faisoit toujours l'étonnement de ceux qui en étoient les témoins ; un seul de ses regards sembloit inspirer à ses sœurs ce qu'elles devoient faire, dire et même penser. Aussi étoit-ce continuellement entre elles une espèce de

combat, à qui lui témoigneroit plus d'affection, plus d'abandon, plus de respect, et à qui lui rendroit dans l'occasion toutes sortes de services. Leur vertueux frère, M. le Dauphin, pouvoit seul le leur disputer en sentimens de tendresse et d'estime pour sa sœur aînée : depuis long-temps il la regardoit autant comme une amie que comme une sœur ; il en avoit fait son conseil et la dépositaire de toutes ses pensées ; ils ne se voyoient jamais assez, ils ne s'entretenoient jamais assez l'un avec l'autre.

Quelle joie pour le roi et la reine que cette douce union dans leur jeune famille ! Ils connoissoient tout le mérite de leur Henriette ; plus elle avançoit en âge, plus ils redoubloient pour elle de tendresse, d'estime, j'ajouterai même de vénération. Ils voyoient avec délices se préparer de si bonne heure et se former dans leur fille aînée un des plus fermes soutiens de l'Etat, un des plus beaux appuis de la religion, et leur plus aimable consolation dans la vieillesse. Mais où ces illustres parens trouvoient-ils le fondement solide de leurs espérances, sinon dans cette piété fervente qui étoit née avec la jeune princesse ? Dès l'âge de douze ans, elle s'étoit fait un règlement de vie, qu'elle suivit toujours dans la suite ; en se couchant elle donnoit l'ordre qu'on l'éveillât le matin, à une heure réglée ; mais elle vouloit

être éveillée sans bruit : on lui présentoit en silence de l'eau-bénite , elle en prenoit , faisoit le signe de la croix , et restoit quelques momens recueillie pour élever son cœur vers Dieu. C'étoit là toujours sa première action. Aussitôt qu'elle étoit levée, elle se prosternoit pour faire sa prière ; ensuite elle passoit à sa toilette, où jamais elle ne voulut, dans quelque circonstance que ce fût, qu'on la retint plus d'un quart-d'heure ; elle ne croyoit aucun temps plus vainement employé et plus sûrement perdu que celui-là : elle disoit fréquemment ne pas connoître de supplice tel que cet assujettissement à se parer. Elle ajoutoit qu'elle ne concevoit pas comment les femmes avoient pu se soumettre à cette tyrannie de modes aussi gênantes que frivoles. Sa toilette étant finie , elle passoit dans son cabinet jusqu'à midi. On l'habilloit pour la messe , après laquelle elle alloit rendre ses devoirs au roi et à la reine , et venoit se mettre à table. Après son dîner, ayant renvoyé ses dames de compagnie , elle s'occupoit dans son cabinet jusqu'à quatre heures , et prenoit ensuite les leçons de ses différens maîtres jusqu'à six. C'étoit l'heure du jeu de la reine ; elle y alloit, mais sans aucun goût , n'en ayant pour aucune sorte de plaisir. Celui de la comédie lui répugnoit infiniment ; elle ne pouvoit comprendre , disoit-elle , comment il étoit possible que l'on goûtât quelque

joie aux représentations du théâtre. Etonnée de ce langage , une personne qu'elle honoroit de sa confiance lui demandoit un jour la raison de ce dégoût. « Je vous avoue , répondit la princesse , que , quelque gaie que je sois en allant à la comédie , sitôt que je vois les premiers acteurs paroître sur la scène , je tombe dans la plus profonde tristesse. Voilà , me dis-je à moi-même , des hommes qui se damnent de propos délibéré pour me divertir. Cette réflexion m'occupe et m'absorbe toute entière pendant le spectacle ; quel plaisir pourrois-je y goûter ? » Façon de penser admirable dans une princesse à peine âgée de 18 ans ! Elle s'ennuyoit donc au spectacle , non par un dégoût naturel , mais par principe de Christianisme ; l'obéissance cependant l'y conduisoit. N'est-ce point là , d'après le rang où la Providence la plaça , d'après les bienséances qui l'enchaînoient , se faire un double exercice de vertu des obstacles même les plus dangereux à la vertu ?

— Elle terminoit sa journée comme elle l'avoit commencée. A quelque heure de la nuit qu'elle rentrât chez elle , jamais on ne la vit retrancher de ses exercices ni de ses prières. Elle ne se couchoit qu'après les avoir faites à genoux , prenoit ensuite de l'eau-bénite , et , au lit , demeuroit un temps considérable dans une espèce d'anéantissement devant Dieu.

Dans la distribution de son temps , la partie la plus considérable étoit consacrée , soit à des lectures , soit à des ouvrages utiles ; elle aimoit l'étude des sciences les plus propres à former et à orner l'esprit. Elle s'étoit d'abord attachée à sa langue naturelle ; personne n'ignore que c'est à la cour qu'on la parle dans sa plus grande pureté ; mais ce qui eût été dans d'autres l'effet indélébile de l'habitude et de l'usage , étoit en elle le fruit de la réflexion et de l'application. Non-seulement elle parloit , mais écrivoit avec une grande correction. Son style étoit pur , le caractère de l'écriture facile et beau , l'orthographe exacte. Dès l'âge de seize ans , elle étonnoit par ses progrès dans la plupart des sciences convenables à son rang. Elle savoit l'histoire , la géographie , la sphère , et avoit elle-même composé des Traités abrégés sur ces différentes matières : quand elle avoit terminé quelqu'un de ces petits ouvrages , elle les remettoit à une personne de confiance , pour les corriger et pour les transcrire , et lui abandonnoit ses originaux. Par les titres de ceux-ci , l'on peut juger de ses travaux : *Abrégé de la Chronologie universelle ; Abrégé chronologique de l'Histoire de France ; Chronologie des différentes Monarchies de l'Europe ; Abrégée de la Géographie universelle ; Traité abrégé de la Sphère.* Dans la suite , la princesse exigea que ces manuscrits , fruits

de ses lectures et de ses leçons fussent brûlés.

Dès sa première enfance, elle avoit eu en horreur le mensonge et toute espèce d'équivoque. Jamais pour s'excuser, jamais pour excuser personne, quelque portée qu'elle fût naturellement à couvrir les défauts d'autrui, elle ne put se résoudre à déguiser, ou même à dissimuler la vérité. Surprenoit-elle quelqu'un de sa maison coupable du plus léger mensonge, elle lui en faisoit aussitôt une sévère réprimande; alors elle sembloit oublier sa douceur ordinaire : « Rien n'est plus » bas, disoit-elle, que le mensonge; rien n'est » semble dégrader davantage l'humanité ». Ne craignez pas que cette franchise et cette ingénuité de caractère nuisissent à sa discrétion; personne n'étoit plus capable de garder un secret. A l'âge de sept ou huit ans, elle fut soupçonnée injustement d'avoir rapporté une chose qui lui avoit été confiée : au premier reproche qu'on lui fit, saisie et pénétrée de la plus vive douleur, le soir même elle en tomba malade; sa ressource fut de prier Dieu et de faire prier pour que l'on reconnût son innocence. On la découvrit deux jours après, mais ces deux jours avoient été pour elle des jours de prières et de larmes.

Quoique le goût et l'attrait de Madame la portassent surtout aux ouvrages de réflexion,

elle ne s'appliquoit pas moins à toutes les autres occupations que lui prescrivoient les bienséances attachées à son rang, telles que la musique vocale, la musique instrumentale et la danse; ici le devoir et l'inclination n'étoient pas absolument d'accord, mais le premier étoit toujours la règle de ses actions; son esprit bon, aimable, vif, brillant, étoit néanmoins plus fécond en réflexions sages et en réponses justes et précises, qu'en réparties promptes et qu'en saillies amusantes. Un jugement profond, un discernement exact, une facilité singulière à discerner le vrai, une décence parfaite dans tous ses discours et dans sa conduite : voilà son caractère; ses maîtres, étonnés de tous ses progrès, l'étoient encore plus de sa douceur quand elle avoit manqué à quelque chose et qu'ils étoient obligés de la reprendre. Elle se livroit avec plaisir aux ouvrages de son sexe, mais elle ne le faisoit que par religion ou par charité : c'étoit pour les pauvres, pour les malades et pour les églises qu'elle travailloit. Tous les ans elle habilloit un certain nombre d'indigens; elle faisoit couper les étoffes devant elle, et partageoit ensuite l'ouvrage avec mesdames ses sœurs et les dames de sa cour, donnant à chacune sa tâche, mais prenant toujours pour elle la plus forte, qu'elle ne manquoit jamais de remplir toute entière; elle tricotoit quelquefois pour les

pauvres, faisoit de la charpie pour les hôpitaux, n'étoit jamais oisive, et toujours s'occupoit utilement.

Noble et généreuse pour ceux qui l'approchoient, les pauvres avoient toujours sa prédilection. L'abondance de ses aumônes lui interdit souvent la satisfaction qu'elle auroit goûtée à honorer de ses dons des personnes qu'elle estimoit. Si la bonté naturelle de son cœur animoit encore sa charité, la religion en étoit le principal mobile. Vivement pénétrée de toutes les grandes vérités de la foi, elle aimoit à en entendre parler, et dans ses entretiens familiers ne s'occupoit d'autre chose; dans les divers événemens de la vie, elle ne voyoit que Dieu, rapportoit tout à son adorable providence, y avoit un entier abandon; dans toutes les circonstances possibles, son premier soin étoit de recourir à lui.

Pénétrée d'une dévotion singulière à la Reine du ciel, elle récitoit le chapelet très-fréquemment, et tous les jours disoit à son honneur une oraison assez longue et disposée pour son usage particulier. Pendant la guerre, elle s'en étoit fait composer une pareille à l'honneur de N.-D. des Victoires. Il y avoit à Paris une église de ce nom, place des Victoires. Au commencement des campagnes de Louis XV, le jour même de son départ, sa fille chargeoit un ecclésiastique

d'aller célébrer la messe pendant une neuvaine dans cette église, et la faisoit recommencer plusieurs fois, pendant le cours de la campagne, suivant les événemens divers, tantôt en action de grâces des succès, tantôt pour solliciter de plus en plus la protection de la Mère de Dieu en faveur de la France et de son monarque. Elle vouloit savoir l'heure à laquelle cette messe seroit dite, afin de s'y unir d'intention, et toujours elle passoit ce temps à genoux, en prières dans son cabinet; spectacle charmant pour la cour céleste que celui qu'offroit tous les matins et plusieurs fois le jour, la pieuse Henriette, prosternée secrètement, pour élever ses vœux et ses prières au trône de la Miséricorde divine, et intéresser le Ciel à la conservation et aux succès de son père bien-aimé ?

Madame aima sincèrement l'Etat, autant pour le bonheur même des sujets que pour la gloire du Roi son père : elle ne pouvoit entendre parler de misères, soit publiques, soit particulières, sans avoir le cœur non-seulement attendri, mais pénétré. Elle chérit l'Eglise d'un amour tendre, et de là le respect qu'elle témoignoit à ses ministres. Les troubles dont elle la voyoit agitée la faisoient gémir sans cesse; et ayant trouvé dans un de ses livres une prière assez longue pour demander à Dieu, par l'intercession de saint Augustin, la paix de l'Eglise, et la grâce de

lui demeurer inviolablement attachée et parfaitement soumise, elle la récitait presque tous les jours : « Je ne saurois concevoir, » disoit-elle, comment des fidèles peuvent » disputer sur l'autorité de l'Eglise, et cher- » cher des prétextes, des subtilités, des sub- » terfuges, pour éluder ses décisions et se » soustraire à l'obéissance ». La moindre singularité en matière de doctrine lui faisoit ombrage; elle trembloit au plus léger soupçon d'innovation dans la foi, par la crainte de trouver quelque part du poison habilement caché; jamais elle ne voulut lire aucun livre de piété, quelque réputation que l'auteur pût avoir, sans que son confesseur l'eût vu auparavant et l'eût assurée qu'elle pouvoit le lire.

De cette soumission intérieure à l'Eglise et à ses décisions venoit cette obéissance scrupuleuse à toutes ses lois et à sa morale. Elle n'eut pas plutôt atteint vingt et un ans qu'elle voulut observer tous les jeûnes prescrits, malgré la délicatesse de sa complexion; quand on l'obligeoit à faire usage de la viande pour sa santé, elle ne mangeoit que les mets les plus communs, qui lui étoient servis le matin; le soir elle prenoit une collation fort légère : lui faisoit-on sur ce point quelques remontrances, elle étoit sensiblement peignée qu'on y eût fait attention.

Une ame si heureusement douée des qua-

lités les plus désirables, si bonne, si sensible, si religieuse, étoit digne d'apprécier la vertu dans les autres : elle avoit une profonde vénération pour son aïeul le roi de Pologne, Stanislas duc de Lorraine; elle ne parloit jamais de cet excellent prince qu'avec la plus tendre effusion de cœur, j'ai presque dit avec transport : sans cesse elle demandoit de ses nouvelles. On ne pouvoit lui faire mieux sa cour qu'en lui apprenant les nouveaux bienfaits dont ce vrai pasteur des peuples combloit sans cesse la Lorraine. Elle vouloit voir tous ses édits pour connoître les différentes fondations qu'il créoit : « Je ne sais, » répétoit-elle toujours avec une nouvelle » admiration, non, je ne sais comment il » peut fournir à tout le bien qu'il fait. Qu'il » est heureux, ajoutoit-elle un jour, de penser comme il pense, de pouvoir ce qu'il » veut, et de ne vouloir que le bien (1) » !

Le nouveau Titus, ou plutôt le second Louis XII, le vertueux Stanislas aimoit aussi comme il étoit aimé; il pleuroit de joie et de tendresse en parlant de sa petite-fille, et se rappeloit avec délices une très-longue conversation qu'il avoit eue avec elle dans sa galerie de Malgrange (maison de cam-

(1) Voyez la vie de Stanislas : *Vies des justes dans les plus hauts rangs de la société*. Paris, 1817.

pagne du roi de Pologne près de Nancy); en 1744, lorsque la cour de France vint en Lorraine; cette conversation lui avoit laissé la plus haute idée de l'esprit et de la vertu de la princesse.

Depuis sa première communion, Madame approchoit régulièrement des sacrements tous les quinze jours, outre les fêtes solennelles. Les veilles de ses dévotions, elle ne s'occupoit que de Dieu, passoit la journée dans un doux recueillement, pour s'examiner avec l'attention la plus sévère; se confessoit le soir; et le lendemain, avant que de s'approcher de la sainte table, se réconcilioit encore, le jour de sa communion étoit tout au Seigneur, il s'écouloit en méditations et en pieuses lectures, jusqu'à six heures du soir qu'elle alloit chez la reine. Si cet arrangement étoit quelquefois troublé par les voyages que le roi ordonnoit; au retour, le premier soin de sa fille étoit toujours de reprendre les dévotions qu'elle avoit été obligée d'omettre. Ce même ordre pouvoit encore être altéré par la fragilité humaine, toutes les fois qu'il échappoit à la pieuse fille de nos Rois quelque vivacité ou quelque autre faute, aussitôt elle rentroit en elle-même, se retiroit au pied de son oratoire, s'humilioit profondément devant Dieu, demandoit ensuite son confesseur pour achever de se purifier par la réception du sacrement de pénitence.

On ne peut veiller avec plus d'attention sur soi-même : les antipathies, les répugnances, l'humeur, elle étoit sans cesse occupée à les combattre : aussi ne fut-il jamais meilleure maîtresse, maîtresse plus facile à servir. On lui étoit plus dévouée par amour que par devoir : mais quelque zélé qu'on puisse être, on ne sauroit se flatter de ne manquer jamais. Comme alors elle se hâtoit de consoler elle-même ceux qui se trouvoient en faute à son égard ! « Ne vous attristez pas ; leur disoit-elle, ne vous inquiétez pas ; non vraiment, » je ne suis point fâchée. »

Quelques jours avant sa dernière maladie, elle soupoit chez madame la Dauphine, où, après avoir goûté un potage, elle le repoussa avec une répugnance marquée. Craignant d'avoir causé de la peine à l'officier, elle l'appela et lui dit : « Ne croyez pas que ce » potage ne soit point bon, je suis persuadée » qu'il est très-bon ; mais depuis quelques » jours j'ai un dégoût qui fait que tout me » répugne. » Ces traits minutieux en apparence, peignent fidèlement la bonté de son cœur. Eprouvoit-elle quelque prévention contre des personnes attachées à son service, elles étoient celles qu'elle caressoit davantage, à qui elle accordoit plus de grâces. On la pressoit un jour de permettre qu'on fit sentir à une personne le dégoût et l'espèce d'antipathie qu'elle avoit pour elle : « Ah !

» que me proposez - vous ? répondit la
» princesse ; à Dieu ne plaise que je lui
» donne cette mortification ! en vérité je
» ne me la pardonnerois jamais. » On insistoit
en lui représentant la répugnance qu'elle
avoit à souffrir ses services. « J'en ai, ré-
» pliqua-t-elle, mille fois davantage à lui
» causer le moindre chagrin. Je sais qu'elle
» m'aime, est-ce sa faute si quelque chose
» me déplaît en elle ? je dois bien plutôt
» m'en prendre à ma délicatesse ; enfin qu'on
» ne m'en parle plus. » Une autre personne
qui avoit élevé la princesse fut frappée
d'infirmités qui la forcèrent de se retirer.
Plusieurs années après, ayant une grâce à
solliciter, elle ne trouvoit personne pour
appuyer sa demande : « D'ailleurs, disoit-
» elle, je ne puis résister au violent désir
» de voir encore une fois, avant que de
» mourir, ma chère maîtresse. » Elle se
hasarde donc de venir à la cour, et se place
dans un petit cabinet reculé, où se reti-
roient les femmes de service ; mais là, per-
sonne n'osoit l'annoncer, quand Madame,
apprenant par hasard qu'elle y étoit, accou-
rut à l'instant : on voulut la retenir, on lui
dit que cette personne étoit dans un état
affreux, tout le visage couvert d'une dartre,
qu'on iroit lui rendre compte de ses bontés,
et savoir ce qu'elle désiroit : « Non, non,
» reprit la digne petite-fille de saint Louis,

» la pauvre femme m'a tant de fois sup-
» portée pendant mon enfance, dans un
» état bien plus dégoûtant encore ! je veux
» la voir. » Elle l'embrassa, l'arrosa de ses
larmes, et, après lui avoir obtenu, le jour
même, ce qu'elle demandoit, la renvoya
comblée de mille témoignages de bonté.

A ces excellentes qualités, la princesse
Henriette en unissoit une meilleure encore :
une sincère humilité, en se reprochant les
moindres fautes, les plus involontaires mê-
me, comme des crimes ; elle ne voyoit en
elle qu'imperfections et défauts ; tandis
qu'elle n'apercevoit que vertus dans les
autres.

Faut-il s'étonner qu'elle n'eût jamais rien
que d'obligeant à dire aux personnes pré-
sentes, et que des éloges à faire des absens ?
Il put quelquefois lui échapper, par vivacité
ou par légèreté, un trait de raillerie ou de
médisance ; mais, aussitôt qu'elle s'en aper-
cevoit, elle combloit d'éloges ceux qu'elle
pouvoit avoir blessés, elle excusoit les petits
défauts qu'elle avoit critiqués, ou même se
rétractoit, et toujours avec tant d'esprit et
d'adresse, qu'on étoit presque convaincu
qu'elle seule avoit tort.

Sa sincère estime pour le prochain, son
véritable mépris pour elle-même, produi-
soient cet empressement, cette ardeur, cette
sorte d'impatience à recourir fréquemment

au sacrement de Pénitence : elle le considé-
roit aussi comme une source de grâce et de
force dans tous les événemens tristes et
douloureux. A la mort de la première Dau-
phine Marie-Thérèse, Infante d'Espagne,
la cour s'étoit retirée à Choisy. Mesdames
vinrent jeter de l'eau bénite à la princesse :
toutes fondoient en larmes ; mais Henriette,
en rentrant dans son appartement, demanda
son confesseur , puis elle dit à une personne
qui la suivoit : « Hélas ! quelle triste cérémo-
» nie ! J'ai bien besoin que Dieu daigne me
» soutenir par sa grâce ; il faut pour cela me
» réconcilier avec lui. » En disant ces mots,
elle entra dans son cabinet, et se prosternant
aux pieds de son crucifix : « Qu'on me laisse
» seule, ajouta-t-elle, priez Dieu pour moi,
» afin qu'il me pénètre vivement des ré-
» flexions que cette circonstance doit m'ins-
» pirer. » Après s'être confessée, elle soutint
la vue de ces tristes obsèques avec la douleur
peinte dans tous ses traits, mais, de plus,
avec une noblesse, une décence et une gran-
deur d'ame qui frappèrent et pénétrèrent
tous les assistans. Depuis elle se rappela
souvent cette cérémonie, s'en entretenoit
familièrement, et quelquefois elle ajoutoit :
« On ne tardera pas à faire la même chose
» pour moi. » On eût dit qu'elle avoit un
pressentiment de sa mort. Les derniers mois
de sa vie, on la surprenoit plusieurs fois le

jour, seule dans son cabinet, prosternée contre terre et baignée de larmes. Très-peu de temps avant la maladie qui termina sa trop courte carrière, un matin la femme de chambre de service l'avoit réveillée : Henriette fit d'abord, selon sa coutume, son élévation de cœur, puis la rappelant, elle lui dit d'un air satisfait : « J'ai fait cette nuit » un singulier rêve; vous me conduisiez à » Saint-Denis. » A ces mots, cette personne, très-vivement attachée à son excellente maîtresse, versa des larmes : « Quoi ! reprit » Madame, vous pleurez? je me suis doutée » que j'allois vous attrister : je sais combien » vous m'aimez; mais enfin il faut bien nous » y préparer, moi à mourir, et vous à me » rendre les derniers devoirs.

La famille royale avoit dîné à Trianon, et au retour, madame rentroit dans son appartement et devoit souper chez Madame la Dauphine, lorsqu'elle dit à un officier : » Qu'on aille avertir chez la Dauphine (1) » que je ne sortirai plus d'ici. — C'est-à-dire, » Madame, répondit l'officier, frappé de ces » paroles, que vous ne souperez pas chez

(1) Marie-Joseph de Saxe, seconde épouse de Louis, Dauphin, fils de Louis XV; la première, Marie-Thérèse étant morte en 1746.

» madame la Dauphine. — Oui , répondit-
» elle en souriant, c'estce que je veux dire.
Puis se retournant du côté d'une personne
de confiance qui la suivoit , elle ajouta :
» Ce que j'ai dit d'abord sans réflexion n'en
» est pas moins vrai ; non , je ne sortirai plus
» d'ici.» Aussitôt elle s'alita pour un dépôt
à la tête , déjà formé depuis quelques jours.
Dès qu'elle se sentit frappée , elle demanda
son confesseur , et pendant sept jours de ma-
ladie se confessa trois fois. Le troisième jour
les membres de la faculté de Paris furent ap-
pelés. La princesse leur demanda avec em-
pressement s'ils jugeoient sa maladie mor-
telle. On crut devoir la rassurer ; on ne la
tranquillisa point. Dieu permit que sa fidèle
servante goûtât toute l'amertume de son ca-
lice pour accroître le prix de sa couronne.
Sans cesse le Seigneur faisoit entendre au
fond de son ame l'arrêt de mort qu'il avoit
prononcé contre elle. D'abord elle en éprou-
va toutes les horreurs , et se jetant dans les
bras de Louis XV , lui exprimant les dou-
leurs qu'elle enduroit , elle le conjura de la
faire guérir. Mais cette sorte d'agonie dura
peu : la pieuse Henriette se calma , par un
abandon de soi-même aux volontés du Très-
Haut. Les gémissemens et les soupirs qu'elle
adessoit au roi son père se changèrent alors
en prières qu'elle lui fit de donner prompte-
ment ses ordres pour qu'on lui administrât

les secours de l'Eglise. Quel lugubre et majestueux spectacle offroit la famille royale éplorée ! le roi et la reine à sa tête , elle fut à la chapelle chercher le très-saint sacrement , l'accompagna jusqu'à l'appartement de la malade , et voulut en vain y retenir ses larmes , par tendresse même , pour celle qui les faisoit couler. La malade seule , quoique bien jeune encore , et voyant s'évanouir , ainsi qu'un songe , ses grandeurs et toutes les joies du monde , Henriette , la vertueuse Henriette ne se démentit point dans cet instant mémorable. Ferme , tranquille , elle a déjà perdu de vue la terre et ses vaines jouissances : elle est toute au bonheur ineffable qu'elle va posséder à jamais : après une action de grâces où elle montra le calme , la paix qu'elle eût eue dans la santé la plus parfaite : « Voilà , dit-elle à une personne » placée près d'elle , une cérémonie bien » touchante ; que je plains M. l'évêque de » Meaux (Antoine-René de Fontenilles , son » premier Aumônier) ! il m'étoit bien sin- » cèrement attaché ; il a dû lui en coûter » beaucoup. « On força en quelque sorte le roi , qui l'avoit veillée plusieurs fois très-avant dans la nuit , à se retirer ; mais il ne fut pas possible de faire prendre aucun repos à la reine ; elle ne voulut plus quitter sa fille bien-aimée.

Après que Madame eut reçu le saint Via-

tique, on la crut un moment hors de danger, mais elle ne survécut qu'environ vingt-quatre heures : ce fut dans ce court intervalle que, se levant sur son séant, elle dit qu'elle vouloit voir le ciel ; on ouvrit les rideaux de son lit : « Je ne vois pas assez bien, dit-elle, » qu'on roule mon lit auprès de la fenêtre. » On le fit ; alors, levant les yeux et les mains, elle s'écria : Ah ! le beau ciel ! mon Dieu ! » le beau ciel ! qu'on remette mon lit à sa » place. » Peu de temps après elle demanda et reçut le Sacrement des mourans ; son agonie fut comme un doux assoupissement ; elle se réveilla quelques instans avant de mourir, voulut parler à son confesseur, puis, recevant un bouillon de la main de la reine, elle pencha la tête sur le bras de cette mère si tendre, et rendit le dernier soupir, le 10 février de l'an 1752.

On essaieroit en vain de peindre la douleur, l'accablement où tomba tout-à-coup la famille royale : la consternation fut extrême aux environs du château, quand on vit arriver les équipages du roi qui devoient conduire à Trianon ces augustes parens, privés d'une fille et d'une sœur tant chérie ; il s'éleva un cri dans tout le peuple, qui sans cesse entouroit le palais de nos rois ; c'étoit un accent universel, entrecoupé de sanglots et de larmes : *la bonne princesse est morte !* Appliquons à cette angélique Henriette ce que

l'Ecriture nous dit de Judith : Que tout le peuple la pleura , et qu'il ne se trouva personne qui pût en dire aucun mal.

ANNE-MARIE GILBERT AUVERGER,

Décédée l'an de Jésus-Christ 1770.

ANNE-MARIE-GILBERT AUVERGER naquit à Châteaugiron, petite ville du diocèse de Rennes en Bretagne, le 8 mars 1758, et fut baptisée le lendemain à l'église de la Madeleine, sa paroisse. Elle vint au monde quelques instans après une sœur, et les deux jumelles furent reçues avec la même tendresse d'un père et d'une mère remplis de vertus, et que le Seigneur avoit déjà bénis par une nombreuse famille.

Les infirmités d'Anne-Marie, dès son berceau, ne lui promettoient pas de longs jours. A cinq ans, elle commençoit à peine à marcher; mais, tandis que son tempérament avoit peine à se former, son esprit se développoit aisément, et son caractère étoit plein d'enjouement et de vivacité.

Sa mère, privée par son commerce du bonheur de former elle-même ses enfans à la piété, la confia, ainsi que sa sœur, à une vertueuse fille, qui mourut depuis en odeur de sainteté : sa capacité répondoit aux vœux de

madame Gilbert , qui désiroit à ses filles l'amour de Dieu avant toute autre chose. Quand on lui demandoit quelle étoit leur maîtresse, une personne pieuse , répondoit-elle , qui enseigne à mes enfans à aimer et à prier Dieu, et qui ne les engagera point à rechercher la vanité : avec l'âge elles apprendront assez tôt ce qui leur restera à savoir.

Elles passaient sous les yeux de cette maîtresse une grande partie de la journée : mais des deux élèves , celle dont nous écrivons la vie ne profita point d'abord , comme l'autre , des instructions qu'elles recevoient en commun. Sans aucun de ces vices qui décèlent dès l'enfance un mauvais cœur , Anne-Marie , naturellement volage et irréfléchie , prenoit assez fréquemment pour offense la plus légère plaisanterie , et marquoit une grande sensibilité. Ce n'est pas qu'elle ne mit beaucoup d'agrément dans ses petites disputes ; tout le monde se plaisoit à l'aga- cer , parce qu'elle avoit pour ressource des saillies remplies d'esprit et de gaieté ; elle ne montrait jamais une humeur chagrine , à moins que , dans ses récréations , on n'interrompît ses plaisirs ; alors elle se fâchoit et parloit vivement à ses compagnes. Son ressentiment n'alloit pas plus loin.

Elle ne se soucioit pas de la danse , et cherchoit à en détourner les autres , disant

que l'on n'y gaignoit que de la fatigue. Autant les fêtes à la campagne étoient de son goût, autant les promenades publiques lui inspiroient d'ennui; elle avoit coutume de déclarer qu'on y voit trop de monde.

Cet amour de la liberté ne lui donnoit pour la parure que de l'indifférence. Elle ne parloit jamais de ces ajustemens dont les jeunes personnes aiment à s'entretenir; et lorsque ses amies racontoient devant elle qu'on leur avoit acheté un habit d'éclat ou de prix, elle leur disoit d'un ton de raison :
» A quoi sert-il de parer si bien un corps
» qui sera si mal vêtu dans le tombeau ? Ne
» parlons point de cela ; je ne me soucie pas
» comment je serai mise , pourvu que mon
» corps soit couvert. »

Sa conduite prouvoit que ce langage étoit sincère; et elle ne cherchoit en rien à relever les agrémens et les grâces dont la nature l'avoit douée.

Une telle manière de penser et d'agir est un acheminement à la piété chrétienne : aussi les premiers soins de la maîtresse d'Anne-Marie, pour graver dans son cœur les principes de la vertu, ne furent pas sans fruit ; différentes circonstances montrèrent les bonnes dispositions de son élève. Quelque plaisir qu'elle eût à s'amuser avec les enfans de son âge, elle étoit la première à les avertir

de terminer leur récréation lorsque le temps de l'office divin approchoit, ou qu'il leur étoit permis d'aller recevoir la bénédiction du très-saint Sacrement.

Elle goûtoit la prière, et témoignoît beaucoup de dévotion envers la sainte Vierge, qu'elle appeloit sa bonne mère. Elle se faisoit un grand honneur de porter son nom, croyant même que c'étoit un titre pour en être mieux protégée que ses autres compagnes, à qui elle disoit quelquefois avec sa candeur enfantine : « Ah ! pour toi, tu n'as » pas le nom de Marie, et moi, je l'ai. » Elle honoroit spécialement son ange gardien ; elle avoit pour les âmes du purgatoire une tendresse singulière. En se mettant à l'ouvrage elle avoit coutume de dire aux autres : « Im- » posons-nous une tâche, et celle de nous » qui l'aura remplie la dernière dira son cha- » pelet, ou cinq *Pater* et cinq *Ave*, et gar- » dera un peu de temps le silence, pour la » délivrance de ces bonnes âmes ; car, ajou- » toit-elle d'un air compâtissant, elles souf- » frent bien. Nous serions heureuses si nous » pouvions en délivrer une ; elle nous gar- » deroit une place dans le Ciel. » Les exemples que lui offroit la vie des Saints frappoient son imagination ; leurs vertus devenoient souvent le sujet de ses entretiens.

Malgré ses bonnes dispositions, elle laissoit encore échapper bien des fautes où

l'entraînoit sa vivacité. Celle de ses sœurs qui étoit née avec elle, beaucoup plus douce, promettoit davantage, et ses parens remettoient souvent sous les yeux d'Anne-Marie cet exemple ; mais alors elle leur répondoit naïvement : « Que voulez-vous ? ma sœur » est une dévote ; mais attendez que j'aie » été au couvent, je me convertirai, et je » le serai encore plus qu'elle. — Je me donnerai bien de garde, répliquoit sa mère, » de t'envoyer au couvent, sans avoir vu en » toi plus de douceur et d'amour du travail ; » tu exercerois trop la patience de ces dames, » et tu ne serois propre qu'à donner un mauvais exemple aux autres pensionnaires. » Quoiqu'elle prit toujours d'un air riant ce que sa mère disoit, ces reproches faisoient sur elle une impression sensible.

Elle approchoit de sa dixième année quand elle souhaita de faire, ainsi que sa sœur, sa première communion. Ses parens étoient un peu opposés à ses vues ; elle ne rachetoit pas, comme l'autre sa grande jeunesse par un maintien doux et recueilli ; mais, afin de les décider à se rendre à ses vœux, elle veilla davantage sur elle-même, et il se fit bientôt un changement notable dans sa conduite : assidue au catéchisme, très-appliquée à s'instruire des élémens de la Religion, elle les apprenoit à de pauvres enfans qui ne savoient pas lire. Malgré son goût pour le jeu et pour

le plaisir , elle leur donnoit des leçons de sagesse qu'elle pratiquoit la première. Sa famille s'aperçut avec satisfaction qu'elle avoit moins le goût de disputer , et qu'en s'amusant encore de la plaisanterie , elle n'y montrait plus l'envie de mettre toujours les autres dans leur tort , et n'y laissoit apercevoir qu'un sourire malin : elle faisoit aussi paroître beaucoup de complaisance envers ses frères et sœurs. Ils comptoient si bien sur sa bonne volonté , qu'ils lui demandoient mille petits services , et lorsque ces bons offices étoient trop multipliés , ils avoient un moyen infailible de prévenir ou de dissiper son ennui , c'étoit de l'assurer qu'ils engage-roient leurs parens à lui permettre de faire sa première communion.

Anne-Marie montra en toutes choses du courage à se vaincre ; suppliant ses parens de lui pardonner ses anciennes désobéissances , elle disoit : « Oui , je remplirai tous » mes devoirs , et je serai toute changée » après ma première communion. » Cette promesse les attendrit : ils cédèrent à ses désirs , et accompagnèrent leur consentement d'une cérémonie malheureusement trop rare de nos jours dans les familles chrétiennes ; ils lui donnèrent l'un et l'autre leur bénédiction. Tout contribua depuis à les rassurer sur leur condescendance ; ils s'en applaudirent en voyant la crainte qu'elle témoignoit

de recevoir Jésus-Christ sans les dispositions nécessaires, en considérant les précautions qu'elle prenoit, les prières ferventes qu'elle adressoit au Seigneur, et surtout les peines qu'elle se donnoit pour bien faire une confession générale : après l'avoir terminée, elle s'exprimoit ainsi avec candeur : « Je n'ai rien » caché du moins dans ma confession ; Dieu » fera de moi ce qu'il voudra, mais j'aime- » rois mieux mourir que de communier » indignement. »

Elle fit sa première communion à dix ans neuf mois ; cette action si importante pour le reste de la vie, et sur laquelle cependant la plupart des enfans réfléchissent si peu, opéra dans Anne - Marie la révolution la plus salutaire. Chaque jour, paroissant plus raisonnable, elle montra des inclinations douces ; le jeu fut absolument négligé ; les dimanches et les fêtes elle se trouvoit à tous les offices de l'Eglise, et s'y comportoit d'une manière édifiante.

Ce changement étoit bien flatteur sans doute aux yeux de ses parens ; mais ils lui trouvoient encore un esprit trop jeune pour la mettre au couvent, ce qu'elle demandoit avec instance. On lui représentoit que sa sœur, ayant donné plus de contentement, profiteroit mieux du séjour de la retraite et de la prière. Elle répondoit en souriant : » Vous croyez que ma sœur en retirera plus

» de fruit ; eh bien ! vous verrez que j'en re-
» viendrai aussi bonne qu'une religieuse.»
La comparaison prêtoit à rire dans un enfant
d'une humeur aussi enjouée.

Après avoir long-temps essuyé des refus
dans la poursuite de ses désirs, elle obtint,
à l'âge de quatorze ans, qu'un de ses frères
la conduisit au monastère des Dames béné-
dictines de Vitré. Elles avoient donné avec
succès tous leurs soins à l'éducation de plu-
sieurs de ses sœurs, celle-ci retira de leurs
leçons les plus grands avantages.

Son caractère, bon, caressant, étoit
propre à lui gagner le cœur de ses maî-
tresses ; elle s'attacha beaucoup à chacune
d'elles, et ce fut par affection pour Anne-
Marie qu'on l'avertit de ses défauts, comme
ce fut par attachement pour ces Dames
qu'elle s'en corrigea. Se concilier par la
douceur et la bienveillance l'amitié des
enfans, c'est assurément la meilleure mé-
thode pour leur inspirer plus aisément
l'amour de la vertu.

Le nouveau séjour de la jeune Gilbert eut
pour elle mille attrait : amour du silence,
fidélité à tous ses devoirs, esprit de morti-
fication, tout ce qu'elle remarquoit dans les
religieuses de Vitré l'enchantoit, et elle se
sentit assez de courage pour imiter ce qui
attiroit son admiration. Depuis l'instant de
son entrée chez ces Dames, jusqu'à celui où

elle les quitta, son assiduité, sa ferveur aux instructions, sa régularité à se conformer à l'ordre de la maison, et sa constance à lire et à méditer de bons livres, jetèrent dans son ame les précieuses semences des plus grandes vertus. Ce fut là, comme elle disoit ensuite à une de ses amies, que, se voyant si près du Seigneur, elle commença à le connoître. « Je n'avois pas, racontoit-elle » avec de vifs regrets, connu Dieu avant » d'aller au couvent, ou du moins je n'avois » pas compris l'obligation que nous avons » contractée par le Baptême de n'aimer et » de ne servir que lui seul. »

Pour remplir cette obligation qu'elle sentoit vivement, elle s'appliqua à découvrir tous ses défauts, et mit tant de fermeté et de constance à les vaincre, qu'on les vit bientôt disparoître; elle en conçut même une horreur qui lui faisoit compter pour des crimes jusqu'aux vivacités auxquelles elle s'étoit livrée, jusqu'aux railleries qu'elle s'étoit permises sur les ridicules du prochain dans la maison paternelle, disant d'un ton vraiment affligé qu'elle ne pouvoit assez les pleurer.

On ne sauroit exprimer avec quelle promptitude ce cœur sensible et tendre se détacha des choses de la terre, pour s'attacher à Dieu seul : aussitôt qu'elle le connut, son amour remplit toute la capacité de son ame. Malgré

sa grande jeunesse, elle en étoit tellement pénétrée, qu'elle ne se plaisoit pour ainsi dire qu'à converser avec lui par l'oraison mentale. Cet exercice, que, par une suite de sa frivolité et de sa tiédeur, le monde ne manque jamais de réserver aux cloîtres et aux séminaires, lui fut extrêmement avantageux; elle y apprit, par un retour secret sur elle-même, à s'éprouver et à se réformer en tout. Déjà, découvrant au pied de son crucifix les attrails du divin amour, elle goûtoit mille délices dans cette familiarité avec l'époux céleste; néanmoins au sentiment de cette joie ineffable étoit mêlé le souvenir d'avoir, comme elle s'en plaignoit à ses amis, commencé si tard à l'aimer; et ce souvenir lui faisoit répandre un torrent de larmes; elle s'affligeoit encore quelquefois de l'idée qu'elle n'aimoit point assez cet adorable Maître.

Sa vie passée lui paroissant mériter une austère pénitence, elle résolut de la pratiquer le reste de ses jours, et aussitôt elle la commença. Le désir d'expier ses fautes ne fut pas son seul motif: le prix du sacrifice que Jésus-Christ avoit offert en faveur des hommes, en mourant pour les sauver, élevoit son ame. Jésus crucifié, qu'elle méditoit sans cesse, devint son modèle; elle s'engagea à tout immoler à celui qui s'étoit sacrifié pour elle.

Dans son empressement à chercher les moyens de devenir de plus en plus agréable à Dieu, elle conçut le dessein de se consacrer à lui sans partage, et, voulant s'accoutumer de bonne heure au genre de vie qu'elle comptoit embrasser, sa ferveur la portoit, malgré la foiblesse de son tempérament, à solliciter comme une grâce la liberté de se lever la nuit avec les religieuses : tout en réprimant l'indiscrétion du zèle, elles étoient enchantées de ces dispositions; et les jeunes pensionnaires qui se sentoient du penchant pour la vertu en retirèrent de précieux avantages. Anne-Marie cultivoit leur amitié pour les affermir solidement dans la piété chrétienne.

Son cœur, désabusé du monde, étoit bien éloigné de s'y procurer des liaisons. Elle ne sortoit de la communauté que pour aller dans une maison, amie de sa famille, et sa visite étoit un prétexte, afin de se rendre chez les Hospitalières de Vitré : elle leur portoit beaucoup d'affection ; la charité avec laquelle on y pansoit les pauvres, ces vivantes images de Jésus-Christ souffrant, animoit dans son cœur un désir ardent d'avoir part à une œuvre si excellente, et lui fit souhaiter de vivre et de mourir dans ce saint asile, en qualité de fille de la Miséricorde. L'année que ses parens lui avoient permis de passer au couvent étoit près de finir; elle se hâta de leur écrire pour solliciter la faveur de se consacrer.

crer le reste de ses jours, chez les Hospitalières, au soulagement des malades. Ses père et mère n'avoient point ignoré l'édification peu commune que ses vertus avoient donnée dans le couvent qu'elle alloit quitter. Charmés et attendris de ses beaux sentimens, ils consentirent qu'elle entrât aux Hospitalières en qualité de pensionnaire, lui marquant qu'elle verroit par-là de plus près l'institut qu'elle désiroit d'embrasser, et qu'elle pourroit choisir un jour, si elle persistoit dans son dessein, ajoutant qu'il étoit inutile de penser maintenant à y rester, à raison de sa grande jeunesse.

À l'âge de quinze ans, elle entra chez les Dames hospitalières, dites *de la Miséricorde de Jésus*. L'air modeste et recueilli avec lequel elle s'y annonça, les habits très-simples dont elle étoit revêtue par choix et par goût, la firent peu remarquer de ces pensionnaires, qui ne considèrent une nouvelle société qu'autant qu'elle leur apprend les frivolités et les modes du monde. Celle-ci n'avoit pas de quoi nourrir leur vanité. Sa conversation toute céleste ne plaisoit qu'à ce petit nombre de jeunes personnes qui envisagent le séjour du couvent comme un moyen de connoître et de pratiquer la vertu ; voilà celles à qui son exemple, plus encore que ses discours, réussit à l'inspirer. Elle se lia avec elle très-étroitement, et déposoit dans leur sein le

secret de son amour pour Dieu et celui de ses bonnes œuvres.

Trop timide pour communiquer d'abord à ces Dames le dessein qui la conduisoit chez elles , elle laissa ensuite apercevoir qu'elle ambitionnoit uniquement de leur être associée. On la regardoit comme un ange , et l'on ne cessoit de la proposer pour modèle aux autres pensionnaires ; parmi les vertus qu'elle fit éclater , la charité et l'esprit de mortification étoient les plus remarquables : elle recevoit ainsi qu'une grâce insigne la liberté d'accompagner les religieuses dans les salles des malades ; son zèle auprès d'eux , son courage à leur rendre des services pénibles et dégoûtans , sa compassion pour leurs maux , surpassoient tout ce que l'on en pourroit dire ; elle chérissoit de préférence l'action qui répugnoit davantage à la nature. Une conduite aussi généreuse ne lui étoit pas uniquement inspirée par son amour pour les pauvres , elle prenoit encore sa source dans son avidité à rechercher toute espèce de mortifications : elles sont , quoi qu'en pensent les gens du monde , essentielles au Christianisme , et cette admirable enfant en étoit parfaitement convaincue ; elle se retranchoit ce qui ne lui étoit pas absolument nécessaire ; et l'argent que sa famille lui accordoit pour ses menus plaisirs , ou même pour des besoins peu essentiels ,

étoit employé presque tout entier au soulagement des pauvres. Ces petits secrets d'une piété aussi humble que fervente ont été révélés après sa mort par une sainte fille, domestique dans la maison des Hospitalières, et à qui elle étoit souvent obligée de se confier dans ses bonnes œuvres.

Dans tous les temps, elle ne rechercha ni les modes, ni les goûts du monde ; mais ce qu'elle avoit fait autrefois par amour de sa liberté, elle le faisoit alors par des motifs plus nobles. Jamais jeune personne n'a porté plus loin l'oubli d'elle-même et le mépris pour les parures. On lui disoit souvent qu'il n'étoit pas de son âge d'avoir toujours son bonnet sur les yeux, elle répondoit en souriant : « C'est que je veux être dans le ciel » coiffée en cheveux ; je ménage toutes mes » grâces pour cela ; les modes d'ici ne me » plaisent pas ; j'espère que dans cette belle » demeure je serai encore mieux parée que » vous ne l'êtes. » A ces mots, elle regardoit le ciel d'un air plein de ravissement et de joie : il lui étoit ordinaire de le contempler ainsi ; cette vue l'animoit toujours davantage à mériter la couronne éternelle.

Le terme que ses parens avoient fixé pour son retour approchoit ; Anne-Marie n'eût jamais voulu quitter son asile, où la facilité de visiter à chaque instant le très-saint Sacrement, et celle de voir et d'assister les

pauvres , faisoient ses délices : pour diminuer sa peine , on lui promit de l'y laisser entrer après quelques années , et la dame qui dirigeoit le pensionnat la consola du retardement que son âge mettoit à ses desseins , en lui disant : « Allez , ma chère enfant , commencer , au sein de votre famille , le genre » de vie que vous voulez mener ici ; visitez » et soulagez par vos aumônes , autant que » vous le pourrez , les pauvres malades , » et persévérez dans la réception des Sacre- » mens tous les huit jours ; une seule chose » m'inquiète ; vous me semblez d'un foible » tempérament ; mais il faut tout mettre » entre les mains de Dieu , qui vous don- » nera la force et les moyens de parvenir à » la fin que vous vous proposez. » Elle ajouta à ces paroles de sages avis , pour entretenir dans le cœur de son élève le désir de la perfection chrétienne.

Elle ne put s'arracher des bras de cette religieuse et de ceux de ses amies sans verser beaucoup de larmes ; mais la manière dont elle fut accueillie par sa famille étoit propre à diminuer son chagrin. Elle amena la joie avec elle dans le sein de ses bons parens , impatiens de juger par eux-mêmes si le changement de leur jeune fille étoit aussi grand qu'on le disoit : considérant la douceur inaltérable de son caractère , contemplant les vertus qui brilloient en elle , ils

ne pouvoient revenir de leur surprise , et , se rappelant alors son enfance , ils ne la reconnoissoient plus. Tous ceux qui fréquentoient la maison , ou qui avoient eu quelques rapports avec elle , partageoient cette admiration. Autant on parloit de sa figure et de ses talens , autant on relevoit sa piété , sa charité , sa vie séparée du monde ; bientôt elle fut connue et révérée dans toute la ville.

Dès son arrivée à Châteaugiron , elle pria avec instance ses parens de ne point l'obliger d'aller aux bals et aux assemblées : leur disant d'une manière enjouée : « Je ne suis » point faite à la danse. — Mais le jeu que tu » aimois tant , répondirent-ils , pourras-tu » bien t'en passer ? — Oh ! très-fort , répliqua Anne-Marie , tout cela ne m'est plus » rien ; et , pour que le monde ne compte » point sur moi , je vous demande en grâce » un ajustement qui lui fasse connoître que » je ne cherche point à lui plaire. » Sa famille , ne voulant pas la contredire , lui fit seulement observer qu'elle étoit bien jeune et qu'elle pourroit changer ; mais que l'on seroit toujours prêt à lui donner des robes de couleur et de goût quand elle s'ennuieroit du brun qu'elle souhaitoit porter.

Elle ne se contenta point d'annoncer ce détachement des choses de la terre par son éloignement pour les parures ; les visites de pures bienséances , les compagnies , où trop

souvent on ne s'entretient que de médisances et de frivolités , étoient encore à ses yeux une source d'ennuis ; alors elle sentoit mieux que jamais les délices de la solitude et le besoin qu'en avoit son cœur : elle ne restoit dans la société qu'autant que le devoir l'exigeoit ; sa chambre , ainsi que l'église , étoient l'asile où son ame trouvoit son repos dans la présence de Dieu.

Cette vie retirée ne la rendoit ni sauvage , ni mélancolique : Anne-Marie , portant avec joie le joug du Seigneur , avoit une dévotion toujours aimable. Quand elle rencontroit de ces personnes qui , ne connoissant point les attrait de la piété , lui marquoient de la surprise sur son enjouement , en lui disant qu'elle étoit bien gaie pour une fille dévote , elle prenoit , dans la crainte de scandaliser les foibles , un air un peu plus sérieux , et répondoit doucement que la vertu n'est point triste , qu'on ne peut être mécontent au service de Dieu , qui est un si bon maître ; elle s'étonnoit , au contraire , comment les personnes du monde vivoient satisfaites : la joie doit être pour ceux qui aiment la vertu et qui ont une bonne conscience.

Un jour qu'elle rentroit à la maison , trempée de pluie et couverte de boue , après avoir visité [de pauvres malades dans les campagnes voisines , des demoiselles et un jeune homme , qui se trouvoient alors dans sa

famille, l'accueillirent avec des ris et des plaisanteries sur l'état où ses courses l'avoient mise : Anne-Marie prit part à ce jeu avec la meilleure grâce du monde ; pour les amuser encore davantage à ses dépens, elle leur montrait les bords de sa robe. Le jeune homme sentit le motif qui dictoit à mademoiselle Gilbert une pareille conduite ; il en fut édifié, et dans la suite il disoit hautement que, sans être vertueux, il savoit reconnoître la vertu partout où elle étoit, et qu'il étoit convaincu, d'après les discours de cette jeune personne, qu'elle la possédoit dans un degré éminent.

Sa docilité aux volontés de ses parens étoit sans bornes, son empressement à prévenir leurs moindres désirs, sa complaisance, ses prévenances envers ses frères et ses sœurs, son attention à partager, autant qu'il lui étoit possible, les embarras du ménage, tout lui attiroit l'admiration et faisoit les délices de ceux qui l'environnoient ; ils ne parloient point d'elle sans attendrissement, et son père avoit coutume de répondre par des larmes de joie aux personnes qui lui parloient de sa fille : « Ma fille est charmante, leur di- » soit-il, c'est une sainte, elle va au- » devant de tout ce qui peut nous plaire ; » elle voudroit prendre à elle seule tout » ce qu'il y a de pénible à faire dans la » maison »,

Quand on partage avec méthode les heures et les occupations de la journée, on trouve, comme Anne-Marie, l'occasion d'obliger les autres, en remplissant ses devoirs personnels. Levée de très-grand matin, elle alloit à cinq heures à l'église : là, après avoir fait ses prières ordinaires, elle demeuroit le plus souvent une heure en oraison ; puis elle entendoit la messe, à laquelle elle avoit le bonheur de communier plusieurs fois la semaine ; elle revenoit à la maison, et remplissoit pour la domestique une partie de ses obligations, afin de lui procurer le temps d'assister au saint sacrifice. Depuis ce moment jusqu'à celui du dîner, elle distribuoit du pain à une grande quantité de pauvres, et donnoit de l'ouvrage à ceux d'entre eux qui en manquoient ; une partie de l'après-midi étoit consacrée à visiter et à soigner les malades ; lorsqu'ils avoient plus souvent besoin de son assistance, elle s'y rendoit deux fois le jour. A son retour, elle venoit à l'Eglise réciter le Chapelet, et faire une demi-heure d'oraison. Le soir elle enseignoit la formule des prières ordinaires aux petits enfans qu'elle instruisoit sur le Catéchisme, et qu'elle préparoit à la première communion. Ce qui lui restoit d'intervalle entre ses bonnes œuvres, elle le passoit, dans sa chambre, à des travaux manuels et à une lecture de

piété. Elle n'aimoit à rendre de visites qu'à des personnes pieuses, afin de s'entretenir avec elles de l'objet de son amour.

Les dimanches et les fêtes, elle ne quittoit presque point le pied des autels, à moins que sa charité ne l'en vint arracher. Un jour, cependant, une jeune demoiselle de sa connaissance l'attendoit après vêpres, pour aller se promener avec elle; deux heures s'écoulèrent sans qu'elle changeât de position, annonçant sur son visage un air de ravissement qui la représentoit comme dans les cieux. Elle inspira tant de respect à son amie, que celle-ci n'osa la distraire, et préféra de l'attendre; elle lui dit ensuite lorsqu'elles sortirent de l'Eglise: « Ah! sûrement, » ma chère amie, Dieu vous a fait goûter ses » douceurs. — Oui, cela est vrai, lui répon- » dit-elle avec confiance, cela est vrai; je » l'ai bien prié pour vous. Si vous saviez » quelles récompenses il réserve à ceux qui » l'aiment, vous ne balanceriez pas un ins- » tant à quitter un monde qui vous perdra » si vous ne voulez vous en détacher.» L'autre, attendrie par ces paroles, lui promit de se rendre, et ajouta: « Mais dites-moi où » vous prenez le sujet de vos oraisons! » — « Dieu me le donne quelquefois, répliqua » en souriant mademoiselle Gilbert: ma » bonne amie, n'est-il pas assez aimable pour » nous occuper toutes entières? Mais quand

» j'ai besoin de lire, j'ai *l'Ame affectueuse*
» du père Avrillon, et *les Fins dernières de*
» *l'homme*, par le père Pallu; je vous les
prêterai si vous le voulez.» La jeune personne
accepta l'offre, et retira beaucoup de fruit
de sa promenade.

Nous ne pourrions rendre un compte
exact des bonnes œuvres dont elle marquoit
chacun de ses jours, et surtout les deux der-
nières années de sa vie; il n'étoit pas un
pauvre qui ne la connût et ne la nommât sa
bonne mère; pas un malade qu'elle ne visi-
tât, sans que les fatigues de la route, ou les
mauvais temps, ou sa foible santé, l'arrêtas-
sent, et quand on vouloit la plaindre ou
l'engager à se ménager, elle répondoit qu'elle
ne se trouvoit pas fatiguée, qu'il falloit faire
bien autre chose pour aller au ciel. On l'a
vue se transporter dans des étables, où,
entassés comme de vils animaux, de mal-
heureux paysans, mourant de froid et de
faim, étoient infectés de l'odeur que leurs
propres maux répandoient autour d'eux. Elle
les changeoit, mettoit sous eux de la paille
qu'elle leur avoit apportée, restoit auprès
d'eux à leur préparer ce qui leur étoit néces-
saire, pansoit leurs plaies, et leur distribuoit
les remèdes que les gens de l'art lui con-
fioient.

Obligée, presque à chaque instant du jour,
de répondre tout à la fois à une foule de

pauvres qui l'environnoient, comme autrefois le Sauveur, elle s'arrachoit en quelque sorte de leurs bras, pour se rendre dans des chaumières, à l'entrée d'un bois, auprès de quelques familles qui se trouvoient attaquées par la maladie, et absolument abandonnées.

On s'étonne au premier coup-d'œil qu'une jeune personne née de parens chargés de beaucoup d'enfans, ait pu faire tant de bien et procurer tant de secours; mais son amour pour les pauvres étoit si connu, que plusieurs la rendoient l'économe de leurs aumônes. La providence lui offrit, surtout dans le seigneur de sa paroisse, une ressource abondante. Le marquis de Châteaugiron, ce généreux et si tendre ami de l'humanité souffrante, dont le nom ne sauroit être sous ma plume sans que mes yeux soient mouillés de larmes, avoit chargé une demoiselle de répandre les secours considérables qu'il destinoit annuellement aux pauvres de ses terres, mais l'affreuse misère qui désola la Bretagne pendant 1769 et 1770, mit bientôt cette demoiselle hors d'état de pouvoir suffire elle seule à cet emploi. Les ames sensibles se rappellent encore en frémissant le ravage que le défaut des moissons, les épidémies et les rigueurs de la saison portèrent dans nos villes, et surtout dans nos campagnes, où, couchés la nuit sur la terre nue, une foule d'infortunés broutoient, pendant le jour,

l'herbe de nos champs, dévoroient le chou, se nourrissoient du gland et de tout ce qui sert de pâture aux animaux. Une multitude de pauvres et de malades inondoient Château-giron et tous ses environs.

Alors le Marquis fit prier mademoiselle Gilbert de passer à son château, il ne la connoissoit encore que par sa réputation ; il la chargea d'immenses aumônes pour toutes les familles qu'elle avoit adoptées comme la sienne. Depuis ce moment jusqu'à celui de sa mort, elle se vit honorée de la même confiance pour tous les indigens de son quartier et des villages voisins, ainsi que pour toutes les bonnes œuvres qu'elle voulut entreprendre.

La jeune vierge fut donc assez favorisée de la Providence pour qu'elle lui ménageât, lorsqu'elle avoit au plus seize ans, de grandes ressources en faveur des pauvres ; et son âge ne servit qu'à faire estimer davantage la prudence et l'ordre avec lesquels elle distribuoit tous ses biens. Mais la charité pour les corps n'étoit en quelque sorte qu'une disposition à la charité bien plus utile qu'elle faisoit éclater pour les âmes. Elle s'efforçoit d'abord de gagner les cœurs par une tendresse compatissante. Après avoir distribué le pain matériel, que de soins, que de zèle elle mettoit à rompre le pain spirituel ! Il faudroit avoir aimé Dieu dans

sa jeunesse avec le cœur d'Anne-Marie , pour donner une juste idée des discours qu'elle tenoit à tous ses pauvres. Ses expressions pleines d'énergie sur le mépris du monde , sur les dangers et les suites funestes du péché , ses expressions pleines de douceur sur les délices du divin amour , étonnoient d'abord , éclairaient ensuite , et bientôt attendrissoient toutes ces personnes simples : touchés jusqu'aux larmes , ils lui promettoient , avec les marques les plus sensibles de regret et de reconnoissance , de tirer , comme ils disoient dans leur langage naïf , profit de ses bonnes leçons , et *d'amender leur vie.*

Parmi les ames égarées qu'elle désiroit ardemment de ramener à Dieu , les jeunes personnes de son sexe qui menoient une vie déréglée la pénétoient d'amertume , à la vue du danger qu'elles couroient de se perdre pour l'éternité. Avec le crédit et la confiance du seigneur de sa paroisse , elle tenta leur conversion , et , remplie d'une sainte hardiesse , fut les trouver jusque chez elles , sans que jamais on osât l'insulter. Attentive à découvrir la source du mal , elle reconnut que la misère , l'esprit d'indépendance et l'oisiveté sont la cause du libertinage dans la jeunesse. Pour remédier à ces abus , elle rassembla différentes orphelines , les nourrit , les habilla , les occupa utilement ,

et plusieurs fois chaque jour les visitoit dans la maison où elle les avoit réunies. L'une de ces enfans, pressée par des filles de son âge, qu'elle croyoit sages, de venir travailler avec elles, se rendit, sans le savoir, dans un de ces affreux réduits où la misère et la séduction consacrent tant de victimes à la honte et aux remords; dans celui-ci se trouvoient des militaires; on la força d'y rester; mais la nuit, on vint avertir mademoiselle Gilbert qu'une de ses filles étoit dans cette horrible maison. A cette nouvelle, frappée comme d'un coup de foudre elle se lève à l'instant et vole à son secours. Connue et respectée comme elle l'étoit, sa vue seule alarme les coupables. Les uns se cachent, les autres prennent la fuite, tous confondus de quelques réflexions également douces et fermes qu'elle leur adresse; elle fait alors une sévère réprimande au père et à la mère de cette indigne famille, ainsi qu'à la jeune personne qu'elle ramène chez elle. Celle-ci, humiliée de son imprudence, obtint sa grâce, et, pour être plus éloignée du danger, fut placée en service à la campagne.

Plusieurs personnes blâmèrent hautement la démarche dont nous venons de parler, et qu'en effet le crédit personnel dont mademoiselle Gilbert jouissoit, et son éminente vertu pouvoient seuls justifier. Elles ne manquèrent pas d'accuser le confesseur du zèle

trop ardent de sa pénitente ; on lui en fit des plaintes à elle-même : elle y répondit avec simplicité que Dieu savoit bien qu'elle ne s'étoit ainsi comportée que pour lui sauver une ame qui alloit périr, et que sûrement sa bonté n'auroit pas permis qu'elle tombât dans le piège d'où elle vouloit retirer les autres. « D'ailleurs, ajouta-t-elle, je n'étois » pas seule, ma domestique étoit avec moi ; » il faut laisser dire le monde, qui condamne » tout ce qui le condamne lui-même. »

Ce courage qui, comme elle en convenoit, l'auroit fait aller jusqu'aux extrémités du monde, sans autres secours que la Providence, pour retirer une ame du vice, cette espèce d'intrépidité venoit en elle de la confiance que son amour lui inspiroit envers Dieu. Comme elle le trouvoit infiniment aimable, elle auroit voulu le faire adorer et aimer de toutes ses créatures ; pour parvenir au terme de ses désirs, rien n'étoit difficile à ses yeux, parce qu'elle s'appuyoit sur la grâce.

Son cœur étoit ouvert à tous ceux qu'elle pouvoit gagner à la vertu ; mais il n'étoit jamais plus tendre qu'auprès des personnes qui lui étoient unies par les liens du sang ou de l'amitié. Aucune d'elles ne profita mieux de ses soins qu'une jeune personne qui, remplie, dès ses premières années, des plus saintes dispositions, avoit tout perdu dans

le commerce du monde. Elle n'avoit pas défendu son cœur, ni méprisé assez constamment les railleries piquantes de celles de ses compagnes aux yeux desquelles sa conduite sage et réservée étoit un crime, ou du moins un ridicule. Aussi à son retour du couvent, Anne-Marie la trouva couverte des livrées de la vanité, et enchantée des maximes et des joies du siècle; on se servit même de son changement pour essayer de séduire celle-ci; mais cet exemple, loin d'avoir l'effet que l'on en attendoit, lui inspira la défiance d'elle-même; elle soutint sa ferveur par la fréquentation des sacremens, s'affermir de plus en plus dans le dégoût qu'elle avoit pour les choses mondaines, et, se prémunissant contre tous ces pièges par la méditation des fins dernières de l'homme, elle se familiarisa plus que jamais avec l'idée d'une mort prochaine. Souvent même elle disoit avec un air de gaieté : « Je ne puis » comprendre comment la pensée de la » mort peut attrister; pour moi, rien ne » me satisfait davantage que de penser que » nous mourrons. »

Après s'être préservée par tous ces moyens des faux attrait du siècle, elle chercha, pour en désabuser la personne dont nous avons parlé, l'occasion de s'entretenir avec elle. L'esclave du monde ne laissoit pas que de sentir la pesanteur de ses chaînes; les

principes d'une éducation chrétienne lui revenoient souvent à l'esprit ; l'exemple de mademoiselle Gilbert , aussi jeune et plus courageuse qu'elle , la confondoit en la livrant à de vifs remords ; la réputation dont elle la voyoit jouir lui inspiroit même le désir de se lier avec elle , et lui faisoit éprouver la plus grande envie d'avoir une entrevue ; mais d'un autre côté , le respect humain l'arrêtoit ; la crainte de s'exposer aux remontrances d'une amitié chrétienne la faisoit chanceler ; elle voyoit avec effroi la nécessité de réformer sa conduite. Cependant , comme ses sœurs étoient liées intimement avec mademoiselle Gilbert , elle ne pouvoit manquer de se rencontrer quelquefois dans sa compagnie. Un jour se trouvant seule avec elle , la conversation s'engagea , et insensiblement elles parlèrent du temps qu'elles avoient passé l'une et l'autre au couvent. Anne-Marie saisit cette occasion pour lui dire : « Mais êtes-vous plus contente au service du monde que vous ne le fûtes à votre » sortie du couvent , où vous paroissiez » être toute entière à Dieu ? » Après avoir laissé échapper quelques larmes , la jeune personne lui avoua qu'elle n'avoit jamais goûté de vraie satisfaction dans les plaisirs. « Au contraire , ajouta-t-elle , je suis si persuadée que notre vrai bonheur ne se trouve point dans le tumulte du monde , que

je ne puis m'empêcher de louer votre fermeté à ne le point voir, et je vous conseille de vous défier de ses charmes, qui m'ont séduite avant que je me fusse aperçue qu'il voulût me tromper. » Mademoiselle Gilbert parut s'attendrir à ces mots, et lui répondit :
» Ma bonne amie, puisque vous recon-
» noissez le vide et le néant des choses qui
» vous ont détournée du service de Dieu,
» que ne renoncez-vous à tous ces plaisirs
» qui causent aujourd'hui vos regrets ? »
La jeune mondaine n'étoit pas vaincue, elle devoit encore essayer bien des assauts de la part de son amie.

Néanmoins l'entretien fut salubre à toutes deux ; l'une frappée des obstacles que nous éprouvons à notre retour à Dieu quand nous nous sommes éloignés de lui par le relâchement, résolut plus fortement que jamais d'abandonner tout, plutôt que de renoncer à la vertu ; l'autre, pressée par la grâce et par l'amitié, promit d'employer les ressources qu'on lui offroit pour rompre peu à peu avec le monde. « Puisque vous n'avez
» pas, lui disoit son amie, le courage de
» refuser lorsqu'on vient vous presser d'al-
» ler au bal ou à un autre divertissement
» dangereux, je vous prierai de venir avec
» moi, et vous direz que vous avez promis. »
Cette industrie réussit quelquefois ; mais souvent elle n'étoit pas fidèle à s'en servir ;

et honteuse d'avoir , pour un plaisir si court , violé ses engagemens , elle n'osoit paroître devant Anne-Marie ; lorsque celle-ci la rencontroit , elle se cachoit au milieu de ses compagnes et gardoit le silence. La grâce continuoit de la poursuivre , et tandis que Dieu se faisoit entendre intérieurement , tandis que le bon exemple agissoit au-dehors , l'amitié mettoit tout en œuvre , caresses , exhortations , prières , pour la toucher et la convertir. S'entretenant un jour ensemble sur les combats d'une ame qui ne peut se résoudre à tout quitter pour Dieu , celle des deux qui éprouvoit ses irrésolutions se montrait ingénieuse à plaider en faveur de son inconstance , aussitôt l'autre lui faisoit sentir l'illusion qui la charmoit , et combien elle seroit nuisible à son salut : il me faudroit , dit enfin la victime du monde , comme pour se rassurer , il me faudroit un événement qui me frappât pour me faire rompre avec les sociétés frivoles ; alors Anne-Marie lève les yeux au ciel ; sa figure parut à sa compagne , qui la contemploit dans ce moment , annoncer quelque chose d'angélique. Abaisant ensuite ses regards : « Ma bonne amie , dit-elle , vous souhaitez , pour vous rendre , un événement extraordinaire : eh bien ! si je meurs sous peu , la première grâce que je demanderai à Dieu sera qu'il vous attire tout à lui , et que vous ayez le courage de quitter

tout-à-fait le monde. « Cette promesse resserra plus que jamais entre elles les nœuds de l'amitié, Anne-Marie lui confioit, afin de l'encourager, ses pratiques de piété ; chaque jour elle alloit le matin l'éveiller pour qu'elles fussent ensemble à l'église.

» Au reste, le zèle dont elle étoit pénétrée pour le salut des autres ne faisoit qu'augmenter celui qu'elle ressentoit pour sa propre perfection. Depuis l'âge de quatorze ans elle n'avoit vécu que pour Dieu ; mais on peut dire que pendant les six derniers mois de sa vie, son amour envers lui, son dégoût pour le monde, les désirs du paradis, furent inexprimables et rendirent sa piété mille fois plus ardente. Elle ne parloit que de son divin Maître, dont le seul souvenir lui faisoit répandre de ces larmes si douces pour ceux qui aiment. Bien souvent ses yeux étoient tendrement fixés vers le ciel, le séjour des bienheureux ; sans cesse, d'après les saintes Ecritures, elle en racontoit les merveilles, et de manière à répandre dans le cœur de ceux qui l'écoutoient des consolations ineffables. L'image de la mort, toujours présente à son esprit, la frappoit plus vivement de jour en jour ; elle paroissoit assurée qu'elle ne tarderoit pas à mourir.

Mademoiselle Gilbert avoit atteint, depuis six mois, sa dix-septième année, lorsqu'il régna à Châteaugiron une maladie épidé-

mique. Sa charité la fit voler auprès des malades , sans qu'elle craignît rien pour sa vie ; elle disoit , au contraire , avec beaucoup de joie : « J'espère que je mourrai bientôt ; voilà » une fièvre épidémique qui me fera jouir » de mon Dieu. »

Un jour que de jeunes demoiselles étoient avec ses sœurs à la maison , elle engagea une d'entre elles à l'accompagner auprès d'une pauvre femme dont elle alloit panser les plaies. On se plaignoit assurément de l'imprudence de la proposition , et Anne-Marie , sans insister davantage , se contenta de leur dire : « Le bon Dieu ne nous enverra que le » mal qu'il voudra ; pour moi , je ne crains » pas la fin qu'il me réserve. Je crois cepen- » dant que je mourrai dans peu , et peut-être » avant trois semaines. » Elle parut très-satisfaite en prononçant ces mots , et ses amies les regardèrent dès-lors comme une vraie prédiction. Peu de jours après, elle fut saisie, la nuit du 19 septembre 1770 , d'une fièvre si violente , que la domestique qui couchoit dans sa chambre eut beaucoup de peine à la contenir dans son lit. Cette fille , qui devoit à sa jeune maîtresse le goût de la piété chrétienne , avoit pour elle un attachement extrême ; toute la maison est dans la consternation , et le médecin est appelé à l'instant , quoiqu'il jugeât que la malade étoit fort mal , il ne voulut point encore effrayer ses parens.

Sa bonne amie , qui accourut à la nouvelle de son état , lui trouva une fièvre ardente , avec une douleur de tête très-aiguë. Elle jouissoit d'une tranquillité parfaite : les yeux attachés sur un crucifix et sur une image de la sainte Vierge , qu'elle avoit prié qu'on plaçât devant elle. La malade parut souvent s'entretenir avec Jésus et Marie du moment de sa mort , assurant à ceux qui la soignoient que tous les remèdes seroient inutiles.

Le troisième jour , sa foiblesse étoit déjà si grande , qu'elle pouvoit à peine se soulever sur son lit. Elle demanda dès-lors à recevoir les Sacremens ; mais comme il n'y avoit que trois jours depuis la dernière communion qu'elle avoit faite à l'Eglise , et que d'ailleurs on espéroit tout de sa jeunesse , on différa de se rendre à ses vœux. On ne se doutoit pas que sa fin fût si prochaine : la nuit du quatrième au cinquième jour de sa maladie , elle voulut lire ; mais s'apercevant que sa vue étoit couverte , et jugeant qu'elle n'avoit plus que très-peu de temps à vivre , elle pressa une des personnes qui la veilloient d'aller promptement chercher son confesseur. Au point du jour , son état parut désespéré. Le curé de la paroisse vint dans ce moment et lui trouva une parfaite connoissance. Insensible à tout ce qui l'entouroit , ne s'occupant que de sa dernière heure , elle parla long-temps du Seigneur, de la manière

la plus attendrissante. A peine avoit-elle terminé sa confession , que son agonie commença ; et l'on n'eut pas le temps de lui donner le saint Viatique , qu'elle désiroit avec ardeur : elle reçut le sacrement de l'Extrême-Onction dans les sentimens d'une ame qui passe de la terre au paradis. Il n'est pas possible de voir une jeune personne mourante offrir un spectacle plus propre à faire couler des larmes de joie et de consolation ; elle sembloit être en extase. Enivrée déjà , pour m'exprimer comme le roi-prophète , de ce torrent de délices réservés aux habitans de la sainte Jérusalem , elle avoit les yeux ouverts et constamment fixés vers le ciel : cette situation , loin de la rendre effrayante , la faisoit paroître plus aimable. Placé près d'elle , son curé l'exhortoit ; et , au nom de Jésus et de Marie , la joie se répandoit sur son visage , ses traits reprenoient un air de vie , des soupirs s'échappoient fréquemment de son cœur. Il sembloit , à voir le ravissement exprimé dans toute sa personne, qu'elle voulût s'élancer vers l'aimable Sion. Jamais , nous disoit depuis celui qui l'assista dans ses derniers momens , et que la Providence a placé ensuite à la tête d'une grande paroisse du diocèse , jamais je n'eus auprès d'un mourant autant de consolation que j'en éprouvai auprès de mademoiselle Gilbert.

Comme on fit sonner son agonie à la pa-

roisse de la Magdeleine, beaucoup de personnes accoururent pour assister à une mort aussi sainte. Son appartement fut bientôt rempli ; tous s'approchoient de son lit avec admiration et ne se lassoient point de la voir. Sa bonne amie, avertie par ce son lugubre, s'empressa de venir recevoir ses derniers soupirs. « Au moins, disoit-elle en pleurant amèrement, je la verrai encore un instant, afin de graver mieux dans mon cœur, par ce spectacle, l'image de ses vertus. » Elle arrive, fondant en larmes, à la porte de sa chambre ; elle veut parler, mais ses sanglots étouffent sa voix, et elle ne peut prononcer que ces mots : « Ah ! laissez-moi voir, pour » la dernière fois, mon amie ! » On voulut l'empêcher d'entrer ; mais le curé, persuadé que la vue d'une pareille mort pourroit faire d'heureuses impressions sur cette jeune demoiselle, fait écarter tout le monde pour la laisser approcher du lit. Elle vient en tremblant, et n'a pas plutôt jeté les yeux sur Anne-Marie, qu'à l'instant se retracent à sa mémoire, et ses caresses, et ses exhortations, et ses exemples. Elle sent à la fois, et un regret accablant de n'avoir point encore profité de tant de grâces, et une douleur aiguë par le pressentiment qu'elle va tout perdre : elle ne peut résister à cette idée, et pousse comme involontairement un grand cri ; ensuite, immobile pendant quelques

momens, elle se rappelle la promesse qu'elle lui avoit faite, six mois auparavant, de s'occuper de son salut aussitôt qu'elle paroîtroit devant Dieu. A ce souvenir, elle se dit à elle-même : « Eh bien ! si je ne peux la suivre en ce moment, je vais du moins marcher sur ses traces. » Elle éprouva alors un calme ineffable ; mais son cœur étoit trop vivement affecté pour soutenir long-temps le spectacle dont elle avoit nourri sa douleur. Elle sort précipitamment, et vient à l'église jurer à Jésus-Christ que le coup dont il la frappe opérera sa conversion, qu'elle va devenir une seconde Anne-Marie. A l'instant même elle renonça au monde, et passa presque toute la journée à l'église à prier pour son amie, qui mourut le lundi 24 septembre 1770, entre midi et une heure, âgée de dix-sept ans et demi, au cinquième jour de sa maladie. A la nouvelle de sa mort, qui se répandit bientôt dans Châteaugiron, on s'empressa d'aller visiter son corps, par l'opinion générale qu'on avoit de sa sainteté. Tous ceux qui entouroient son cercueil, parloient en même temps, et de l'éclat de ses vertus, et des charmes de sa figure, que la mort n'avoit point altérée. Ses yeux restés fixés vers le ciel, et comme ils étoient naturellement grands et pleins de douceur, ils avoient quelque chose de gracieux et de céleste qu'on n'exprimerait que très-diffici-

lement. Tout, dans les restes précieux de cette jeune et admirable personne, inspiroit la piété et la consolation : on ne pouvoit la quitter, on ressentoit une joie secrète de l'admirer sur son lit de mort; on auroit voulu ne la perdre jamais de vue; on applaudissoit unanimement à ses vertus et à son bonheur, et les pauvres surtout, les pauvres, en honorant sa mémoire de leurs bénédictions et de leurs larmes, se sentoient disposés, disoient-ils, à invoquer leur bonne mère, tant ils étoient persuadés de sa félicité. Long-temps après sa mort, on se retraçoit son image, elle poursuivoit en quelque sorte les personnes qui l'avoient connue, et une d'entre elles alloit le soir se promener seule dans la campagne, se flattant vainement, dans sa simplicité et dans l'excès de sa douleur, que Anne-Marie y viendrait encore après sa mort l'entretenir de Dieu.

A tous ces sentimens et à tous ces regrets, si honorables à sa mémoire, se réunirent chaque jour ceux de sa famille, où le souvenir de ses vertus étoit conservé comme un précieux héritage.

Le vénérable marquis de Châteaugiron, extrêmement touché de cette mort, voulut voir M. Gilbert, pour le consoler et se consoler avec lui d'avoir perdu, disoit-il, sa petite aumônière, dont la vertu donnoit un nouveau prix aux bienfaits continuels qu'il

répandoit, par ses mains, dans le sein des malheureux.

Le dimanche suivant, le curé fit en chaire l'éloge de sa paroissienne. Après un précis des qualités que l'on avoit admirées dans Anne-Marie, il la représenta tout-à-coup mourante et morte, et demanda à toutes les jeunes personnes dans quels sentimens elles voudroient avoir vécu, si la Providence les enlevoit subitement comme leur vertueuse compagne, dans un âge où l'on se promet de si longs jours. Ce discours attendrit et encouragea à la piété la jeunesse de Château-giron, qui, d'ailleurs, entendoit redire à tout le monde, et aux libertins même, qu'il seroit à souhaiter pour tous de mourir comme Anne-Marie.

On trouva dans son armoire un cilice dont elle se servoit à certains jours où l'on croyoit pouvoir le lui permettre sans danger, ce qui n'étoit su que de son confesseur et de sa domestique, l'unique confidente de ses exercices de pénitence, qu'avec une piété humble et éclairée, on ne prendra jamais sur soi-même de régler. Cette fille, qui regrettoit tant sa digne maitresse, s'empara de son chapelet, qu'elle a conservé comme un bien très-précieux; et tous ses petits meubles de dévotion furent ainsi enlevés et partagés quelques jours après sa mort.

On peut dire que cette mort fut aussi

salutaire que sa vie même à la ville de Châteaugiron. On en parloit souvent comme de celle d'une sainte, on la trouvoit bienheureuse d'avoir fait tant de bonnes œuvres ; on aimoit à revenir sur ses derniers momens ; les jeunes personnes qui avoient passé leur enfance auprès d'elle, se rappeloient avec attendrissement ses actions les plus simples ; mais celle dont nous avons parlé plusieurs fois dit au monde un éternel adieu, quand elle perdit mademoiselle Gilbert, elle se détacha des vanités du siècle avec un courage et une facilité qui la surprirent. Elle déposa les livrées du monde, et obtint de sa famille la liberté d'aller finir ses jours dans une communauté. Là, toute occupée du souvenir de son amie, elle ne se prêtoit à aucune bonne œuvre, elle ne désiroit opérer aucun sacrifice, acquérir aucune nouvelle vertu, sans qu'Anne-Marie ne se présentât aussitôt à son esprit pour l'animer et la faire avancer à grands pas dans le chemin de la perfection.

THÉRÈSE - JOSEPH

POULLAIN DU BOIS-ANGER,

Décédée l'an de Jésus-Christ 1776.

THÉRÈSE-JOSEPH POULLAIN DU BOIS-ANGER, fille de M. du Parc-Poullain, recommandable autant par les qualités de son cœur que par ses talens, jurisconsulte célèbre, auteur d'ouvrages estimés sur la coutume de Bretagne, et de madame Gillette-Françoise de La Motte Fablet, naquit à Rennes le 19 février 1756, et fut baptisée le lendemain dans l'église de Toussaint, paroisse de cette ville. Dès son berceau, deux maladies la conduisirent aux portes de la mort ; mais Dieu veilloit sur des jours qui devoient être consacrés à sa gloire. Elle trouva dans ses parens les principes et les exemples de toutes les vertus. Son enfance s'écoula sous les yeux d'une mère pieuse, qui prit le plus grand soin d'écarter loin d'elle tout ce qui étoit capable de blesser son innocence ; elle eut la consolation d'éprouver dès-lors combien son zèle étoit agréable au Seigneur. Les caresses naïves, l'air aimable, le cœur tendre et compatissant de la petite Thérèse, firent espérer qu'un jour elle feroit les délices de sa famille, et qu'on la corri-

geroit aisément des légers défauts qu'on avoit à lui reprocher. Ceux auxquels son penchant l'entraînoit davantage étoient des momens d'humeur assez fréquens, quelquefois de l'indocilité. Dès ses premières années, on jugea qu'elle seroit une jeune personne accomplie : avec tous les agrémens que la nature peut donner du côté de la figure, elle avoit une très-jolie voix, une manière agréable et naïve d'exprimer sa pensée, les plus heureuses dispositions du côté de l'esprit et du cœur. La vanité pouvoit sans doute lui rendre ces présens dangereux; mais la grâce les sanctifia en lui inspirant de généreux sacrifices.

Cependant elle laissoit échapper des fautes qui sembloient être l'effet de sa vivacité; elle la portoit assez souvent à des impatiences; mais l'instant qui la voyoit coupable la voyoit ordinairement touchée de ses torts, et volant, pour les réparer, dans les bras de ceux qui se trouvoient chargés de sa conduite, elle les prioit, par les plus vives caresses et d'un air de candeur admirable, de la corriger : « Grondez-moi, leur disoit-elle avec un courage au-dessus de son âge, reprenez-moi; » car je sens que je le mérite. » Puis, avec ce sourire ingénu qui savoit si bien demander grâce, elle ajoutoit : « Mais que ce soit » avec douceur. » Lorsqu'elle avoit eu quelque accès d'humeur un peu considérable, on

la punissoit en lui disant : « Allez, Made-
» moiselle, je ne veux plus me mêler de
» vous; je vous abandonne à vos défauts. —
» Ah! répondoit-elle aussitôt en versant des
» larmes, vous êtes obligée de veiller sur ma
» conduite; non, je ne crains pas que vous
» exécutiez cette menace; la religion vous
» fait un devoir de me corriger.» Les marques
de tendresse qu'on lui refusoit, lorsqu'elle
avoit donné des sujets de mécontentement,
étoient pour son cœur les mortifications les
plus pénibles. Elle eût mille fois préféré de
dures pénitences à l'air de froideur et d'in-
différence qu'on affectoit de lui montrer :
néanmoins, l'humeur étoit sa passion domi-
nante, et elle ne la réprimoit pas toujours
sur-le-champ. Un soir qu'elle avoit commis
une désobéissance, on lui fit grâce de la
punition, pourvu qu'elle promît d'avouer
que sa conduite étoit répréhensible : elle
refusa, mais bientôt le silence de la nuit fait
naître en elle-même des réflexions salutaires;
elle se lève, court à sa gouvernante, qui
parut effrayée de la trouver en ce moment
auprès d'elle, et elle lui dit avec empresse-
ment : « Conduisez-moi, je vous prie, à ma
» sœur; je veux lui demander pardon. —
» Vous le ferez demain, lui répondit-on,
» retournez vous coucher.» Cette réponse
calme Thérèse, elle se recouche; mais le
souvenir d'avoir pu désobliger la tourmente

encore ; elle se lève une seconde fois de son lit, en disant d'un ton attendri : « Je ne puis » dormir, ma sœur est fâchée contre moi. » D'aussi heureuses dispositions confirmèrent les espérances qu'on avoit conçues : sa vivacité même annonçoit le zèle ardent qui l'animeroit dans le service de Dieu, dès qu'elle auroit acquis une solide vertu. L'obstination qu'elle faisoit quelquefois paroître étoit presque toujours occasionnée par le désir de soutenir ce qui lui paroissoit juste ou vrai, mais elle se défendoit avec un peu d'impatience, lorsqu'on n'adoptoit pas sa façon de penser, surtout quand on ne l'en croyoit pas sur sa parole. Dans ces occasions, et dans celles où l'on tenoit à quelque opinion qui lui sembloit fausse, elle disoit avec autant de vivacité que de franchise : « Je n'aime point » que l'on croie ce qui n'est pas vrai. »

Cependant Thérèse sut bientôt posséder son ame en paix ; lors même qu'elle éprouvoit des combats intérieurs, elle annonçoit un calme parfait ; peu démonstrative à l'égard de ceux qu'elle ne connoissoit qu'imparfaitement, elle avoit un sourire simple et ingénu qui la rendoit aimable ; toutes les personnes qui l'approchoient ne pouvoient se défendre de concevoir pour elle un tendre attachement.

Avec un fonds de générosité naturelle, elle aimoit à faire à ses amies de petits présens,

pour gagner de plus en plus leur bienveillance , et savoit user d'innocens artifices qui lui réussissoient toujours. Ses sœurs étoient-elles absentes , elle se livroit à mille légères occupations qu'elle savoit être de leur goût , et jouissoit d'avance de la satisfaction de les surprendre agréablement à leur retour. Pénétrée de reconnoissance pour les services qu'on lui rendoit , et caressant les personnes auxquelles elle croyoit avoir obligation : « Que je serois ingrate , disoit-elle , » si je ne vous aimois pas , après tout ce que » vous faites pour moi ! »

Son bon cœur ne s'épanchoit jamais davantage qu'à l'égard de son père , pour qui nous retracerions difficilement la vivacité de ses sentimens et ses prévenances continues. Non-seulement elle ne lui déso-béissoit pas une seule fois ; mais cherchant en tout à lui plaire , étudiant ses goûts , saisissant les plus légères occasions de le contenter , elle sacrifioit volontiers , ou du moins remettoit à un autre temps ses occupations , et même par la suite ses exercices de piété ou ses bonnes œuvres , quand elle croyoit convenable de rester auprès de lui ou de l'accompagner à la promenade. Thérèse se comporta ainsi toute sa vie ; mais dès sa première jeunesse , son amour filial éclata dans mille circonstances : un jour entre autres que son père badinoit avec elle en se mettant

à table, il se blessa la main; à l'instant sa fille fondit en larmes, et ses pleurs coulèrent avec tant d'abondance, que M. du Parc-Poullain, vivement touché de cette marque de tendresse, ne put s'empêcher d'en verser aussi.

Elle ne se permit jamais de ces rapports dangereux, lors même qu'ils ont la vérité pour base, et auxquels on a l'imprudence d'encourager la plupart des enfans. Elle ne tenoit que des discours obligeans; et un propos innocent, s'il avoit pu mécontenter quelqu'un, lui causoit une vive inquiétude. Loin d'aigrir des esprits déjà désunis, elle faisoit tous ses efforts pour les adoucir, présentant d'abord la faute du coupable de la manière la plus propre à la faire excuser, elle rappeloit ensuite ses bonnes qualités : « Cette personne vous aime, j'en suis sûre ; » dans telle circonstance elle faisoit votre » éloge. » C'étoit à neuf ans qu'elle tenoit ce langage d'une charité si pure.

Trop bien née pour ne pas rougir du mensonge, la vérité fut toujours également respectable à ses yeux; assez franche, surtout depuis sa première communion, pour avouer naïvement ses torts les plus légers et dévoiler son ame toute entière, afin d'engager à lui donner des conseils, elle écartoit avec soin jusqu'à l'ombre du déguisement : » Je me reproche, disoit-elle alors avec

» douleur, d'avoir voulu vous laisser ignorer
» telle chose, mon cœur en souffre. »

A cette aimable candeur, joignons la rare qualité de garder fidèlement un secret. On parloit plus librement devant elle qu'on ne le fait communément en présence des enfans de son âge, et l'on n'eut lieu de s'en repentir qu'une seule fois : croyant alors perdre la confiance de ceux qui lui reprochoient sa faute, elle en fut si affectée qu'elle se corrigea pour toujours.

Elle touchoit à l'âge de neuf à dix ans, lorsqu'une personne, charmée de lui procurer quelques plaisirs, la conduisit à des bals et à des concerts, mais dans la suite, les objets qu'elle y avoit vus, les plaisirs qu'elle y avoit goûtés, furent pour elle l'occasion de bien des combats. Elle ne considéra d'abord dans ces assemblées que ce qu'elles lui offroient d'agréable, et prit la plus vive ardeur pour ces sortes d'amusemens; tout le monde applaudissant à sa beauté, elle conçut une passion extrême pour la parure, ainsi que pour la danse. Elle cherchoit à plaire, mais sans blesser jamais la décence. S'il arrivoit par mégarde qu'en l'habillant on n'eût pas pris assez de soin d'observer les règles d'une exacte modestie, Thérèse alors s'en apercevoit aussitôt, et en marquoit, en se récriant, la plus grande peine.

A peu près dans ces mêmes temps, la

Providence lui procura pour confesseur un homme bien propre à lui inspirer l'amour de ses devoirs. Les sages conseils de Boursoul diminuèrent peu à peu son empressement pour les plaisirs. Aussi, dans la suite, répondoit-elle aux personnes qui lui demandoient si jamais elle avoit aimé le monde : « J'ai été » mondaine jusqu'à dix ans. » Son guide la prépara pendant une année à sa première communion. Elle entra au premier monastère de Sainte-Marie, de Rennes, pour assister aux instructions que les Dames de cette communauté faisoient aux jeunes personnes sur les premières vérités de la religion, et particulièrement sur l'action importante à laquelle elle se disposoit. Profondément émue de ce qu'elle voyoit d'édifiant autour d'elle, elle ne fut pas long-temps sans donner les marques d'une piété tendre, et sans gagner par sa bonne conduite le cœur de ses compagnes et celui des religieuses qui veilloient à son éducation. Dans tout le temps qu'elle reçut leurs leçons, elle les reçut avec un esprit docile et soumis, un caractère prévenant et caressant. Le seul reproche qu'on pouvoit lui faire étoit une sensibilité extrême, qui, à la plus légère réprimande, la faisoit fondre en larmes.

Avec d'aussi favorables dispositions, l'aimable enfant tira les plus grands fruits des exemples et des conseils qu'on lui donnoit.

Plus elle approchoit du jour de sa première communion, plus elle étoit pénétrée d'amour et de reconnoissance pour un Dieu qui consentoit à l'honorer de sa présence; chaque instant diminueoit l'illusion qui l'avoit séduite à son entrée dans le monde; quoique si jeune encore, elle entrevoyoit déjà le vide et l'ennui qui suivent ces amusemens; elle s'affermissoit dans cette façon de penser, et par son assiduité aux exercices qui devoient la disposer au bonheur qu'on lui promettoit et par ses confessions fréquentes.

Ses fautes étoient assez légères pour la rassurer; cependant elle ne s'en accusoit qu'en répandant un torrent de larmes. Après de si grandes marques de contrition, quelle dut être la vivacité de ses sentimens à la Table sainte! La manière dont elle commença dès-lors, et continua depuis à se comporter, nous fait assez connoître de quelle abondance de grâces Dieu l'enrichit en se donnant à elle. Il descendoit dans un cœur qui désiroit, avec l'amour de l'Épouse des cantiques, de s'unir à lui : il prenoit possession d'une ame qui avoit soupiré après cette union, comme le cerf altéré soupire après les sources d'eau vive où il pourra étancher sa soif.

Dès qu'elle eut participé aux saints Mystères, elle revint dans le sein de sa famille, très-différente de ce qu'elle étoit autrefois.

Elle regretta beaucoup un séjour où elle avoit commencé à éprouver combien le Seigneur est doux, et ne quitta point ses compagnes sans que son cœur ne souffrit de cette séparation. De retour au milieu du monde, elle y observa à la lettre les règles de piété auxquelles elle s'étoit assujettie avant et après l'action sainte qu'elle venoit de faire; chaque jour elle augmenta sa ferveur par une méditation d'un quart-d'heure sur les vérités du Christianisme, par une lecture de piété, par le chapelet en l'honneur de celle qu'elle aimoit à nommer sa bonne Mère, par le saint sacrifice de la Messe auquel elle assistoit avec une dévotion exemplaire; et l'après-midi, par une visite au très-saint Sacrement; exercices qui formoient un règlement conforme à son âge.

Les premières années de Thérèseomboient de joie ses parens; ils se flattoient qu'après avoir si bien commencé, elle termineroit avec une sainte ardeur l'ouvrage de son salut. Cependant la vertu, dans les enfans, est comme une tendre fleur que le moindre souffle ternit. L'âge de douze ans, auquel elle étoit à peine arrivée, la grande sensibilité de son caractère, auroient pu faire douter de sa persévérance, surtout si elle venoit à éprouver ces dégoûts qui suivent quelquefois une ferveur naissante. La sienne fut véritablement attaquée par de violentes

tentations, qui ne l'empêchèrent point de continuer ses exercices avec exactitude depuis sa première communion. Elle tira même de ces combats un avantage réel, adressant à Dieu, dans ces épreuves, des prières plus animées, et où elle redoubloit d'attention.

Dans le désir ardent et continuél de la félicité des Saints, elle crut que la vie religieuse étoit pour elle le plus sûr moyen d'y parvenir, et souhaita beaucoup de l'embrasser. Son âge mettant pour le moment à ses vœux un obstacle invincible, elle s'en consola, en formant une société d'enfans remplis comme elle de piété. Il étoit juste que cette petite réunion d'enfans vertueux eût des constitutions particulières; l'obéissance à leurs parens, la charité, l'assiduité au travail, des prières conformes à leur situation, de légères pratiques de mortification et d'humilité, voilà les points principaux des règles qu'elle établit. Dans ce temps, sa charité pour les pauvres s'étendit à tout ce que cette vertu inspire de plus généreux. Elle montra d'abord pour les domestiques beaucoup de compassion; attentive à prévenir leurs désirs, à excuser leurs fautes, elle se chargeoit pour eux d'occupations difficiles, ennuyeuses, et lorsqu'ils s'y opposoient: « J'aurois, disoit-elle, beaucoup » plus de peine à vous voir vous en occuper

» qu'à m'y livrer moi-même, et je vous assure
» que j'y trouve un plaisir très-sensible. »
Loin de se montrer exigeante à leur égard ,
elle les servoit de ses propres mains , et les
aidant à tout ce qui n'étoit point au-dessus
de ses forces , elle alloit jusqu'à leur éviter
les peines les plus légères.

Sa charité avoit surtout en vue les mal-
heureux , et son premier soin fut de leur
sacrifier le goût qu'elle ressentait encore
pour la parure : afin de s'en détacher absolu-
ment , elle se représentait combien il est affli-
geant , pour ceux qui manquent de pain , de
voir leurs semblables employer à de pareilles
frivolités l'argent qui pourroit les nourrir.
Jouissant d'une pension assez considérable ,
elle commença dès-lors , et continua dans
la suite à la distribuer presque toute entière
aux indigens. L'obéissance seule l'obligea
d'en conserver ce qu'il falloit pour les choses
les plus indispensables : son cœur n'en de-
meura pas à ces premières privations ; en
peu de temps son amour pour les pauvres
devint inexprimable : lorsqu'il lui étoit pos-
sible , elle se réduisoit à ne manger que du
pain , et leur partageoit ce qu'elle avoit de
plus. Si elle eût été libre , elle se fût toujours
nourrie d'alimens grossiers , dans le dessein
de procurer aux malades les mets plus dé-
licats qu'on lui présentait. Pour les soula-
ger , elle eût sacrifié jusqu'à son nécessaire ;

souvent, pendant le repas, il venoit des mendians à la porte de la maison ; et Thérèse , la première à les entendre , demandoit tout bas , à une personne qui avoit l'autorité sur elle , la permission de leur porter son dîner. Son cœur lui inspiroit pour les pauvres la plus vive tendresse. « Je voudrois pouvoir » être à votre place , leur disoit-elle ; oui , si » j'étois libre , je coucherois volontiers sur » la paille pour vous mettre à l'aise. » Ce sont les pauvres eux-mêmes qui depuis ont rapporté ces expressions touchantes. Quelquefois on l'entendoit gémir en se mettant au lit : on craignit un jour qu'elle n'eût du chagrin , et on voulut en savoir la cause : « Je » pense aux pauvres , répondit-elle , je voudrois bien leur donner mon lit ; ils sont si » mal couchés ! »

On lui procuroit les plus doux plaisirs lorsqu'on la conduisoit chez des familles désolées ; elle ne disoit pas : Nous allons voir des pauvres , mais nous allons voir Notre-Seigneur Jésus-Christ. Pour rendre sa satisfaction parfaite , il falloit souvent lui mettre entre les mains les secours qu'on alloit leur offrir , et qui , relativement à son âge et à ses forces , ne laissoient pas que d'être un fardeau pour elle. Avec ces sentimens , avec cette charité , portée jusqu'à une sorte d'héroïsme , de cet héroïsme qui fait les Saints , il étoit naturel qu'elle voulût tout se retrancher

pour autrui : elle eût absolument donné sa montre et ses bijoux, si l'on n'eût arrêté son zèle, après avoir obtenu qu'on la réduisit aux habits de pure bienséance, elle supplioit qu'on ne lui laissât que le petit nombre de ceux dont elle ne pouvoit se passer, en disant : « Qu'importe la manière dont j'eserai » vêtue, pourvu que je sois couverte, et » que les pauvres soient soulagés ? » Dans l'intention de leur fournir des secours plus abondans, elle alloit jusqu'à vaincre son extrême timidité ; et s'adressant d'abord à Dieu, et au bon Ange de la personne qu'elle vouloit attendrir, elle lui retraçoit ensuite, avec toute sorte d'intérêt, la situation de ses chers pauvres ; c'est le titre qu'elle leur donnoit. Un jour qu'elle se trouvoit avec son père et ses sœurs, on plaignit devant elle un homme privé de quelque chose d'absolument nécessaire ; cet événement la mit dans un extrême embarras, parce qu'elle voyoit sa bourse vide, et cet homme sans ressource. « Je n'ai rien, dit-elle d'un air » affligé, mais si papa veut m'avancer ce qu'il » compte me donner le jour de ma fête, je » puis faire face à ce besoin. » Elle proposa cet expédient avec tant de naïveté, qu'elle fit couler les larmes de ce bon père, charmé de l'heureux naturel de sa fille.

Cette pieuse enfant poussa si loin sa compassion pour les malheureux, qu'en leur

faveur elle supprima les petits présens qu'elle avoit tant de plaisir à faire à ses bonnes amies; et, comme elle étoit naturellement généreuse, ce sacrifice fut pour elle le plus pénible. Saisissant avec empressement l'occasion d'exercer de toute manière sa vertu favorite; joignant, selon son usage, la charité spirituelle et la charité corporelle, elle trouvoit toujours le moyen de se satisfaire. Il s'en présenta un qu'elle saisit avidement, parce qu'il coûtoit davantage à la nature, et qu'il avoit en cela quelque chose de plus méritoire: elle étoit allée passer quelque temps à la campagne pendant la belle saison, et ce nouvel apôtre, âgé alors de treize ans, instruisoit un enfant qui pouvoit en avoir dix: un jour, son élève se plaignit qu'elle avoit un pied malade; à l'instant Thérèse le pansa, continua de le faire jusqu'à sa guérison, et, après chaque pansement, elle ne manquoit jamais à baiser furtivement la plaie. La jeune villageoise n'a pu perdre le souvenir de ce trait de charité.

De cette vertu découloit, dans Thérèse, un sentiment d'affection et de compassion pour ceux qu'elle voyoit surchargés sous le poids du travail: bien éloignée de cette dureté pharisaïque qui impose aux autres mille fardeaux auxquels elle ne voudroit pas toucher: elle eût voulu porter ceux de tout le monde. La simple vue d'un ouvrier fatigué

par une tâche trop rude, lui causoit du chagrin, et ne pouvant pas elle-même le soulager, elle prioit aussitôt le Seigneur d'adoucir les peines qu'éprouvoit ce pauvre homme, et engageoit les personnes qui l'accompagnoient à unir leurs vœux aux siens. Cette sorte de philosophie bienfaisante, que lui inspiroit son ardente charité, lui rendoit insupportable l'application de cette maxime, du moins dans les choses purement humaines : *Charité bien ordonnée commence par soi-même*. « Ah ! plutôt, disoit-elle, dans un » pieux enthousiasme, charité bien ordonnée doit commencer par les autres. »

C'étoit sans doute par cette tendresse de cœur, qui se manifesta en elle dès sa première enfance, qu'elle étoit comme naturellement portée à désirer de faire toujours du bien : elle s'aperçut que cette sensibilité, pour devenir véritablement utile à son salut, devoit être fondée sur un grand amour pour Dieu, et exigeoit par conséquent la réforme de ses moindres imperfections. Quoi qu'il pût lui coûter pour dompter le secret amour-propre qui, dans ses plus jeunes années, vouloit qu'elle n'eût jamais tort, Thérèse, par un effet de la grâce et de son courage, montra tout-à-coup une docilité parfaite ; toujours prête à soumettre sa façon de penser à celle des autres, elle savoit deviner ce que ses parens pouvoient

désirer d'elle ; jusqu'aux simples avertissemens que son père lui donnoit pour sa santé , étoient à ses yeux des ordres dont elle se seroit fait un crime de s'écarter ; les conseils qu'elle recevoit de sa famille , elle les observoit avec la plus exacte fidélité.

Ce ne fut pas seulement à ses supérieurs , mais encore à ses égaux , mais à ses inférieurs mêmes , lorsque par-là elle ne risquoit point de troubler l'ordre et de se compromettre , que , sans affectation , elle témoigna depuis une sorte d'obéissance dont on voit peu d'exemples. Cette vertu atteignit en elle un si haut degré , qu'on craignoit de lui donner des avis , tant elle étoit prompte à les exécuter , pour peu qu'elle les crût raisonnables. Une demoiselle qui passa quelque temps avec elle , étonnée de voir qu'elle étoit soumise en tout , ne put s'empêcher de lui dire : « Mais, Thérèse , vous obéissez donc à » tout le monde ? — Autant que cela est » juste , et qu'il est en moi , répondit-elle » avec simplicité , je suis la dernière de » toutes. »

Elle approchoit de sa quatorzième année , lorsque , pour s'affermir dans l'amour deses devoirs , elle ajouta au règlement de vie qu'elle s'étoit tracé à sa première communion de nouvelles résolutions ; nous les proposons aux jeunes personnes , comme un

plan de conduite dans lequel elles ne trouveront rien qui soit au-dessus de leurs forces ; la promesse d'une prompte obéissance ; de légères pratiques d'humilité, de mortification, le zèle pour secourir les pauvres, l'engagement d'aimer toujours le Seigneur, celui de ne se regarder dans un miroir que lorsqu'il est nécessaire ; cet ensemble d'obligations n'est passans doute assez pénible pour qu'un enfant de douze ans ne puisse le pratiquer ; et le dernier article, en particulier, n'est point un objet à négliger, puisqu'il suffit pour faire éviter une foule de fautes, où l'on tombe trop souvent dans la jeunesse.

Résolutions que j'ai faites à la quatorzième année de mon âge.

« Je me leverai le matin à six heures ; je
» ferai ma méditation ; j'irai à sept heures
» à la Messe : lorsque je serai de retour à la
» maison, je ferai une lecture d'un quart-
» d'heure, après quoi je travaillerai, et je
» tâcherai de m'occuper de Dieu ; je dînerai ;
» ensuite je travaillerai et ferai une lecture ;
» à trois heures je dirai mon office. » (elle
récitoit alors celui de l'immaculée Concep-
tion, auquel elle substitua dans la suite l'autre
office de la très-sainte Vierge) « je tra-
» vaillerai jusqu'à cinq heures ; j'irai à
» l'Eglise, où je ferai ma méditation. »

Quelque ferveur que nous voulions apporter à toutes nos actions, l'ordre ne sauroit s'y conserver long-temps, s'il n'est soutenu par un soin continuel à veiller sur nous-mêmes, et par la pratique des vertus conformes à notre âge et à notre situation : la pieuse Thérèse l'avoit bien senti.

Règles des vertus que je tâcherai de pratiquer.

« J'obéirai à papa et à mes sœurs promptement et sans réplique ; je ferai quatre actes de mortification, et autant d'humilité, par jour.

» Je ne me regarderai point dans le miroir sans nécessité ; je ne serai vêtue que comme mes sœurs voudront ; je donnerai aux pauvres tout ce que je pourrai ; enfin je tâcherai de plaire à Dieu dans toutes mes actions, dans toutes mes paroles et dans tous mes desirs.

» Nous ne sommes faits que pour aimer Dieu ; je fais résolution pour son amour, de ne jamais m'excuser, même quand on m'accuseroit mal-à-propos. J'ai remis ma volonté entre les mains de mes sœurs ; je ne la reprendrai jamais. »

« Dieu seul doit être notre fin dans toutes nos actions, je veux qu'il soit la mienne. Je me leverai pour plaire à Dieu, et j'irai partout où l'on voudra, dans cette unique

» vue de lui plaire. Mon Dieu , faites-moi
« la grâce d'accomplir ces résolutions.

Dès ses premières années , elle avoit beaucoup d'aversion pour l'oisiveté ; et ce qui contribuoit à lui donner pour le travail une ardeur inexprimable , c'est qu'elle consacroit tous ses ouvrages au soulagement des pauvres , ou à l'ornement des autels. Un jour où elle s'étoit trouvée long-temps seule , on lui demanda si elle n'avoit point éprouvé d'ennui : « Non , je vous assure , répon-
» dit-elle , je pensois que le bon Dieu me
» regardoit travailler , et j'allois bien vite ,
» bien vite , pour lui plaire davantage. »

Une occupation assidue , et surtout sanctifiée par de pareils motifs , ne nous laisse ni le temps , ni la volonté de nous occuper des défauts des autres : aussi , bien différente de ces jeunes personnes qui ne paroissent songer qu'à faire remarquer des ridicules , ou même qu'à les supposer , elle ne se permettoit jamais la moindre médisance : en garde contre un sourire involontaire : « Ne plai-
« santez donc point , je vous en prie , disoit-
» elle à ceux qu'elle voyoit s'égayer aux dépens du prochain ; cela me fait peine ;
» nous ne serions pas bien-aises qu'on s'a-
» musât à nos dépens. » Etoit-elle forcée d'écouter un entretien contraire à la charité , sans pouvoir le faire cesser , elle savoit si bien distraire son esprit , qu'elle ne donnoit

aucune attention à l'histoire qu'on racontoit. Les personnes chargées du soin de son éducation, ou placées auprès d'elle pour la servir assurent ne l'avoir jamais vue se permettre la plus légère médisance ; elle avoit un cœur si tendre , qu'une simple raillerie lui étoit insupportable , et que , par un effet de sa sensibilité naturelle , quand même elle n'eût pas été pieuse , elle auroit voulu toujours ou excuser les défauts , ou justifier , s'il se pouvoit , la conduite de ceux qu'on attaquoit devant elle.

Instruite de l'affection que la mère de Dieu a pour tous les hommes, et surtout pour les enfans , elle l'honoroit par une confiance sans bornes, et ce qui nous reste écrit de sa main nous en fournira la preuve. Saint Joseph , sainte Thérèse , son Ange gardien , avoient des droits particuliers à ses hommages ; cet Ange tutélaire étoit à ses yeux un ami précieux qu'on ne sauroit trop ménager , quoique cependant bien des chrétiens l'oublient souvent. Chaque jour Thérèse le saluoit en esprit , et lui rendoit mille actions de grâces , ainsi qu'aux Anges gardiens de tous ceux qui l'approchoient ; et dans les compagnies où la bienséance la conduisoit , elle prioit quelquefois ces Esprits bienheureux d'agréer ses bénédictions et ses louanges.

En se déclarant spécialement la servante

de Marie, en consacrant ses hommages particuliers à quelques Saints, elle mettoit un grand zèle à les imiter. Comme elle pensoit que l'exemple est ce qu'il y a de plus persuasif, elle lisoit souvent les vies édifiantes, et prenoit de chaque Saint sa vertu favorite, lorsqu'elle convenoit à sa situation, afin d'acquérir, à quelque prix que ce fût, tout ce qui lui manquoit; elle avoit choisi cette pratique, d'après un solitaire qui, réunissant en lui toutes les vertus, étoit parvenu à les faire aimer à ses compagnons et travailler par là à leur sanctification. Dans ses lettres à ses amis, non-seulement elle les animoit, par des conseils pleins d'une vive tendresse, à la pratique des bonnes œuvres, mais encore elle leur proposoit avec beaucoup d'intérêt des modèles qu'elle s'engageoit toujours la première à imiter. Elle marquoit un jour à l'une d'entre elles, en lui parlant d'une autre de leurs amies : « H.... excelle dans la » vertu d'humilité; j'en suis tous les jours » plus édifiée; elle se regarde comme si chétive ! Si on vouloit l'entendre, elle nous » entretiendrait bien de ses prétendus défauts (1); elle pratique la charité presque

(1) Le plus sûr cependant est en général de ne parler de soi, autant qu'il se peut, ni en bien, ni en mal, et de s'oublier soi-même.

» continuellement. Imitons-la, ma bonne
 » amie; je n'ai pas besoin de vous le dire,
 » mais j'ai pensé que vous seriez bien aise de
 » savoir qu'elle sert si bien le bon Dieu. Je
 » pense que vous ne serez pas moins satis-
 » faite que je vous parle des admirables ver-
 » tus de saint François d'Assise, qui est un
 » aussi grand Saint qu'il étoit humble. Il se
 » regardoit comme le plus grand de tous les
 » pécheurs, et quand on lui disoit : Com-
 » ment, vous qui faites tant de bien, pou-
 » yez-vous vous croire un si grand pécheur ?
 » Il répondoit qu'il le seroit en effet, si
 » Dieu ne le soutenoit. Sa vertu dominante
 » étoit d'aimer la pauvreté. Enfin il mourut
 » en disant : Tirez, Seigneur, mon ame de
 » sa prison, afin que je bénisse votre saint
 » Nom dans l'éternité.

On peut juger, par cette lettre, des fruits
 que Thérèse retiroit de ses lectures; elles
 lui donnoient un zèle qui l'eût portée à tout
 l'héroïsme des Saints les plus austères, si
 l'obéissance ne l'eût arrêtée.

Cependant sa vertu étoit fortement com-
 battue : souvent le démon lui présentait le
 monde avec ses charmes trompeurs, cher-
 chant à lui insinuer l'idée qu'un jour peut-
 être elle se repentiroit d'avoir sacrifié des
 plaisirs qui ne seroient plus alors de saison;
 au dehors, on lui tendoit les mêmes pièges,
 on lui disoit souvent qu'à son âge il falloit

nécessairement s'amuser ; qu'il étoit étonnant qu'elle renonçât à des délassemens que toutes les jeunes personnes recherchent, et qu'enfin, si elle vouloit mépriser le monde, il falloit du moins le connoître auparavant. Mais comment se fait-il, ajoutoit-on, que vous n'aimiez pas les plaisirs ? « S'ils m'étoient » indifférens, répondoit Thérèse, âgée au » plus de quatorze ans, le sacrifice ne seroit » pas d'un grand prix aux yeux du Seigneur. » Le monde est si aveugle, qu'il juge que » l'on doit prendre ses penchans pour guides ; il ne s' imagine pas qu'on puisse sacrifier à Dieu d'autres plaisirs que ceux dont » on ne se soucie que foiblement ; quel extravagant conseil de voir le monde afin » de le mépriser ! C'est donc à dire qu'il » faut offenser Dieu, afin de s'en repentir. » Malgré cette généreuse façon de penser, elle résistoit avec peine quelquefois à des violentes tentations qu'elle éprouva jusqu'à l'âge de dix-sept ans, et qui la portoient à se rapprocher du monde. Lorsqu'elles étoient pressantes, elle disoit à ses sœurs : « J'espère » que si je voulois succomber, vous y mettriez obstacle, et je vous en prie très-instamment. »

Autant le monde, par l'empire qu'elle avoit obtenu sur ses inclinations, lui devint indifférent, autant ses applaudissemens lui étoient-ils à charge. Elle ne témoignoit

que du mépris pour les éloges qu'on faisoit de sa figure, dans les promenades et dans les assemblées où elle étoit absolument forcée de se trouver quelquefois. Pour n'être aimable qu'aux yeux de son Sauveur, elle cachoit, autant qu'elle pouvoit, ses agréments, en choisissant les coiffures les moins propres à faire ressortir ses traits; et, si l'on ne s'en fioit pas à son goût, elle prioit confidemment la personne qui la coiffoit de se conformer à ses désirs.

Afin d'éloigner des autres le danger de déplaire au Seigneur, elle recouroit à mille artifices ingénieux : voyoit-elle une personne occupée d'une chose qui pouvoit lui devenir l'occasion d'une chute prochaine, aussitôt elle lui en mettoit une autre sous les yeux, et celle qu'elle croyoit la plus capable de la distraire de la première. Ayant un jour écrit sa confession, elle la perdit, et, en apprenant son chagrin à ses meilleures amies, elle leur dit : « Que je suis fâchée ! ceux qui liront » ma confession offenseront Dieu. » Elle s'imagina que la permission qu'elle donneroit de la lire, remédieroit à tout : ainsi elle déclara à ceux qui l'approchoient, et dont un avoit montré beaucoup de curiosité, qu'elle donnoit sur cette matière une entière liberté.

Si l'aimable enfant ne pouvoit absolument empêcher que Dieu fût offensé ; alors sa

ressource étoit de gémir sur le pécheur , et de demander au Ciel la grâce qu'il fût épargné. Un matin qu'on l'entendit pleurer dans son lit , on l'interrogea pour savoir la cause de ses larmes , et elle répondit : « Ignorez-vous les péchés qui se sont commis cette » nuit , si près de nous ? » Son appartement étoit voisin de la salle du spectacle ; et tandis qu'il duroit , elle passoit autant qu'elle le pouvoit , un temps considérable à prier pour ceux qui se livroient à ces plaisirs dangereux.

Ce zèle , qui s'étendoit à tous ceux qu'elle pouvoit gagner à Dieu , devenoit plus vif encore auprès de ses amies. Elle savoit choisir celles auxquelles elle donnoit sa confiance , et ces amies de cœur étoient très-pieuses. Elle n'avoit besoin que de les exciter à une perfection plus grande ; mais elle le faisoit avec des caresses si naïves , et leur peignoit avec des sentimens si tendres les charmes de son bien-aimé , qu'en sortant d'auprès d'elle , elles éprouvoient , ainsi qu'elles l'ont depuis rapporté , un courage tout nouveau. Dans la persuasion que le souvenir de la présence de Dieu peut nous empêcher à chaque instant de commettre des fautes , elle engageoit ses compagnes à conserver en elles ce souvenir salutaire ; elle leur rappeloit si souvent cette douce obligation , qu'une d'entre elles racontoit un jour que les recommandations de Thérèse lui étoient devenues en quelque

sorte superflues , parce qu'il suffisoit de la voir pour penser intérieurement à Dieu.

Il n'est point étonnant qu'on produise sur les autres un si heureux effet , quand on parle de la piété avec cette effusion de cœur que mademoiselle du Bois-Anger mettoit dans tout ce qu'elle en disoit , ou de vive voix , ou par écrit. On peut en juger par la lettre suivante, qu'elle adressa , dans sa première jeunesse , à une de ses amies.

« Eh bien , ma bonne amie , as-tu fait de
» grands progrès dans l'amour de Dieu ? Il
» me paroît que tu acquiers de grands mé-
» rites avec tes écolières. Tâchons de ne pas
» nous reconnoître quand nous nous rever-
» rons ; surtout aux yeux de notre cher
» Epoux , ne soyons pas reconnoissables.

» Il est mort une sainte à qui j'aimerois
» bien ressembler. Tu sais cela ; mais voici
» un fait que tu ne sais pas et qui t'intéres-
» sera. On lui proposa de lui appliquer des
» vésicatoires ; elle avoit une répugnance
» étonnante pour cela , et dit qu'elle n'en
» vouloit point. M.*** lui représenta que
» cela seroit bien agréable à Dieu , que ce
» seroit un sacrifice à lui faire. Elle répon-
» dit : Dans ce cas , je le veux bien. On jugea
» à propos de ne les lui pas mettre. Je pense
» que le bon Dieu permettoit qu'on lui en
» eût fait la proposition pour ajouter une
» nouvelle fleur à sa couronne. Mon Dieu !

» ma bonne amie , je vois avec grand plaisir
» que nos jours s'écoulent , que nous appro-
» chons de cette céleste demeure où nous
» verrons Dieu , où nous ne perdrons plus
» de vue sa charmante présence , sans avoir
» jamais à craindre de lui déplaire , et où on
» l'aimera plus parfaitement qu'ici-bas. O
» plaisirs de la terre ! que vous êtes insipides ,
» quand on pense à vos délices , ô sainte
» Sion ! Je désire que nous ayons une place
» bien élevée dans la céleste patrie , afin de
» mieux glorifier le Seigneur. Que ne pou-
» vons-nous être au rang des Séraphins ! ai-
» mable vertu , aimable piété , qui procurez
» de si grands biens ! Je ne tarirois plus
» quand je suis sur cet article. Je ne crains
« pas de t'ennuyer , car je sais que cela t'in-
» téresse autant que moi.... Les bienheureux
» ne peuvent plus croître en amour : faisons
» en sorte que le nôtre croisse , afin que nous
» en soyons consumées pendant toute la
» durée des siècles. Je suis , en Notre-Sei-
» gneur , ta petite *Thérèse*.

» Je vais remplir cette feuille : j'ai une
» grande joie de pouvoir te dire encore quel-
» que chose qui puisse servir à nous édifier
» mutuellement. Je désire que toutes les
» créatures avec qui tu converseras soient
» embrasées d'amour par tes paroles. Je suis
» sûre que tu regardes toutes les merveilles

» des campagnes comme l'ouvrage de notre
» Dieu. Que Jésus soit notre trésor; per-
» sonne ne peut nous le ravir; il est notre
» ami, notre père, notre époux, notre mé-
» decin, notre nourriture; pain délicieux !
» Orçons nos ames des vertus qui sont les
» plus agréables à ce Dieu de bonté et d'a-
» mour; détachons-nous de plus en plus
» de tout ce qui n'est pas lui. Je ne puis
» cesser d'en parler : oui, nous serons ravies
» d'admiration quand nous le verrons dans
» sa gloire; nous serons éblouies de cette
» beauté toujours ancienne et toujours
» nouvelle, que trop tard j'ai aimée; je
» chanterai les miséricordes de mon bien-
» aimé; j'espère avoir une place parmi
» les bienheureux pénitens. Ne faisons
» qu'un cœur et qu'une ame pour l'aimer.»

Chaque jour, en allant à la Messe, et en revenant à la maison, elle trouvoit sur son passage, pour recevoir ses aumônes et ses instructions, beaucoup de pauvres. Autant qu'il lui étoit possible, elle ménageoit quelques bonnes œuvres pour sanctifier ses promenades en ville: la complaisance l'engageoit assez souvent à se trouver dans des endroits publics; quand elle y étoit avec des amies intimes, elle se plaçoit auprès d'une personne du peuple, et lui adressoit la parole avec un air affable et poli, mais sans affectation; ensuite la conversation étant

engagée, elle la tournoit adroitement vers un objet qui pouvoit rappeler les devoirs du chrétien. Si la promenade étoit fixée au jardin de son père, elle rassembloit beaucoup d'enfans du faubourg, pour les y instruire avec plus de facilité; prévoyant, dans les belles soirées d'été, que sa famille, pour prendre l'air, iroit dans les lieux (1) où les écoliers ont coutume de se rendre, elle écrivoit à la maison les pensées qu'elle jugeoit les plus propres à inspirer le goût de la vertu, et semoit ensuite ces papiers dans les champs, se flattant que la curiosité engage-roit des jeunes gens à les lire. Elle préparoit ces innocens artifices, qu'elle avoit imaginés pour exciter à l'amour de Dieu, avec une joie qui donnoit à son action un nouveau prix, surtout quand elle avoit plus d'espoir que le succès répondroit à ses vœux.

Quoique la charité de Thérèse fût partout également vive, elle l'exerçoit encore d'une manière plus parfaite à la terre de son père. Tout concouroit à lui rendre cette retraite

(1) Ces lieux, nommés alors communément les Beaux-Monts, sont assez voisins de la ville, et à l'extrémité du faubourg où le collège est situé. Les écoliers fréquentent cette promenade: et comme elle domine la ville, et qu'on y respire un air très-pur, beaucoup de personnes vont s'y promener.

aimable : il est si doux pour un cœur qui aime de n'être point distrait dans son amour ! et le séjour de la ville n'est que trop capable d'inspirer la dissipation. C'étoit pour elle la plus flatteuse nouvelle que celle du départ pour la campagne. Sans être sauvage et sans vouloir paroître singulière , elle auroit désiré y être souvent seule. S'enfonçant dans un bocage , ou s'échappant le long d'une avenue , il lui arrivoit, en pensant aux attraits de son bien-aimé , de tomber dans une sorte de ravissement , où on l'a surprise plus d'une fois ; mais bientôt elle s'arrachoit à cette chère solitude , parce que , durant les vacances , les objets de son zèle lui enlevoient presque tous ses momens. Quelquefois elle étoit occupée depuis dix heures du matin jusqu'à huit heures du soir, voulant prendre le temps qui convenoit le mieux aux enfans qui se succédoient les uns aux autres. Lorsqu'ils l'avoient quittée , elle se rendoit dans les métairies voisines de la maison , pour entretenir des vérités du salut les ouvriers rassemblés au retour de leurs travaux. Elle les instruisoit avec tant de douceur , de patience et de bonté , qu'en pleurant sa mort , ils se rappeloient long-temps après , les discours qu'elle leur avoit tenus. Afin de les attacher davantage , elle faisoit renaitre souvent , dans ces entretiens familiers , l'idée des récompenses

éternelles promises à la vertu ; et alors elle faisoit du paradis un tableau si touchant , que ces hommes simples se figuroient qu'elle voyoit déjà Dieu , comme le voient les esprits bienheureux.

Les bonnes œuvres dont nous venons de parler étant , par leur nombre et par l'ardeur avec laquelle Thérèse s'en acquittoit , pénibles et fatigantes , ses parens voulurent quelquefois en arrêter le cours , de peur qu'elle n'altérât sa santé ; mais ces ménagemens lui causoient toujours de la peine ; elle s'y déroboit autant qu'il lui étoit possible. A la campagne, la longueur du chemin et les temps les plus rudes ne pouvoient l'empêcher d'aller tous les jours à la Messe , pour y recevoir Jésus-Christ ; quelquefois son obéissance , en la faisant rester à la maison , la privoit de la sainte communion ; mais on s'apercevoit des pleurs involontaires qu'elle laissoit échapper , et qu'elle se reprochoit en disant : « Je ne veux point faire ma » volonté , mais la vôtre ; je ne puis faire » à Dieu de sacrifice plus grand que celui » d'être privée de le recevoir ; ainsi , or- » donnez ce qu'il vous plaira . »

Avec cette attention continuelle à remplir ses devoirs , ou à s'acquitter des bonnes œuvres qu'elle s'étoit imposées , elle n'eut rien de cette piété sauvage , plus faite pour dégouter du bien que pour y porter. La sienne ,

toujours aimable , montrait combien le joug du Seigneur est doux. Après avoir marqué dans son règlement l'heure de ses exercices , suivant l'esprit d'une sage condescendance , elle dérangeoit quelquefois cet ordre , guidée par la vue d'un plus grand bien , et d'ailleurs persuadée que le Seigneur la verroit avec plaisir céder aux volontés des personnes avec lesquelles elle vivoit. Quoiqu'elle soupirât sans cesse après le paradis , et que l'absence d'un Dieu qu'elle aimoit tant lui fit souvent répandre des larmes ; comme ces pleurs , qui couloient en secret , venoient d'un cœur aussi soumis qu'il étoit tendre , elle ne perdoit rien , à l'extérieur , de sa gaieté , et , par un effet de sa résignation , elle conserva , jusqu'au dernier soupir , un air content et serein : de même aussi son extrême horreur pour le péché ne produisoit en elle ni l'accablement , ni la pusillanimité. Son éloignement pour tout ce qui offense Dieu n'étoit point excité par la seule crainte des ses jugemens. Sa confiance étoit grande , puisqu'elle prenoit sa source dans un grand amour ; elle trembloit sans doute à l'ombre de la faute la plus légère ; mais c'est qu'envisageant son divin Maître comme le meilleur des pères , elle pensoit que plus il chérit les hommes , plus on doit être affligé de lui avoir déplu , et plus on doit appréhender de lui déplaire encore. Elle ne concevoit aucune

frayeur des tourmens de l'enfer ; le purgatoire faisoit sur son ame une impression aussi profonde que les tourmens éternels en font sur celle des autres : elle se trouvoit accablée de l'idée seule de la séparation de Dieu , au point qu'elle étoit convaincue que la peine qu'elle ressentoit de ne le pas voir ici-bas pourroit lui servir de purgatoire. Ces sentimens lui donnoient une vive compassion pour les fidèles qui y sont détenus , et les lui rendoient extrêmement chers , les jugeant bien à plaindre , puisqu'ils ne jouissoient pas du seul objet qu'ils aimoient. Aussi ne faisoit-elle des bonnes œuvres que dans l'espoir de les soulager ou de mettre fin à leur exil.

Les vœux qu'elle adressoit pour eux au Seigneur plaisoient chaque jour davantage au divin Maître , parce qu'il voyoit chaque jour , ou ses vertus se perfectionner , ou une nouvelle vertu naître en elle. La pureté , qu'elle aima dès ses plus tendres années , lui devint toujours plus aimable avec l'âge , et lui inspira pour la virginité le respect que mérite une vertu si rare et si précieuse. Nous ne pouvons mieux rendre l'idée qu'elle s'en étoit formée , qu'en rapportant ce qu'elle écrivoit à une de ses amies.

« Gloire soit au Père , au Fils , au Saint-Esprit.

» C'est avec bien du plaisir que je m'entre-

» tiendrai du bonheur inestimable de l'ai-
 » mable vertu de la virginité , qui est si chère
 » à Dieu et aux Anges. Heureuses les ames
 » qui auront vécu , comme les Anges , dans
 » des corps de boue et de fange ! Etre l'é-
 » pouse d'un Dieu , quel honneur ! Oh ! la
 » belle vertu , ma bonne amie ! Dieu voit
 » toute la beauté d'une ame qui la possède ;
 » il se plaît à y habiter , il la choisit ; les trois
 » adorables personnes de la Sainte Trinité
 » en font leur temple et leur sanctuaire ;
 » elles embrasent cette ame de plus en plus
 » du divin amour : l'aimable compagnie !
 » conversons avec elles , bâtissons-leur une
 » retraite au milieu de notre cœur , et n'y
 » laissons entrer aucune créature : quelle
 » place peut y rester pour elles ? *Thérèse du*
 » *Bois-Anger.* »

Cet amour de la virginité la détermina
 pour l'état religieux , sur le choix duquel elle
 avoit soigneusement consulté le Seigneur ,
 en lui disant , avec le Roi-Prophète : « Sei-
 gneur , montrez-moi vos voies , et décou-
 vrez-moi les sentiers par lesquels vous voulez
 me conduire. » Elle mit tout en œuvre ,
 prières , caresses et larmes , pour obtenir de
 son père son entrée dans le cloître : cepen-
 dant il fixa pour ce bonheur tant désiré une
 époque fort éloignée , et il se flattoit même
 qu'il réussiroit à faire changer la façon de
 penser de Thérèse ; mais , ayant refusé

plusieurs partis avantageux , elle s'affermissoit chaque jour dans la résolution de se consacrer à Dieu par des vœux indissolubles.

La piété de mademoiselle du Bois-Anger paroissoit trop solidement établie pour ne pas atteindre à la perfection. Un des plus sûrs moyens pour y parvenir est l'amour des souffrances , et depuis long-temps elle en faisoit l'objet de ses désirs , mettant tout son bonheur à se voir victime de la croix. Comme elle trouvoit que les peines d'esprit surpassent les maux du corps en mérite , elle chérissoit celles-là davantage , et ne pouvoit assez s'étonner des gémissemens et des plaintes que l'affliction arrachoit à des personnes vertueuses. Pour les consoler , elle s'empressoit de leur dire : « Mais c'est une croix. »

Depuis l'âge de treize ans , elle avoit considéré la vie comme un exil , et cette façon de penser lui sembloit si naturelle au véritable chrétien , qu'elle ne doutoit pas que toutes les personnes pieuses ne soupirassent après leur céleste patrie , comme elle y aspireroit elle-même. Avant d'avoir atteint l'âge de dix-huit ans , elle crut que son Sauveur alloit combler ses vœux : attaquée d'une fièvre maligne , elle ne s'occupa , dans un contentement inexprimable , que de sa mort , qu'elle appeloit à tout moment *sa meilleure amie*. Sa famille et les habitans de la maison

frémissoient du danger auquel sourioit Thérèse ; sa sainteté les avoit fait trembler sur la brièveté de ses jours , pendant sa bonne santé , et alors ils disoient : C'est un fruit mûr pour le ciel ; Dieu se rendra à l'ardent désir qu'elle a de le voir.

Chaque jour augmentoit leur crainte et les transports de joie de la malade. Ses sentimens excitoient l'admiration de tous ceux qui pouvoient l'approcher. Frappés des actes d'amour qu'elle adressoit sans cesse au Seigneur , ils ne pouvoient s'empêcher de répandre des larmes , et croyoient voir en elle un Ange. Les ecclésiastiques qui l'administrent , étonnés à la vue d'une vertu si épurée , convenoient n'avoir jamais rencontré de spectacle aussi touchant dans l'exercice de leur ministère. La veille du jour où on lui apporta le saint Viatique , on lui annonça que le lendemain elle recevroit la sainte Eucharistie : « Pourvu , s'écria-t-elle aussitôt , » pourvu que je sois encore dans le même » état , car je serois privée d'un aussi grand » bien , si ma santé devenoit meilleure. » La vue de son Sauveur lui inspira la joie la plus vive ; et le curé qui la communia , enchanté de la piété qu'elle lui témoignoit , ne put s'empêcher de dire : Oui , je voudrois que beaucoup de jeunes personnes eussent été présentes au spectacle édifiant dont j'ai été témoin.

Malgré ses désirs d'être réunie à Dieu , dans cette maladie, comme dans toutes celles qu'elle a éprouvées , elle ne refusoit jamais aucun remède, et alloit au contraire jusqu'à faire ses délices de la potion la plus amère ; elle l'avaloit lentement ; on voyoit sa main trembler des répugnances qu'elle éprouvoit.

Elle joignoit à ce courage une patience bien digne d'être proposée pour modèle aux personnes souffrantes. Quoiqu'elle eût des maux de tête considérables , elle ne se plaignoit point , et , lorsqu'on l'interrogeoit sur son état, elle avouoit que , toutes les fois qu'on lui soulevoit la tête pour lui donner quelque tisane , elle ressentoit des battemens bien douloureux : cependant à chaque quart-d'heure on lui présenteoit quelque chose à boire , et jamais elle ne donnoit à entendre que par-là on renouveloit ses maux.

Cette rigueur, qu'elle exerçoit envers elle, ne lui ôtoit rien de ses soins et de ses attentions pour les autres ; elle ne sembloit s'oublier que pour s'occuper des malheureux , et parce que les oranges étoient la seule chose qui la flattât , elle prioit instamment qu'on les envoyât à de pauvres malades , afin , disoit-elle , de régaler ses chers pauvres.

Ses vœux pour une mort prochaine n'ayant point été alors exaucés , elle ne put cacher

la peine qu'elle ressentoit de revenir à la vie; dès que le danger eut disparu, une personne qui ne connoissoit point ses sentimens se hâta de lui apprendre qu'on ne craignoit plus pour ses jours : « Eh bien , répondit- » elle aussitôt d'un air très-affligé , mais qui » marquoit sa résignation , eh bien , ce sera » pour une autre fois. » A peine la personne se fut-elle retirée , qu'elle fondit en larmes , ne pouvant , disoit-elle , regretter assez de n'être pas allée jouir du ciel. Elle ajouta ensuite qu'elle pensoit bien qu'il seroit beaucoup plus parfait de ne désirer que la volonté de Dieu ; mais qu'elle n'étoit pas maîtresse de sa sensibilité.

Au rétablissement de sa santé , Thérèse donna de nouvelles preuves du courage avec lequel elle travailloit à devenir une Sainte. Elle approchoit de sa dix-huitième année , lorsqu'elle voulut se tracer un plan de vie , qu'elle sentoit devoir être plus étendu , et qu'elle vouloit se rendre plus utile encore que celui qu'elle s'étoit fait à l'âge de quatorze ans : voici ses résolutions , que nous citons comme un abrégé des plus belles vertus chrétiennes , et comme un excellent modèle du règlement que peut suivre une jeune personne qui veut tendre à la perfection.

*Résolutions que j'ai faites à la dix-huitième
année de mon âge.*

« J'ai résolu sincèrement de passer mes
» jours dans l'obéissance, à l'exemple de
» Notre-Seigneur, qui l'a poussée jusqu'à la
» mort de la croix. Je me leverai à l'heure
» qui m'est prescrite, quand j'aurai dormi
» sept heures; j'irai à l'église; je dirai mes
» prières; je ferai ma méditation avant ou
» après avoir communiqué; je ferai une lecture
» à dix heures; je travaillerai pour l'amour
» de mon Dieu, unissant mon ouvrage à
» celui de Jésus-Christ lorsqu'il étoit sur la
» terre; je servirai mes sœurs, me recon-
» noissant indigne de le faire.

» Quand je me trouverai avec des minis-
» tres du Seigneur, je me croirai égale-
» ment indigne d'être avec eux; quand
» je mangerai, je m'unirai aux repas
» que Jésus-Christ faisoit avec Marie
» et Joseph, uniquement pour le besoin. »

» Je dirai le petit office à dix heures et
» demie, ensuite je retournerai à la Messe;
» j'instruirai quelqu'un. Quand je me trou-
» verai avec des pauvres, je m'applaudirai
» d'un si grand avantage, et m'en juge-
» rai bien peu digne, ainsi que de les
» servir; je dirai mes Vêpres à trois heu-
» res et demie; je ferai ma méditation à

» cinq heures moins un quart ou à cinq
» heures et demie.

» Quand je me trouverai dans une église
» d'où l'on portera le Saint-Sacrement, je
» le suivrai avec un profond sentiment de
» mon indignité.

» Je recevrai toutes les humiliations, en
» union de celles que Notre-Seigneur a souffertes
» par amour pour moi ; je ferai toutes
» mes actions comme si ce devoit être la der-
» nière de ma vie.

» Je me ferai une retraite au milieu de
» mon cœur, pour me préparer à y recevoir
» mon Dieu, je l'ornerai d'obéissance ; je me
» reposerai avec l'époux céleste, quand je me
» sentirai troublée ; je ne veux plus me cher-
» cher moi-même en rien, mais la gloire de
» mon Dieu ; que je meure dans l'obéissance,
» pour aller ensuite accomplir sa volonté
» dans le ciel. J'aimerois mieux perdre la vie
» que l'obéissance.

« O mon cher époux ! je ne veux pas être
» un moment sans la pratiquer. L'obéissance
» et le commandement ne feront qu'un. Je
» forme la résolution de la pratiquer dans la
» perfection. Mon Dieu, faites-moi la grâce
» de perdre plutôt la vie que l'obéissance ;
» puisque Jésus-Christ a été obéissant jusqu'à
» la mort de la croix, je veux l'être jusqu'au
» moment de la mort. Puissé-je mourir dans
» l'acte de l'obéissance ! Je ne veux rien faire de

» mes exercices de dévotion sans permission;
» par exemple , quand j'aurai envie d'aller à
» l'église, que mes yeux ne deviennent-ils
» deux fontaines de larmes , pour pleurer
» continuellement mes désobéissances à Dieu
» et à mes supérieurs !

» Mon bien-aimé, je ne suis pas digne
» d'avoir l'auguste qualité de votre épouse ;
» mais je veux désormais vous aimer, comme
» si j'étois engagée par vœu à garder la chas-
» teté. Quoique je ne sois pas obligée par un
» vœu à l'obéissance , je veux la pratiquer
» continuellement envers tout le monde , à
» l'imitation de la très-sainte Vierge , que
» j'ai choisie pour ma bonne mère. Je ne suis
» pas non plus engagée par vœu à la pau-
» vreté; mais je veux être aussi détachée des
» choses du monde que si j'en avois formé
» l'engagement par un vœu formel.

» Mon bien-aimé, j'ai mérité , par mes in-
» fidélités , de n'être jamais réunie avec vos
» chastes épouses et religieuses , qui vous
» louent sans cesse ; mais, mon bien-aimé ,
» je vous aimerai de toute l'étendue de mon
» cœur.

» O chère obéissance ! je ne veux pas vivre
» un moment sans toi. Comment ne la pra-
» tiquerois-je pas ! mon divin Sauveur et sa
» sainte Mère m'en ont donné l'exemple :
» oui, dès ce moment , pour le pur amour
» de Dieu seul , je veux la pratiquer dans

» toute son étendue , étant toujours dans la
 » paix autant qu'il me sera possible , ne ré-
 » pliquant rien quand on me dira de faire
 » quelque chose , soumettant mon juge-
 » ment , croyant toujours que j'ai tort , et les
 » autres raison , ne contredisant jamais. Que
 » ne puis-je , au moment de la mort , me
 » rendre le doux témoignage de l'avoir pra-
 » tiquée toute ma vie !

» Mais non , malheureusement j'ai été la
 » plus grande partie de la vie sans y être
 » fidèle ; puis-je trop en gémir le reste de mes
 » jours ? J'obéirai à ma règle , à moins qu'une
 » autorité supérieure , ou une condescen-
 » dance raisonnable , ne m'empêche de le
 » faire. J'apprendrai ma musique tous les
 » jours , excepté quand j'aurai des raisons
 » qui m'en empêcheront.

» O chère égalité de caractère ! que vous
 » êtes aimable ! Que ne puis-je avoir toujours
 » un air de sérénité , sans que mon rire passe
 » jamais le bout des lèvres !

» O chère soumission à la volonté de mon
 » Dieu ! je vous préfère à tout ce qui est au
 » monde. Je ne veux plus , ô mon Dieu !
 » avoir d'autre volonté que la vôtre : que
 » votre aimable volonté se fasse sur la terre
 » comme aux cieux.

» O vertu d'obéissance ! que tu m'es chère !
 » je t'aime plus que les grandes choses que
 » je pourrais faire ; et j'espère , ô mon cher

» époux ! que tout le mérite en retournera
» aux pauvres âmes du purgatoire.

» O mon âme ! quel bonheur , si je pou-
» vois contribuer à la gloire qui sera rendue
» à mon Dieu dans la céleste Sion ! Mon
» bien-aimé , vous savez que j'irois volon-
» tiers au bout du monde pour sauver une
» seule âme , ou même pour empêcher un
» seul péché véniel , et que je n'aurois point
» de plus grand plaisir que de donner ma vie
» pour cela. Mais vous ne m'en trouvez pas
» digne ; ô mon bien-aimé ! j'accepte d'un
» grand cœur cette peine ; je ne veux rien ,
» ô mon bien-aimé ! qui seul me suffise , je
» ne veux rien que ce que vous voulez , je
» suis contente de tout ; vous voulez que je
» n'aie aucune consolation , ni de la part des
» hommes , ni de la vôtre ! ô mon bien-aimé !
» et c'est pour moi la plus grande consola-
» tion de n'en avoir aucune : vous avez
» éprouvé vos amis comme l'or dans la four-
» naise : éprouvez-moi toujours de même.

» Je suis bien loin encore de la perfection
» que vous désirez de moi ; mais vous avez
» fait des plus grands pécheurs de grands
» Saints : ainsi j'entreprendrai d'arriver à
» cette perfection , parce que ce n'est pas en
» m'appuyant sur les forces d'un ver de
» terre , d'un vrai néant , que je l'entre-
» prends , c'est avec la force des foibles ; c'est
» en m'appuyant sur vous , ô mon bien-aimé !
» qui seul êtes tout.

» Je veux, dans tous mes momens, aimer,
 » pour l'amour de mon divin époux, les
 » croix qui me sont les plus rudes, et re-
 » chercher en tout ce qui sera le plus con-
 » forme à sa volonté, quoique le plus désa-
 » gréable à la nature. Je vous aime, ô mon
 » bien-aimé ! par-dessus tout.

» Faites, ô mon cher époux ! que ma vie
 » ne soit plus qu'un acte de renoncement.
 » Ah ! qu'il est doux de se priver, de souf-
 » frir pour vous, en attendant le bonheur
 » de vous posséder ! Je verrois, ô mon
 » Dieu ! une armée rangée en bataille, sans
 » éprouver la moindre crainte ; embrasez
 » mon amour nuit et jour de vos divines
 » flammes ; je mets ma confiance en vous
 » et je ne serai jamais confondue ; ô chère
 » confiance en Dieu ! tu as conduit tous les
 » Saints en paradis ! sans toi, les martyrs
 » n'auroient pas triomphé et tressailli de
 » joie au milieu des plus cruels tourmens ;
 » les confesseurs n'auroient pas méprisé le
 » monde ; les vierges n'auroient cherché
 » qu'à briller dans les bals et dans les com-
 » pagnies, et n'auroient pas choisi Jésus
 » pour leur unique époux ; les libertins n'au-
 » roient pas quitté leurs désordres ; tu es la
 » vertu la plus précieuse. C'est en mon Dieu
 » seul que je mets mon espérance ; je ne
 » serai jamais confondue. Je vous verrai
 » donc, ô Jésus ! ô l'amant céleste ! je verrai

» tous les bienheureux , qui seront tous oc-
» cupés de Dieu seul ; ils l'aimeront à pro-
» portion de ce qu'ils l'auront aimé sur la
» terre. Aimons Dieu , ô mon ame ! unissons-
» nous à lui par la plus ferme confiance , à
» l'imitation de la sainte Vierge , mon aimable mère. Les plus grands pécheurs n'ont
» qu'à se mettre entre les bras du Dieu des
» miséricordes , ils sont sûrs d'en obtenir le
» pardon ; à plus forte raison ceux qui le
» cherchent dans la sincérité de leur cœur ,
» qui désirent le servir et qui l'aiment. »

Elle ajouta , par suite , à son règlement les vœux de chasteté , de pauvreté et d'obéissance , qu'elle avoit commencé à faire depuis quelque temps , sous la conduite d'un directeur sage et éclairé , et qu'elle étoit dans l'usage de former seulement pour quelques mois ; elle finit par un acte de désir de posséder à jamais le bien-aimé de son cœur.

« J'ai fait vœu de chasteté , pauvreté , obéissance : grands engagements ! Je ne dois
» plus m'attacher qu'à mon cher époux ;
» qu'il règne seul au fond de mon cœur ; ma
» vie doit être un acte de renoncement continuél ; je ne dois jamais dire de *si* ni de
» *mais* à mon confesseur ; mais je dois croire
» qu'il a toujours raison , et moi tort , soumettant mon jugement. Pauvreté , je dois
» être dénué de tout ce qui n'est point
» Dieu ; je ne dois rien posséder en propre ,

» ne regardant mes vêtemens que comme n'é-
 » tant pas à moi ; quand je mangerai , rece-
 » vant ce qu'on me donnera , comme une
 » aumône , pensant qu'on pourroit m'ôter le
 » pain de la main si l'on vouloit : je ne dois
 » plus m'embarrasser de tout ce qui est
 » sur la terre ; je ne devrois plus avoir de
 » conversation que dans le ciel. O mon cher
 » époux ! accordez-moi la grâce d'être d'une
 » pureté angélique et d'une parfaite obéis-
 » sance , et d'être dénuée de tout ce qui
 » n'est pas vous ; alors je ne serai plus pau-
 » vre , puisque vous ayant , ô mon divin
 » époux ! je quitterai le rien pour avoir tout.
 » Celui-là est bien avare à qui l'aimable Jésus
 » ne suffit pas. Que nous soyons toujours
 » unis ; ne nous séparons jamais , ô Jésus !
 » Dieu seul dans ma bouche ; Dieu seul dans
 » mon esprit ; Dieu seul dans mes affections ;
 » ô Dieu seul pour fin dans toutes mes ac-
 » tions ! Ainsi soit-il. »

Dans ce règlement , pourquoi le mot d'o-
 béissance se trouve-t-il tant de fois répété ?
 C'est que cette jeune demoiselle éprouvoit
 les plus grandes répugnances à céder aux
 volontés d'autrui : mais , docile à la voix de
 meilleurs guides spirituels , qui nous ont
 recommandé avec tant de soin l'exercice des
 vertus contre lesquelles nous sommes le plus
 tentés , elle voulut vaincre ses défauts par
 l'usage constant des qualités opposées. Tous

les saints ont eu leur vertu caractéristique ; et la sienne , comme nous l'avons remarqué , fut une docilité sans bornes.

Elle goûta toutes sortes de satisfactions et la plus grande facilité à remplir ces nouvelles promesses , parce que , comme dit saint Augustin , quand le cœur est de la partie ou l'on ne se fatigue plus , ou si l'on se fatigue encore , la peine devient aimable.

La tendresse de Thérèse pour le Seigneur étoit si ardente , que le souvenir de la félicité des Saints , un seul mot quelquefois , un cantique sur les joies du paradis , lui faisoient répandre des larmes. Les cantiques qu'elle aimoit particulièrement , et qu'elle chantoit sans cesse , rappeloient à la mort , ou à la céleste Sion. D'une voix qui , par ses doux accens , peignoit si bien la langueur de son ame , dans l'absence de son bien-aimé , elle répétoit : *Ce bas séjour n'est qu'un pèlerinage ; cherchons , mon ame , un séjour permanent.* Souvent elle chantoit ainsi : *Qu'heureux est l'homme à la fin de sa vie !* Souvent encore ces mots d'un cantique si touchant et si beau : *Quand vous contemplerai-je , ô céleste séjour !* etc. Mais plus souvent celui qui commence ainsi : *O digne objet de mes chants !* Il renferme un couplet dont elle étoit enchantée , et qu'elle ne se lassoit point de dire , parce qu'il exprime l'affection qu'elle

éprouvoit loin de sa vraie patrie : *Mon exil est prolongé , etc.*

Ne cessant de penser à l'instant qui la réuniroit à son céleste époux , elle comptoit les mois , les jours qui abrégeoient son exil : souvent elle disoit le soir , avec une joie peinte dans tous ses traits : « Voilà encore » un jour de passé ; je suis plus près de » l'éternité. »

Par l'espérance d'y parvenir bientôt, elle ne trouvoit plus rien de difficile dans les voies du salut. Les peines et les maux de cette vie , tous les genres de souffrances , elle ne les enduroit pas seulement avec la plus grande patience , elle les désiroit ardemment , et la devise de sainte Thérèse , *ou souffrir , ou mourir* , étoit aussi la sienne. On ne s'apercevoit des douleurs violentes qu'elle éprouva dans de certains temps que parce qu'on lui voyoit plus de gaieté , qu'auparavant , et plus d'envie de chanter des cantiques. Elle conservoit toujours un air aimable et content ; mais le redoublement de sa gaieté donnoit à soupçonner aux personnes qui connoissoient le mieux ses sentimens qu'elle avoit quelque douleur qu'elle vouloit dissimuler : alors on l'interrogeoit , et sa bonne foi confirmoit ce soupçon.

Par une suite de l'infirmité humaine , le plus juste n'est pas exempt de fautes : celles

dont elle se trouvoit coupable n'étoient que de légères imperfections, qui chez tout autre peut-être eussent passé pour des vertus. Empressement un peu trop vif pour une bonne œuvre; regrets suivis de quelques larmes, lorsqu'une circonstance imprévue la privoit de la communion; trop grande attache à certains ouvrages : sourire toujours modeste, mais qui quelquefois sembloit à ses yeux immodéré : voilà ses plus grands crimes, ceux que les personnes qui l'ont connue regardent comme l'unique matière de ses confessions, parce qu'on la voyoit se les reprocher avec rigueur, et que depuis longtemps on n'auroit pu l'accuser d'autres fautes. Convaincue, comme elle l'étoit, que, selon la parole de Jésus-Christ même, ce n'est qu'autant qu'on est fidèle dans les petites choses qu'on l'est aussi dans les grandes, souvent on la voyoit fondre en larmes quand elle sortoit du tribunal de la pénitence. Un jour qu'après sa confession, elle pleuroit amèrement une personne, dans laquelle mademoiselle du Bois-Anger avoit confiance, lui dit pour la consoler : Thérèse, il est bon de s'humilier de ses fautes; mais les vôtres ne sont pas de nature à vous inquiéter. « Je » sais, lui répondit-elle avec cette simpli- » cité qui fait le caractère des âmes saintes, » je sais que, par la grâce de Dieu, ce ne sont » pas des péchés mortels; mais tout ce qui

» peut déplaire le moins du monde à Dieu
» est infiniment digne de nos larmes. »

Des sentimens aussi généreux nous apprennent assez jusqu'à quel point elle savoit s'armer contre elle-même, pour se vaincre et pour se réformer en tout. Souvent les plus heureux caractères ne sont point à l'abri de ces antipathies qui, dès qu'elles sont volontaires, détruisent la charité chrétienne : lorsqu'elle éprouvoit, à l'égard de quelqu'un, un éloignement secret, c'étoit alors qu'elle lui témoignoit un attachement plus tendre et les prévenances les plus marquées. Une de ses amies, instruite de cette façon de penser et d'agir, disoit un jour : Je n'aime point à être regardée avec trop de complaisance par Thérèse, je crains toujours que ce ne soit uniquement par un motif surnaturel. Dans une de ses maladies, elle eut auprès d'elle une garde maladroite, et dont les manières étoient insupportables. On se douta du dégoût que la maladie avoit pour elle, par les témoignages excessifs d'amitié qu'elle ne cessoit de lui donner : on lui proposa de la placer ailleurs : « Non, » non, je vous en prie, répliqua-t-elle avec » vivacité; j'aime cette pauvre fille. » Mais sa franchise ne lui permit pas de contre-dire ouvertement un soupçon trop bien fondé.

Fidèle à remplir ses engagemens envers

le Seigneur, elle n'oublioit jamais les trois vœux que nous l'avons vu former ; elle en avoit gardé le secret à l'égard des personnes avec lesquelles elle vivoit, sa conduite seule la trahit à leurs yeux. Frappée de l'exemple d'un Dieu pauvre dans sa vie mortelle, mademoiselle du Bois-Anger ne voulut, afin de l'imiter, posséder rien en propre ; elle pria ses sœurs de disposer de sa pension pour le soulagement des pauvres, et lorsqu'on jugeoit à propos, ce qui arrivoit souvent, qu'elle fit elle-même la distribution de ses aumônes, elle demandoit son argent comme s'il ne lui eût point appartenu, et faisoit en sorte, quoique sans affectation, que l'on fixât ce qu'elle devoit donner. Tout, dans ses actions, annonçoit qu'elle ne se connoissoit plus aucun droit aux biens de la terre ; sans aller contre les bienséances nécessaires, elle recherchoit, dans ses habillemens et dans tous ses petits meubles de dévotion, ce qui pouvoit être le plus analogue à la pauvreté : nous n'exagérons point en disant qu'elle éprouvoit, pour cette pauvreté volontaire, autant d'attachement qu'un avare en a pour ses richesses.

Son amour envers le Seigneur, son détachement des biens de la terre et son humilité, la défendoient trop bien des attaques du démon, pour qu'il se flattât désormais de la

vaincre. A l'âge de dix-huit ans, elle vit disparoître absolument les tentations qu'elle avoit éprouvées pour le monde. « Il me seroit impossible, disoit-elle avec joie, de trouver du plaisir dans les bals et les autres divertissemens dangereux. » Des récréations innocentes étoient pour elle une source d'ennui, dès qu'elles ne lui retraçoient pas le souvenir de celui qu'elle aimoit au-dessus de tout, ou bien encore, dès qu'on lui laissoit la liberté d'en faire le sacrifice à Dieu : elle avoit étudié avec soin la musique dans sa grande jeunesse, et s'étoit même servie de cette occupation, pour se faire une image des concerts célestes, elle étoit enchantée toutes les fois qu'elle entendoit une symphonie ou une voix agréable : cependant elle résolut, par esprit de mortification, de se priver, autant qu'elle le pourroit, de cet amusement.

Les sacrifices de la jeune vierge étonneront sans doute, et scandaliseront peut-être les gens du monde ; mais quiconque aime avec ardeur un objet infiniment aimable, n'a plus rien qui l'attache ici-bas ; moins il tient à la terre, plus il goûte de joie dans son amour, et plus pour se soulager lui-même, il cherche à le répandre. Telle étoit Thérèse, dont les discours, les actions, les gestes même, invitoient à aimer et à servir Jésus-Christ ; les égards et les politesses dont elle usoit envers tout le monde, les

T.-J. Poullain du Bois-Anger.

petits services qu'elle avoit le pouvoir de rendre , avoient pour but de gagner des ames à Dieu ; et pour procurer des conquêtes à ce divin Maître , elle étoit inépuisable en ressource. Si l'absence d'une amie ne lui permettoit plus de parler de vive voix des charmes de son bien-aimé , elle se dédommageoit en confiant au papier ses tendres et généreux sentimens.

Nous offrirons ici quelques-unes de ses lettres à de jeunes demoiselles , ses amies. Malgré nos soins , ce recueil est court ; mais il est édifiant , et bien propre à prouver le zèle dont elle étoit pénétrée pour le salut des ames.

Dans la lettre suivante , elle félicite une amie sur ses peines , et l'encourage par l'exemple des Saints et par tous les motifs que lui suggère une amitié chrétienne , à reconnoître le mérite des souffrances.

« Vive le sacré cœur de Jésus et celui de
» Marie ! que votre sort est heureux et digne
» d'envie , ma bien bonne amie ! vous êtes
» sur la croix ; chérissez-la , cette croix , c'est
» elle qui vous conduira au ciel. Plus vous
» souffrirez étant résignée , plus vous serez
» agréable à l'époux céleste. Qu'il se plaît
» dans votre ame , ma bonne amie , quand
» elle est sur la croix ? Ne savez-vous pas
» qu'heureux est celui qui souffre ! plus
» heureux celui qui souffre davantage ,
» qui n'a de consolation , en quelque sorte ,

» ni de Dieu ni des hommes : pouvant pres-
 » que dire , avec Jésus-Christ mourant :
 » Mon père , pourquoi m'avez-vous aban-
 » donné ? Dieu vous aime bien , puisqu'il
 » vous crucifie ; c'est qu'il a de grands des-
 » seins sur vous : vous ne pouvez mieux lui
 » marquer que vous l'aimez , qu'en souff-
 » frant. Si les Saints qui sont dans le ciel
 » revenoient sur la terre , comme ils chéri-
 » roient l'aimable croix ? O bonne croix !
 » qui nous méritez les plus grands biens ;
 » disons , comme sainte Thérèse : ou souff-
 » frir , ou mourir : c'est la souffrance qu'il
 » l'a si fort élevée ; c'est la croix qui nous
 » conduit à cette aimable demeure où le Roi
 » des rois est assis sur un trône parsemé d'é-
 » toiles.... Les peines de l'esprit sont ordi-
 » nairement plus dures à supporter que les
 » pénitences qu'on s'impose. Quand on ne
 » sent point qu'on mérite , c'est là qu'on
 » acquiert de plus grands mérites. Oui , ma
 » bonne amie , c'est la plus grande faveur
 » que Dieu puisse faire ; c'est le partage des
 » âmes privilégiées. Bienheureux ceux qui
 » ne vivent que de croix , et qui meurent
 » enfin avec Jésus sur la croix ! Je suis , ma
 » chère amie , dans le saint amour de Jésus ,
 » qui brûloit du désir de souffrir pour nous.
 » *Thérèse du Bois-Anger.* »

Dans une autre lettre , pour faire con-
 noître à son amie l'avantage des souffrances ,

elle lui représente qu'elles seules nous conduisent au ciel , et que le temps de l'épreuve ici-bas ne dure qu'un moment : elle parle avec le plus vif intérêt des délices de la sainte Sion.

« Vive Jésus ! Aimons , ma tendre amie ,
» ce qui nous crucifie davantage : regardons
» la souffrance comme le plus grand don que
» notre cher époux puisse nous faire dans
» cette terre étrangère. L'heureux moment ,
» le trop heureux moment que celui qui
» sépare notre ame de notre corps ! mais il
» faut mourir bien des fois avant d'arriver
» à la dernière mort ; aimables souffrances ,
» qui nous procurez les délices des cieux !
» Sion , ô sainte Sion , quand te verrons-
» nous ? Il ne tardera pas , ce bonheur : car
» qu'est-ce que la vie ? un moment. Aimons
» Dieu dans cette vie , nous l'aimerons dans
» l'autre : nous jouirons de lui pendant toute
» l'éternité , nous le contemplerons dans
» toute la suite des siècles. Son amour le
» porte à se cacher dans son admirable Sa-
» crement ; son même amour le portera à
» se dévoiler tout entier à nos yeux : alors
» nous le verrons tel qu'il est.

» Je vous quitte bien vite ; je suis dans le
» saint amour de Jésus , avec le plus parfait
» attachement. *Thérèse du Bois-Anger.* Dieu
» soit béni dans le temps et dans l'éter-
» nité ! »

Ailleurs elle découvre les agrémens de la solitude, et raconte toutes les douceurs qu'on y goûte avec Dieu, dans le sein de son amour : elle parle encore de ce divin amour, et du prix des souffrances dont elle félicite son amie.

« Gloire soit aux trois personnes de la très-
 » sainte Trinité ! Que vous êtes heureuse ,
 » ma bien bonne amie , d'avoir fait une re-
 » traite ! C'est dans cette solitude que Dieu
 » se fait entendre à l'ame fidèle ; il dit, ce
 » cher époux : Je menerai l'ame dans la soli-
 » tude, et là je lui parlerai au cœur. Quelles
 » pures délices ne vous y a-t-il point fait
 » goûter, celui que vous aimez seul ! c'est
 » là qu'il fait éprouver un avant-goût des
 » délices du ciel. Aimable lieu, où, seul à
 » seul avec Dieu, on s'entretient comme un
 » ami avec son ami ! O ames solitaires ! que
 » vous êtes heureuses ! Dieu vous en a tirée ,
 » ma bonne amie , de ce charmant séjour :
 » vous l'avez aimé dans la retraite, vous
 » l'aimerez au milieu des villes. Que j'aime
 » ce qui est rapporté dans la vie de sainte
 » Gertrude, qu'elle se fit une retraite au
 » milieu de son cœur ! Dieu révéla en faveur
 » de sainte Mechtilde qu'elle étoit l'ame dans
 » laquelle il se plaisoit le plus. Que nous
 » serions heureuses d'être comme cette
 » grande Sainte ! Je suis avec tout l'attache-
 » ment possible, en Notre-Seigneur, *Thérèse*

» *du Bois-Anger.* Dieu soit béni, la très-sainte
» Vierge, saint Joseph et tous les Saints du
» paradis ! Unissons-nous à eux pour aimer
» Dieu sans mesure. Eh ! comment n'aimen-
» rions-nous pas celui qui est seul aimable ?
» Je me recommande aux fervens actes
» d'amour de mademoiselle votre sœur, car
» je ne doute pas qu'elle n'ait bien fait des
» progrès en dévotion et en amour depuis
» sa retraite : priez Jésus qu'il m'enflamme
» de son très-pur amour.

» Portons notre croix tous les jours de
» notre vie : c'est ce qu'il y a de plus précieux
» pour nous aux yeux de la foi. Je vous sou-
» haite l'amour de toutes sortes de croix ; je
» crois que vous en êtes déjà très-bien par-
» tagée. Disons, comme saint André, en
» voyant la croix sur laquelle il alloit avoir
» le bonheur d'être attaché : O bonne croix,
» si long-temps désirée ! Disons-le à chaque
» croix qui nous arrive ; ô aimable martyr !
» Aimons celui qui nous crucifie, et qui nous
» fera la grâce de mourir en croix avec lui. »

Dans une autre lettre, après avoir parlé de la nécessité d'aimer Jésus et Marie, elle dépeint de la manière la plus affectueuse la beauté du ciel, et prouve, par l'exemple de la Mère de Dieu et par celui de tous les martyrs, que les souffrances seules nous y conduisent ; elle termine sa lettre en

présentant le divin amour comme le plus doux remède à nos peines.

« Vivent Jésus et Marie ! Je désire , ma
» bonne amie , que nous ne respirions plus
» que pour notre cher époux ; priez-le sans
» cesse qu'il m'enflamme du feu si doux de
» son amour ; il nous demande nos cœurs ; il
» n'est pas possible de les lui refuser. Jésus,
» l'aimable Jésus doit les posséder tous ; nous
» ne sommes créées que pour l'aimer. Ai-
» mons aussi l'admirable Marie ; c'est une
» bonne Mère , mettons-nous sous sa sainte
» protection ; dans quelque état que nous
» soyons , elle ne nous abandonnera pas.
» Tout ce qui est sur la terre ne mérite pas
» qu'on y pense ; il n'y a que Jésus qui doive
» remplir nos pensées : vous le savez bien ,
» ma bonne amie , il a toujours régné dans
» votre cœur. Ne soupirons plus qu'après le
» ciel , notre chère patrie , où nous régnerons
» à jamais avec lui. Que je suis contente de
» pouvoir m'entretenir avec vous de ce char-
» mant séjour , où nous verrons Dieu sans
» ombre et sans nuage ! Qu'il fera beau là ,
» ma bonne amie ! C'est par la souffrance que
» nous y parviendrons : voilà le seul chemin
» qui y conduit. Les martyrs , après avoir
» répandu leur sang , croyoient n'avoir rien
» fait , en considérant l'incompréhensible
» récompense qui leur étoit préparée. Que
» cela doit bien nous encourager ! C'est la

» béatitude de cette vie que la souffrance ;
» celui qui aime , la chérit de tout son cœur.
» La Sainte Vierge a souffert plus que tous
» les autres Saints , parce qu'elle étoit plus
» chérie de Dieu. Nous ne voyons pas , dans
» cette vie , l'extrême faveur que Dieu nous
» fait de nous donner des croix ; plus elles
» sont pesantes , plus Dieu nous aime ; n'est-
» on pas trop heureux d'avoir de la ressem-
» blance avec Jésus crucifié ? Nous n'en
» sommes pas même dignes. La croix est né-
» cessaire ; heureuse nécessité de souffrir
» pour l'objet qu'on aime ! On doit ménager
» les plus petites souffrances , c'est le plus
» grand présent que Dieu puisse nous faire ;
» prier n'est rien en comparaison : ce sera
» dans la Jérusalem céleste que nous con-
» noîtrons le grand avantage de la souffrance.
» Là , occupées de Dieu seul , nous serons
» ravies de sa beauté , nous en serons ex-
» siées. Perdons-nous en Dieu dans cette
» vie , pour y être perdues à jamais dans le
» sein de la Divinité. Qui est comme Dieu ,
» ma bonne amie , qui est semblable à Dieu ?
» Il n'y a que lui qui soit à estimer , lui seul
» saint ; seul aimable , seul adorable , seul
» digne d'être aimé. Perdons-nous dans cette
» fournaise d'amour. Là , nous n'aurons
» point à craindre les ennemis de notre sa-
» lut ; ô l'aimable demeure ! Quand , dans la
» sainte Communion les ames pures et

» innocentes s'unissent à leur bien-aimé ; c'est
 » là que le sacré Cœur prend en elles ses
 » délices ; il les inonde d'un torrent de dou-
 » ceurs. Le cœur de Jésus s'unit avec le cœur
 » de sa chaste épouse, il l'embrase des doux
 » feux de son amour : si quelquefois il la
 » prive de ses consolations, ce n'est que
 » pour qu'elle ait plus de mérites et qu'elle
 » l'aime plus purement. C'est ce sacré Cœur
 » qui a tant souffert sur le Calvaire, par
 » amour pour nous ; ne sommes-nous pas
 » trop heureux de partager ses tristesses ?
 » Que ne pouvons-nous être embrasées d'a-
 » mour comme tous les Anges, comme tous
 » les Archanges !

» Je désire, ma bonne amie, que nous
 » amassions de grands mérites pour le ciel,
 » d'ici à ce que nous nous revoyions : ai-
 » mons toujours de plus en plus ; que nos
 » cœurs ne se fondent-ils d'amour ! La belle
 » chose que l'amour de Dieu ! Aimable
 » amour ! c'est dans le renoncement à soi-
 » même que s'éprouve l'amour, comme vous
 » le savez par expérience. Quand viendra
 » donc l'heureux temps où nous serons con-
 » sumées d'amour dans la Jérusalem céleste ?
 » Heureux moment qui séparera notre ame
 » de ce corps de péché, pour la réunir à la
 » Divinité ! que les Saints sont heureux ! ils
 » n'offensent plus l'aimable Jésus. Imitons-
 » les ; ils ne sont pas arrivés là sans peine ;

» il leur en a bien coûté : nous pouvons
» devenir ce qu'ils sont. C'est par la croix
» qu'ils sont parvenus à la récompense. On
» n'arrive au repos que par le travail ; tra-
» vaillons sans cesse à embellir notre cou-
» ronne, et nous jouirons bientôt du bon-
» heur de voir Dieu comme eux.

» Je vous prie de faire une Communion
» pour quelque chose qui regarde la gloire
» de Dieu. Je vous fais mille excuses des
» fautes qui sont dans ma lettre ; mais j'es-
» père que nous ne serons point sur le ton
» de cérémonie : priez le bon Dieu qu'il
» m'embrase du feu de son amour, quand
» vous l'aurez dans votre cœur, par la sainte
» Communion. Je ferai la même chose pour
» vous, c'est le moment favorable. »

Elle retrace, dans la lettre suivante, les consolations et les délices qu'on éprouve dans la sainte Communion. Elle raconte ensuite avec beaucoup de zèle la gloire et les vertus de Marie, et nous confirme, par son exemple, que la vraie dévotion pour la Mère de Dieu fut constamment une marque de prédestination ; elle parle encore, d'un ton plus touchant, des grâces et des attrails du divin amour.

« A la plus grande gloire de Dieu ! Que
» j'ai eu de consolation en recevant votre
» aimable lettre, ma bien bonne amie ! d'au-
» tant plus que je ne m'attendois pas à avoir

» de vos nouvelles avant mardi. Que vous
» me faites de plaisir en me faisant ressou-
» venir que nous jouirons dans peu de notre
» cher époux ! Mais quel tourment de souff-
» frir la peine de notre exil ! car elle est
» grande , de ne point voir celui qui est seul
» aimable : on le possède dans la sainte Com-
» munion ; mais le voile qui le cache nous
» laisse encore bien à souffrir ; cependant
» je sens comme vous que c'est le paradis
» de la terre. Quel bonheur d'avoir tous les
» jours Jésus-Christ dans nos cœurs ! quelle
» extraordinaire faveur ! celui qui fait les
» délices des Anges nous invite à ce sacré
» banquet ; il nous dit : Venez à moi , venez
» à moi , pour que je vous soutienne. Là , les
» ames pures et innocentes goûtent des dé-
» lices que le monde ne connoît pas. Il a
» plus d'envie de s'unir à nous , que nous
» n'en avons de nous unir à lui ; soupirons
» sans cesse après notre bien-aimé ; c'est le
» pain délicieux qui fait surmonter les plus
» grandes tentations. Que nos cœurs ne s'ou-
» vrent-ils pour le recevoir ! Oui , ma bonne
» amie , le vrai bonheur de la terre c'est d'ai-
» mer Dieu et de souffrir : souffrons en paix
» la peine de notre exil , puisque c'est en
» souffrant qu'on lui marque plus d'amour.
» Que toute notre vie ne soit plus qu'une
» préparation continuelle à la sainte Com-
» munion ; que nos cœurs soient deux four-

» naïses ardentes qui répandent des étin-
» celles de toutes parts ; qu'ils exhalent vers
» Dieu les flammes de la plus pure charité ;
» que, l'aimant toujours d'une manière nou-
» velle , nous croissions sans cesse en vertu ;
» car c'est là l'effet que le divin amour doit
» produire dans les cœurs des fidèles. Il nous
» aime ; il est bien juste que nous l'aimions.
» Aimons aussi la très-sainte Vierge ; car qui
» aime le Fils aime la Mère ; elle dont l'éclat
» l'emporte de beaucoup sur celui dont bril-
» lent toutes les vertus des Cieux. Elle est
» élevée au-dessus de tous les Saints , parce
» qu'elle a eu plus d'amour , car c'est à l'a-
» mour qu'est donnée la récompense. Plus
» nous en aurons , plus nous aurons de res-
» semblance avec elle. Que les vierges lui
» sont agréables ! elles sont tendrement ai-
» mées de cette aimable Mère , elle est leur
» reine, elles tiennent une grande place dans
» son cœur ; cachons-nous-y ; il nous est ou-
» vert , il est embrasé d'amour. Renaissions
» avec elle : le grand jour que celui de sa
» naissance ! Marie est exempte de la tache
» du péché originel ; qu'elle est belle ! qu'elle
» est pure ! qu'elle est sainte ! Toute-Puis-
» sante auprès de son cher Fils , elle est
» placée au-dessus des Vierges , des Anges
» même. Réjouissons-nous de la gloire dont
» elle jouira à jamais dans la céleste Sion.
» Elle est en possession d'un bonheur inal-

» térable. Nous la verrons un jour toute
» rayonnante de gloire ; nous serons bien
» au-dessous d'elle , réjouissons-nous de ce
» qu'elle y rendra à Dieu une gloire bien plus
» parfaite que celle que nous lui rendrons.
» Consacrons-nous à elle , pour être à jamais
» ses plus fidèles servantes. On ne tariroit
» pas , si l'on vouloit parler dignement de
» ses grandeurs ; mais cela n'est pas possible.
» Elle est le refuge des pécheurs : que pour-
» roit-on craindre sous les ailes d'une si puis-
» sante Protectrice ? Qu'elle est digne d'être
» aimée et d'être prise pour modèle , ma
» chère amie ! Imitons sa pureté, qu'elle pré-
» féroit à l'anguste qualité de Mère de Jésus ,
» son obéissance la plus entière , son grand
» amour pour la pauvreté , son recueille-
» ment , sa profonde humilité, qui l'a si fort
» élevée. Que ne pouvons-nous la faire aimer
» de toutes les créatures ! Le moyen de bien
» célébrer sa fête , c'est d'imiter ses vertus.
» Nous ne serons pas long-temps éloignées
» de Marie ; comme vous dites très-bien , la
» vie n'est rien. Tâchons d'être placées bien
» près de notre mère commune , dans notre
» chère patrie , où nous jouirons de son ai-
» mable compagnie , où réunies avec elle ,
» nous chanterons les louanges de notre
» bien-aimé. Je crois vous faire un grand
» plaisir en vous entretenant de cette bien-
» heureuse Vierge qui vous aime et que vous
» aimez : elle aime qu'on s'entretienne de

» ses admirables perfections , pour travailler
» à les acquérir. Enfin elle est morte d'a-
» mour : l'heureuse mort ! Je ne mérite pas
» une pareille grâce. Quel bonheur , si , par
» un effort de l'amour divin , nos ames se
» séparoient de leurs corps pour s'envoler
» vers le centre de nos désirs ! Ne vivons plus
» que d'amour , et de l'amour le plus pur.
» C'est lui qui donne la force de souffrir les
» plus grandes peines et de se faire les
» plus grandes violences. Que Jésus et sa
» croix fassent notre satisfaction en cette
» vie . Supportons en paix la triste nécessité
» de la fragilité et de la misère humaine ;
» c'est la plus grande peine de cette vie. Vous
» la sentez vivement , ma chère amie ; quel
» plaisir quand nous en serons délivrées !
» Jamais plus de péchés dans le céleste sé-
» jour. En attendant l'instant heureux où
» nos ames diront pour jamais adieu à la
» terre , je suis , dans le saint amour de Jésus
» et de Marie , votre fidèle amie , *Thérèse du*
» *Bois-Anger*. Mes respects à mesdemoiselles
» vos sœurs ; je souhaite que l'amour de
» Dieu les embrase toutes les quatre : qu'elles
» me conservent toujours quelque part dans
» leur souvenir ; je les prie de ne pas m'ou-
» blier auprès de Dieu ; que nous croissions
» en mérites d'ici à ce que nous nous re-
» voyions , et que Jésus soit à jamais avec
» nous. Mes sœurs vous font à toutes mille
» amitiés. »

On sera surpris que dans ces différentes lettres mademoiselle du Bois-Anger parle sans cesse des souffrances : un cœur pénétré de l'amour divin aime à se reposer sur tout ce qui sert à le nourrir en lui ; et dans les temps où elle écrivoit , elle souffroit beaucoup , et n'en disoit rien à personne.

Parvenue depuis peu à l'âge de dix-neuf ans , elle avoit fait dans la vertu des progrès si rapides , que tout en elle , jusqu'aux actions les plus indifférentes , étoit sanctifié par des intentions pures , et devenoit l'occasion de nouveaux mérites. On l'obligeoit d'aller à cheval pour sa santé , et elle choisissoit ce temps pour faire des cantiques. Le Seigneur voulut récompenser ses vertus : une maladie de langueur répandit l'effroi dans sa famille, qui avoit long-temps ignoré son état. On consulta les médecins , ils parurent craindre pour ses jours : on ne négligea rien pour l'attacher à la vie , cherchant tous les plaisirs propres à la récréer. Un jour qu'on lui faisoit de nouvelles instances pour qu'elle déclarât ce qui pourroit l'amuser : « Ah ! comment » est-il possible, répondit-elle , de trouver » du plaisir sur la terre , où l'on est éloigné » de Dieu ? » Dans les transports qui animoient le saint Roi d'Israël , lorsqu'il alloit jouir de son Seigneur et de son Dieu , souvent elle avoit à la bouche ces plaintes si touchantes par lesquelles il lui demande de ne

pas prolonger plus long-temps son exil : cependant on cherchoit à découvrir tout ce qui étoit de nature à la flatter. On l'engageoit à s'occuper, à la promenade, des objets capables de la distraire, et qui étoient si souvent pour elle une occasion de renoncement et de sacrifice : « Je le ferai très-volontiers, » disoit-elle ; mais rien de ce qui est sur la » terre ne peut me causer de vrais plaisirs. » Ses sœurs s'empressant de prévenir ses moindres désirs, elle étoit touchée de leur tendresse, et leur prenant la main, leur prodiguoit mille caresses : « Vous ne pouvez, mes » bonnes amies, leur disoit-elle, me donner » la seule chose que je désire, c'est Dieu ; » nulle autre chose ne peut me plaire. »

Déjà bien affoiblie par l'état de langueur où ses maux la réduisoient, elle se traînoit encore chaque jour à l'église ; là elle trouvoit le paradis de la terre, disoit-elle, en se servant des mêmes expressions que nous l'avons déjà vu employer pour la sainte Communion : afin de n'être distraite par aucun objet extérieur, elle étoit dans l'usage de fermer les yeux en entrant dans le lieu saint, et de ne les rouvrir qu'en sortant. On craignit que cette contrainte ne lui devint trop fatigante dans son état d'infirmité ; elle obéit, et tint les yeux ouverts pendant sa prière, mais uniquement pour regarder le très-saint Sacrement, qui étoit exposé. Elle dit ensuite

à la personne dont elle avoit suivi le conseil :
 « Ah ! que j'ai senti de douceur à attacher
 » mes regards sur l'adorable Sacrement de
 » nos autels ! Je me suis rappelé une sainte
 » qui eût voulu pouvoir ne contempler ja-
 » mais d'autre objet que celui-là , tant son
 » cœur en étoit touché , tant sa foi y décou-
 » vroit de merveilles ! »

« Sa maladie la défigura bientôt , au point
 qu'elle étoit absolument méconnoissable : on
 n'eût jamais su qu'elle eût la moindre con-
 noissance de sa beauté , si l'on n'avoit été té-
 moin de la joie qu'elle témoigna quand son
 extrême maigreur l'eut fait disparoitre : le
 monde jugeoit encore sa figure intéressante,
 lorsque déjà elle disoit : « Que je suis aise
 » d'être devenue laide ! » Puis , en riant à la
 vue de cette maigreur qui augmentoit tous
 les jours , elle ajoutoit d'un air de satisfac-
 tion : « Mes amies , la muraille tombe. »

Sa patience augmentoit avec ses souf-
 frances. Pendant les huit mois que dura sa
 maladie , et dont les quatre derniers surtout
 furent accompagnés des plus cuisantes dou-
 leurs , jamais il ne lui échappa la plainte la
 plus légère. Toujours contente , elle bénis-
 soit sans cesse le divin Sauveur ; l'augmen-
 tation seule de sa joie put faire juger qu'elles
 devenoient plus vives encore : les domesti-
 ques connoissoient si bien son courage , que ,
 lorsqu'on alloit savoir de ses nouvelles , ils

répondoient souvent : « Mademoiselle est » certainement plus malade , car elle est » plus gaie. » Obligée de déclarer les maux qu'elle ressentait : « Que le bon Dieu est » bon , disoit-elle , de m'avoir envoyé cette » maladie ! cela vaut mieux que les plus » grandes richesses , cela vaut mieux qu'un » royaume. » Cependant un jour , et c'est la seule fois qu'elle ait paru céder à la vivacité de ses souffrances , elles lui arrachèrent quelques larmes ; mais aussitôt elle s'écria : « Je » n'envie plus le sort des martyrs , puisque » j'ai le bonheur de souffrir pour mon Dieu. » Si je ne devois désirer ma chère patrie , je » souhaiterois de rester mille ans sur la terre , » s'il étoit possible , puisque Dieu m'accorde ce que je n'aurois osé lui de- » mander. »

Quelque amour qu'elle eût pour les croix , elle n'osoit les solliciter , ni presque les souhaiter , ne s'en croyant pas digne ; mais qu'elle embrassoit avec joie celles que la Providence lui envoyoit ! Elle eut , dans ces temps , occasion de montrer à cet égard , sa façon de penser ; elle avoit alors extrêmement à cœur le succès d'une affaire dont l'événement fut absolument contraire à ses désirs. A la nouvelle qu'elle en reçut , et qui devoit lui causer la plus grande peine , Thérèse , au lieu de s'affliger ou de laisser

paroître la moindre altération dans ses traits, chanta le *Te Deum*.

Un jour qu'on cherchoit à lui procurer les mets les plus propres à flatter son appétit, la crainte d'incommoder ceux qui l'entouroient lui fit trahir son secret : « Ne vous » gênez point, de grâce ; les recherches sont » inutiles, tous les mets me sont égaux ; » depuis long-temps j'ai perdu absolument » le goût. » Une de ses amies lui disant, lorsqu'elle étoit presque mourante : je crains que vous n'ayez de la répugnance pour ce que vous mangez actuellement : « Des répugnances, reprit-elle en souriant, je n'en » ai que pour le péché. »

Cette réponse fait sentir qu'elle ne perdoit point de vue , et moins alors que jamais , le souvenir de son bien-aimé ; s'occupant toujours de lui seul , son zèle pour sa gloire ne fit qu'augmenter jusqu'à son dernier moment : ce zèle la rendoit inconsolable , lorsque quelqu'un de sa connoissance s'étoit un peu écarté des routes de la vertu , pour tourner ses regards vers le monde. Une jeune personne avec laquelle les circonstances , la conformité de l'âge et celle des sentimens , l'avoient liée autrefois très-étroitement , n'ayant pas eu le courage de l'imiter, cessoit depuis quelque temps de la fréquenter. Thérèse, songeant que le spectacle de la jeunesse aux prises avec la mort pourroit lui être

salutaire, l'envoya prier de venir la voir; l'ancienne amie se rendit auprès de la malade, qui, lui faisant l'accueil le plus gracieux, entama une conversation intéressante, et lui dit, comme pour lui ouvrir son cœur : « Que je suis heureuse de ne m'être » pas laissé entraîner au goût naturel que » j'avois pour le monde; il m'en a bien coûté » pour résister à ce penchant; où en serois- » je si je m'y étois livrée? » Ces paroles firent beaucoup d'impression sur celle qui l'écoutoit; quand elle se fut retirée, la pieuse vierge consacra une partie de ses derniers momens à prier le Seigneur de toucher son cœur par l'onction de sa grâce, et ses vœux furent exaucés. Sa bonne amie, encouragée par l'exemple de ses vertus, toujours occupée de cet adieu attendrissant qu'elle lui avoit fait, se détermina, peu de mois après, au genre de vie le plus parfait. Les circonstances qui accompagnèrent cet événement se réunirent si bien pour prouver qu'il étoit l'ouvrage de mademoiselle du Bois-Anger, que l'épouse de Jésus-Christ a dit mille fois, depuis le moment où elle se donna tout à Dieu: Oui, c'est à ma chère Thérèse que je dois mon bonheur.

Quoiqu'elle ne fût alitée que les derniers jours de sa maladie, sa situation devenoit à chaque instant plus critique, et cependant sa famille ne cessoit point encore de se flatter

de sa guérison. Une de ses amies, persuadée que cette espérance étoit une illusion, sentit qu'elle étoit d'autant plus cruelle, qu'une perte à laquelle nous ne nous attendons que foiblement est beaucoup plus difficile à supporter. Elle connoissoit d'ailleurs le désir extrême que la sainte mourante avoit de quitter son exil; elle s'adressa directement à elle pour l'engager à préparer son père et ses sœurs au sacrifice que leur tendresse pour elle devoit faire à la religion. A peine se fut-elle expliquée suffisamment, que Thérèse lui dit aussitôt : « Ah ! ma bonne amie , » que je vous ai d'obligation. Je n'aurois » jamais cru que vous fussiez venue m'an- » noncer une nouvelle aussi agréable. » A ces mots , elle lui tendit la main, l'embrassa, et ses larmes commencèrent à couler. Son amie, déconcertée par ses pleurs, les prit pour l'effet de ces sortes d'appréhensions ou de regrets que l'image d'une fin prochaine arrache quelquefois aux âmes les plus vertueuses : « Quoi ! reprit-elle à l'instant , vous aurois-je causé de la peine ? — « Non , » non , répondit vivement mademoiselle du » Bois-Anger ; c'est de joie que je pleure. » Dans le même instant elle ajouta : « Il seroit » bien plus parfait de ne rien désirer ; mais , » mon Dieu , vous le savez , ma joie est bien » légitime. » D'après la connoissance qu'elle venoit d'acquérir sur son état , elle voulut

préparer peu à peu ses sœurs à sa séparation, désirant qu'elles pussent ensuite plus aisément adoucir la peine d'un père qu'elle étoit désolée de voir affligé. En leur annonçant qu'il falloit se quitter, elle employa tous les moyens capables de diminuer l'amertume que leur causoit cette nouvelle : « Mes bonnes » amies, de quoi vous chagrinez-vous ? leur » disoit-elle ; nous nous reverrons. Quand » nous partons pour la campagne, les uns » vont dans une voiture la veille, les autres » dans celle du lendemain. Est-ce que ceux » qui partent dans la seconde voiture s'avi- » sent de pleurer ceux qui s'en vont dans la » première ? La vie n'est qu'un jour. » Ne croyons pas que la joie de mourir étouffât dans son cœur les sentimens de la nature : elle aimoit trop ses parens pour n'être pas vivement affectée de leur situation ; et lorsqu'on lui répétoit souvent : Mais vous désirez de mourir ; votre père et vos sœurs, comment pourront-ils supporter cette perte ? — « J'attends tout » de Dieu, répondit-elle ; il leur donnera » sûrement la force dont ils ont besoin. » De son côté, elle s'efforçoit de les distraire et de les consoler. Ses sœurs ne pouvant s'empêcher de verser des larmes en sa présence, elle leur faisoit cet aveu : « Ah ! mes bonnes » amies, vous empoisonnez ma joie par votre » douleur, vous m'attristez dans l'instant où » je trouve du plaisir à mourir. »

Sa famille , ayant perdu l'espoir de sa guérison , auroit du moins voulu prolonger ses jours , en lui procurant tout ce qu'elle jugeoit propre à la satisfaire ; comme elle lui disoit : Thérèse , que feroit-on bien pour vous causer quelque plaisir ? — « Si » quelque chose pouvoit m'en causer , répondit-elle , ce seroit d'avoir le bonheur » d'aller dans une communauté. » On se rendit à ses vœux , et au commencement de février 1776 , elle fut portée dans le couvent des dames Carmélites de Rennes. En quittant la maison paternelle , elle témoigna aux domestiques beaucoup de reconnoissance des soins qu'ils avoient pris d'elle , et leur fit des excuses du chagrin qu'elle croyoit leur avoir causé : le seul qu'ils eussent jamais ressenti auprès d'elle , avoit été celui de la voir tant souffrir. Elle craignit alors d'attendrir par ses remerciemens une de ses sœurs qu'elle quittoit ; mais, son bon cœur ne pouvant rester muet, il lui échappa de dire avec le ton le plus tendre : « que tu m'as fait de bien ! »

Quelle joie vive , dès qu'elle se vit dans la maison du Seigneur ! et son contentement croissoit encore par l'idée qu'elle épargnoit à une partie de sa famille le chagrin de la voir mourir. Elle s'occupoit avec le plus grand soin des moyens de cacher à son père, alors incommodé, le moment de sa mort , qui ne lui fut véritablement annoncée que plusieurs jours après qu'elle n'étoit plus. Le

lendemain du jour auquel elle étoit arrivée dans la communauté, une maladie généralement répandue dans la ville se joignit à ses autres maux.

Toutes ses infirmités rendant sa situation de plus en plus douloureuse, inspiroient une vive compassion aux personnes qui l'entouroient : elles s'empessoient à la distraire et à la récréer ; mais elle leur disoit en souriant : « Je n'ai pas besoin d'autres récréations que » celles que m'offre l'état où je suis , puisque » j'ai tout lieu d'espérer que je jouirai bien- » tôt du bonheur de voir mon Dieu : mais , » ajoutoit-elle , les médecins ont-ils fixé un » terme ? »

En attendant l'instant qui devoit la mettre au comble de ses vœux , elle fut administrée dans son lit. Le religieux, directeur de la maison, qui lui donna le Saint Viatique, crut qu'il étoit convenable de prendre , à l'égard d'une personne aussi jeune, quelque ménagement , avant de lui proposer de faire à Dieu le sacrifice de ses jours : mais il n'en eut pas besoin ; lorsqu'il lui eut demandé si elle consentoit à mourir , elle répondit dans un sentiment de joie inexprimable , « Ah ! mon père , il y a long-temps que je » n'aspire qu'à ce moment : quand on espère » les biens de l'éternité , toutes les choses de » la terre ne sont rien » Cette réponse surprit autant qu'elle édifia le ministre de la

religion , ainsi que tous les assistans, attendris jusqu'aux larmes. Un ecclésiastique l'ayant, à peu près dans le même temps , engagée à renouveler l'offrande de sa jeunesse au Seigneur : « Monsieur , lui dit-elle de ce » ton qui laissoit voir le peu de cas qu'elle » faisoit de la vie , le sacrifice est bien petit. »

Elle paroissoit ne trouver la durée de ses jours supportable que par la joie qu'elle resentoit à souffrir. Les religieuses qui venoient souvent la visiter s'aperçurent avec le plus grand étonnement que , plus ses maux étoient aigus , plus elle paroissoit satisfaite. Elle conserva ces sentimens jusqu'au dernier soupir. Son extrême maigreur lui ayant enlevé la peau dans différentes parties du corps , elle en témoigna beaucoup de contentement : on crut d'abord qu'elle ne s'en réjouissoit que par l'idée d'une mort prochaine : mais ce qui lui causoit alors de la joie étoit uniquement de se voir attaché à la croix de son divin Maître ; elle disoit : « C'est au moins » quelque chose d'ajouté à mes autres maux. » De là cette préférence qu'elle sembloit donner , dans son lit , à la position la moins commode , et l'on fut contraint d'exiger de sa docilité qu'elle en prit une moins pénible ; de là encore cette réponse à l'une des femmes qui la soignoient , et qui n'osoit la toucher , dans la crainte de lui faire quelque meurtrissure. « Ah ! je voudrois que

» cette chair fût meurtrie depuis la tête jusqu'aux pieds , afin d'avoir le bonheur de souffrir pour mon Dieu . »

Depuis , ses entretiens avec Dieu ne furent presque interrompus que par des questions fréquentes sur le rapprochement de sa dernière heure ; elle demandoit encore de la manière la plus affectueuse à toutes les personnes qu'elle voyoit , et spécialement à l'une d'entre elles, si au moins elles aimoient bien le bon Dieu. Le jour suivant elle eut une foiblesse si considérable que l'on crut qu'elle alloit expirer. Après cette crise , elle fit appeler son médecin, et lui demanda s'il croyoit qu'elle vécût jusqu'au lendemain. Il parut embarrassé sur sa réponse : « Monsieur, lui dit-elle, c'est que, si je ne vis pas jusqu'à demain, je voudrois être communie ce soir, parce que je désirerois sortir de cette vie en portant Jesus-Christ dans mon cœur. » Prévoyant qu'elle mourroit dans la nuit, le médecin, extrêmement édifié des sentimens de sa malade, fut lui-même prier les supérieurs ecclésiastiques de lui accorder encore le saint Viatique.

Quand elle eut reçu cette nouvelle grâce de son Sauveur, on récita les oraisons qui sont en usage pour les agonisans ; elle témoigna beaucoup de reconnoissance des prières qu'on faisoit pour elle : elle voulut aussi mourir dans l'acte d'obéissance , et dit

à celle de ses sœurs qu'elle avoit auprès d'elle : « Retenez bien , je vous prie , tous » les ordres du médecin , pour les exécuter » à la lettre. » Cependant elle devoit se faire bien des violences pour boire les potions qu'on lui préparoit : le Seigneur , qui continuoit de l'unir de plus en plus à sa croix , joignit à tous ses maux une fluxion à la gorge , qui , lorsqu'elle avaloit quelque liqueur , lui causoit les douleurs les plus cuisantes ; néanmoins , loin de refuser jamais ce qu'on lui présentoit , elle étoit la première à demander les boissons que le médecin ordonnoit ; et l'une de ses gardes , hésitant à lui faire prendre , au moment qu'elle étoit expirante , la potion indiquée , dans la crainte que cela ne la suffoquât ; « Il faut obéir , répondit » Thérèse ; » et , par cette raison , elle la détermina. Un autre motif plus puissant , son tendre amour pour Dieu , la conduisoit à tous ces sacrifices ; lorsque , pour la réveiller de l'accablement où elle étoit , on lui disoit : C'est pour l'amour de Dieu qu'il faut boire ; ayant presque perdu la parole , elle trouvoit des forces pour répéter avec une ardeur inconcevable : [« Oui , tout pour l'amour de » Dieu , tout pour l'amour de Dieu. »

On réussissoit encore à la tirer de ce profond assoupissement toutes les fois qu'on lui parloit du bonheur du ciel. Une personne , sachant que c'étoit vers ce séjour , que se por-

toient tous les élans de son cœur , se plaça près de son lit , et lui rappela de petits vers qu'elle aimoit , et qu'elle disoit très-souvent , parce qu'ils exprimoient le désir de quitter la terre ; ils finissoient par ces mots : *Ah ! puissé-je bientôt contempler ma patrie , et m'écrier : paradis ! paradis !* la malade les répéta , et d'une manière si touchante et si expressive , qu'on ne peut la rendre ici. Quelques momens après, elle voulut les prononcer de nouveau ; mais elle ne put dire que ceux-ci : *Cher paradis , paradis !* et ce furent ses dernières paroles. Un instant avant qu'elle rendit le dernier soupir , les religieuses qui étoient auprès d'elle lui ayant suggéré des actes d'amour , d'abandon , elle remua les lèvres , mais ne put faire davantage. Une de ces Dames l'engagea à prononcer , dans le fond de son cœur , cette prière à Dieu : Je ne veux que Jésus , je n'aime que Jésus ; si je n'ai pas , ô mon Dieu ! le bonheur de mourir comme les martyrs pour la foi , que j'aie celui de mourir par l'effort de la charité. A peine la sainte mourante eut-elle entendu cette formule , tirée du père Nouet , qu'elle fit paroître un mouvement extraordinaire , et la jeune religieuse qui lui avoit suggéré cette inspiration , en demeura comme interdite par un saisissement de joie et de surprise. Dans le même moment , Thérèse leva les yeux au ciel , et s'endormit dans le Seigneur , le

lundi 19 février 1776, à deux heures du matin ; âgée de vingt ans, et le jour même de l'anniversaire de sa naissance : sa mort et son triomphe rappeloient ainsi de bien près l'heureuse époque de son Baptême.

Tout le monde dans la communauté, s'empressa de recueillir les restes de notre héroïne. Ses cheveux furent coupés, ses petits meubles de dévotion partagés ; et les Dames Carmélites, pour immortaliser le souvenir de ses vertus dans leur maison, demandèrent à la famille qu'on la peignît dans son cercueil, et qu'on leur laissât son portrait. On grava au bas du tableau ce verset d'un psaume (1) : « Seigneur, je serai rassasié lorsque j'aurai vu ta gloire » ; devise qu'un jeune homme lui avoit appliquée, et qu'il avoit placée dans le cabinet où elle avoit coutume de faire ses oraisons.

Le récit de ses vertus se répandit bientôt, et l'exemple qu'elle venoit de donner à la jeunesse ne tarda pas à produire des fruits. Un homme du monde, qui eut plusieurs fois occasion de la voir pendant sa maladie, disoit après sa mort, que, s'il n'avoit pas été convaincu de l'immortalité de l'ame, la manière dont il l'avoit vue souffrir et mourir l'auroit infailliblement converti. Ses réso-

(1) Ps. xvi, v. 17.

lutions , avant qu'elles eussent été mises au jour , ont fait sur plusieurs jeunes personnes des impressions salutaires. Une religieuse écrivoit de Paris , quelques mois après cette fin bienheureuse , que la foi tendre et solide de mademoiselle du Bois-Anger , dans sa maladie , dont elle s'étoit procuré les détails , avoit encouragé , résigné même à la mort une jeune personne qui étoit mourante dans sa communauté. Mais c'est surtout par les sentimens généreux que la lecture de sa vie a fait naître dans les cœurs de beaucoup de jeunes personnes , et par les larmes qu'elle leur a fait verser , qu'on doit juger combien cette vie fut digne d'être proposée pour modèle.

Dans la patrie de mademoiselle du Bois-Anger , le souvenir de ses vertus ne se conserva pas seulement au sein d'une famille qui la pleuroit tous les jours (1). Elle méritait

(1) Son père a conservé jusqu'au tombeau les plus vifs regrets d'avoir survécu à sa chère Thérèse. Dans la crainte de renouveler une douleur trop légèrement assoupie , on n'osoit jamais lui parler d'elle. Il ne pouvoit quelquefois refuser à sa tendre parcourir les écrits où cette fille bien-aimée lui avoit laissé de sûrs garans de ses vertus : mais dans la lecture qu'il en faisoit , il les arrosoit

toit sans doute d'emporter avec elle plus que les regrets de ceux qui lui furent unis par les liens du sang et de l'amitié : les vierges destinées à l'éducation de la jeunesse parloient souvent de Thérèse dans toutes les communautés ; les supérieurs ecclésiastiques

de ses pleurs. Lorsque nous nous déterminâmes à mettre au jour la Vie de cette jeune demoiselle , on demanda son consentement , et il répondit : « J'ai » beaucoup de répugnance à cela , on croira peut- » être , si j'y consens , que je veux que ma fille fasse » sensation ; mais ajouta-t-il aussitôt sans qu'on lui » eût fait la moindre instance , je nedois point m'op- » poser à ce que ses vertus , dont j'ai été témoin , » soient manifestées. » Depuis ce moment , il s'oc- » cupa lui-même à fournir de nouveaux traits , et il craignoit toujours qu'on en oubliât quelques-uns. Dès que la Vie de sa fille fut imprimée , il la lut avec une satisfaction inexprimable , et versa tant de larmes , qu'on trembla que sa santé n'en fût altérée. L'héroïsme de cette fille si sainte que Dieu lui avoit donnée , quoiqu'il lui eût été toujours très-présent , le pénétrait alors d'une plus vive admiration : il avouoit la retrouver trait pour trait ; et en parlant de Thérèse : « Je connoissois , disoit-il , toutes ses » vertus , mais , lorsque je les aperçois ainsi rassem- » blées , j'éprouve au milieu de mon extrême sen- » sibilité , une consolation inexprimable en la » voyant si parfaite , parce que je suis sûr de » son bonheur. »

des diocèses de la province qui lui donna le jour ont assuré que les jeunes personnes de leurs couvens s'y entretenoient bien souvent d'elle , et que , depuis qu'elles avoient entre les mains le tableau de ses actions , elles s'empressoient de remplir exactement leurs devoirs , ou rougissoient de leurs moindres fautes , au seul nom de Thérèse , en disant : La jeune héroïne chrétienne agissoit de cette manière ; ou bien , en telle circonstance elle ne se seroit pas ainsi comportée. Les mères chrétiennes la proposèrent aussi pour modèle à leurs enfans. Dans toutes les sociétés où régnoit encore l'esprit de la religion , on n'y présentoit jamais d'exemples qu'on ne la citât avec une parfaite confiance. Sur sa piété , les opinions ne furent point partagées ; tout le monde faisoit son éloge , mais personne ne le fit avec plus d'attendrissement et de reconnaissance que les malades et les pauvres. Dans les jours de notre jeunesse, nous avons vu des vieillards , couchés sur la paille , accablés d'infirmités, presque mourans de froid et de misère, pleurer en écoutant ou en lisant son histoire, et dire ensuite avec une espèce de transport, en élevant les yeux et les mains vers le ciel : « Ah ! que de vertus , avec si » peu d'années , cette jeune personne nous » donne l'exemple , à nous qui sommes déjà » si vieux. » Mais cela est trop beau , ajoutoient quelques-uns ; jamais nous ne pour-

rons l'imiter , et ensuite ils s'animoient cependant par le souvenir de ce qu'ils avoient lu ou entendu , à la patience , à la douceur , à la confiance en Dieu. Il fut enfin des personnes sur lesquelles la mémoire encore récente de sa vie toute angélique fit une impression si vive , que , pour obtenir plus sûrement des grâces du Seigneur , elles sollicitoient dans un pieux enthousiasme l'esprit de Thérèse , et s'applaudissoient toujours de l'avoir invoqué.

Vierges chrétiennes, venez, je vous conjure, méditer avec moi sur le cercueil de votre admirable compagne : n'est-ce point d'elle que l'Esprit-Saint parloit, quand il nous dit : « Ayant peu vécu , il a rempli la » course d'une longue vie , car son ame étoit » agréable à Dieu ; c'est pourquoi il s'est hâté » de le tirer du milieu de l'iniquité (1). » N'est-ce pas sur la mort même de Thérèse du Bois-Anger que l'esprit de lumière et de grâces a prononcé , lorsqu'il nous dit : « La mort du juste est précieuse aux yeux » du Seigneur ; sa mémoire vit de génération » en génération : tous s'empressent à ra- » conter sa sagesse , et l'assemblée des fidèles » s'accorde à le combler d'éloges (2).

(1) Sagesse, ch. iv. v. 13-14.

(2) Ecclésiast., ch. xlv, v. 14-15.

M A R I E - A N N E - J E A N N E C^{***};

Décédée l'an de Jésus-Christ 1774.

MADemoiselle MARIE-ANNE-JEANNE, fille de M. Bonaventure-Jacques-Marie-Anne Malo C^{***}, avocat au parlement de Bretagne, et de dame Hélène L^{***}, naquit à Rennes, le 10 juillet 1757. Avec tout ce qu'il faut pour plaire, elle ne parut avoir de l'enfance que ses agrémens : très-caressante, elle sut bientôt, par sa franchise, sa candeur, ses manières engageantes, se concilier la tendresse et la bienveillance de ceux qui l'entouroient.

Elle avoit au plus quatre ans et demi quand la mort lui enleva l'auteur de ses jours : pendant sa maladie, la petite Marie-Anne ne se plaisoit qu'auprès de son lit, et s'empressoit à lui rendre mille services, qui sembloient même au-dessus de ses forces. Ce bon père mourant étoit attendri de la tristesse qu'elle montrait en le voyant souffrir : les yeux toujours attachés sur lui, jamais elle ne consentit à le quitter : on fut obligé, quelques heures avant qu'il expirât, de l'arracher de ce lieu funeste ; elle ne cessoit ensuite de le

demander : pendant plus de trois mois elle le pleuroit en s'écriant : O mon papa ! venez avec nous. Et lorsque , pour la consoler , on lui disoit qu'il étoit allé jouir , dans le paradis , d'un bonheur éternel , elle regardoit le ciel , prenoit la main de sa mère ; et , l'embrassant , lui disoit : Allons , maman , allons là-haut retrouver , papa , être heureuses avec lui.

Cette sensibilité , le germe des vertus , quand elle est bien dirigée , ne fit que s'accroître avec l'âge : sa raison , développée de bonne heure , réalisa les espérances qu'elle donnoit pour l'esprit et pour le cœur. Connoître Dieu et l'aimer , apprendre les principes de sa religion , et s'en bien pénétrer , fut pour elle en quelque sorte l'ouvrage d'un moment.

Presqu'au sortir du berceau , l'aimable enfant joignit au désir de s'instruire une aptitude et une sagacité merveilleuses. Ses parens avoient associé à ses premières études un frère à peu près de son âge ; le maître n'eut pas de peine à saisir la différence de capacité entre ses élèves ; autant l'une étoit douée de cette finesse qui saisit au premier coup-d'œil l'étendue de la règle et l'applique aussitôt , autant l'autre faisoit paroître cette lenteur continuelle , trop souvent l'annonce d'un esprit borné. L'instituteur donnoit donc des éloges à celle-là , et faisoit des reproches

à celui-ci; mais alors, loin d'user de son petit triomphe, Marie-Anne ne cherchoit qu'à consoler son frère, qu'à l'engager à l'imiter, à la surpasser même.

Elle ne connut pas plutôt la différence du bien et du mal, qu'elle montra de l'ardeur pour le travail; ce goût ne l'empêchoit pas de se livrer avec joie à des amusemens innocens, surtout lorsqu'elle y trouvoit moyen de parler de Dieu à ses frères et à ses sœurs; souvent elle leur faisoit naître le désir de prier; après s'être récréée avec eux, elle récitait le chapelet, et les entretenoit d'une manière intéressante des avantages et des charmes de la vertu.

Celui de ses frères qui partageoit ses études, approchant le plus de son âge, se trouvoit souvent avec elle. Ils concurent l'un pour l'autre un attachement dont la vivacité ne fit que croître avec les années. Couchant dans les appartemens voisins, et l'heure du repos étant pour tous deux la même, elle en prenoit occasion, avant de s'abandonner au sommeil, de lui communiquer des réflexions propres à inspirer la dévotion.

Déjà toutes ses démarches étoient dirigées par une piété solide : à l'église, d'une modestie, d'une ferveur, d'un recueillement à l'abri de la plus légère distraction, elle donnoit à toutes les instructions publiques une attention bien rare dans un âge aussi tendre;

et souvent, après avoir entendu un sermon, elle en rapportoit les traits qui l'avoient le plus frappée.

A ces bonnes qualités, elle joignit une soumission sans bornes, qui naissoit de l'excellence de son caractère; naturellement bouillant, livré à lui-même, il auroit pu gâter ses heureuses dispositions; mais, quand elle succomboit à sa vivacité, sa faute étoit toujours si promptement réparée, qu'à la voir dans ses momens de repentir, on eût voulu n'être jamais coupable que comme elle.

Telle fut Marie-Anne jusqu'au moment de sa première communion, qu'elle fit dans sa onzième année. Elle aspirait depuis longtemps au bonheur de participer à nos augustes mystères; et ses prières et ses caresses, ses larmes même, l'avoient sollicité auprès de ses parens. Ses vœux étant exaucés, son cœur goûta de si grandes douceurs à la Table sainte, qu'elle promit de travailler de toutes ses forces pour atteindre à la perfection : dès-lors, plus ardente au service du Seigneur, elle ne voulut plus songer qu'à lui plaire, et ses légers défauts furent bientôt effacés. Elle commença d'abord à mettre dans toutes ses actions une douceur admirable, elle ne s'impatia plus d'une offense, lorsqu'elle étoit en butte aux humeurs de ses frères ou de ses sœurs; se montrant empressée à faire les avances, elle imitoit Joseph,

et ne savoit , comme lui , qu'aimer et pardonner. Un jour qu'elle se trouvoit dans une maison étrangère , une personne dont elle n'avoit lieu d'attendre que des égards , lui tint des propos très-durs , auxquels elle ne répondit absolument rien ; quelques instans après , elle lui adresse des paroles pleines d'obligeance , et prend congé d'elle avec une honnêteté capable d'adoucir le cœur le plus ulcéré.

Après avoir , par de pénibles combats , réprimé ses penchans , il ne lui en coûta presque plus de faire à Dieu des sacrifices , celui même d'un plaisir innocent. On lui avoit annoncé une partie de campagne où elle se promettoit beaucoup de satisfaction : quelques heures avant le départ , sa mère voulant éprouver la bonté de son caractère , prétexte une affaire qui oblige Marie-Anne de rester auprès d'elle. « Eh bien ! ma petite » maman , dit-elle aussitôt en lui faisant » mille caresses , je suis trop heureuse ; j'aurai le plaisir de demeurer avec vous. » Et elle prononça ces mots sans qu'on s'aperçût , à son ton et à l'air de son visage , qu'elle éprouvoit une contradiction.

Peut-être , en cédant à ses inclinations , n'eût-elle pas été indifférente pour les modes , ayant une figure intéressante , dont la parure auroit relevé les grâces. Cependant

elle montra de bonne heure de l'éloignement pour tous ces vains ajustemens.

Cette façon d'agir fut en elle le fruit d'une vive charité. Les pauvres étoient ses plus chers amis, et l'argent dont elle pouvoit disposer à son gré étoit consacré tout entier à leur soulagement. « Tiens , mon tendre ami , » disoit-elle un jour confidemment à son » jeune frère , lorsque ma bourse est garnie , » et que je rencontre dans une boutique un » objet qui flatte mon goût , alors il se livre » un combat entre mes sens et mon cœur ; » mais , grâces au ciel , celui-ci l'emporte , » et les pauvres sont secourus. »

Avec un si heureux caractère , il n'est pas étonnant qu'elle fit les délices de sa famille ; la douleur qu'éprouva sa mère pour consentir à se séparer d'elle pendant plusieurs mois, le prouva d'une manière sensible. Elle venoit d'atteindre l'âge de quinze ans , lorsqu'une de ses sœurs , établie dans une ville à dix lieues de Rennes , pria instamment madame C^{***} de permettre à Marie-Anne de venir passer quelque temps avec elle. Nous ne dirons rien des larmes qu'elle répandit en quittant les bras maternels. L'amour filial fut en elle le plus doux penchant de la nature, et l'hommage simple et vrai de sa reconnaissance.

Arrivée près d'une sœur qui la désiroit comme un modèle, elle se traça un règlement

de vie dans lequel , faisant au Seigneur des promesses aussi tendres qu'édifiantes , elle mit un ordre admirable entre ses occupations , se prescrivant des moyens ingénieux pour conserver le souvenir de ses devoirs et la présence de son Dieu. Tout cela est beau , sans doute ; l'essentiel est de satisfaire aux obligations qu'on s'impose , et jamais elle ne s'écartoit des siennes ; remplissant d'abord le précepte , pour en venir ensuite au conseil.

Comme sa sœur lui donna le soin de veiller aux intérêts de sa maison , et celui d'avoir l'œil sur ses domestiques , elle s'attacha à rendre leur condition douce et facile. Les considérant comme ses frères , comme des êtres créés à l'image de son Dieu , elle diminueoit leurs peines autant qu'il lui étoit possible , et ils bénissoient son excellent caractère.

Pour se former de plus en plus à la vertu , elle sentit l'extrême besoin que l'on a du sacrement de Pénitence , et les avantages qu'il procure ; conduite depuis long-temps par un guide éclairé qu'elle ne pouvoit plus consulter , elle s'adressa à un vertueux ecclésiastique , aux pieds duquel elle fut souvent déposer les secrets de son ame , et confesser avec un sensible regret de bien légères imperfections. Ce sage directeur ne tarda pas à s'apercevoir des fruits que ses

conseils produisoient dans le jeune cœur qu'il avoit à guider ; sa famille , se trouvant au milieu du grand monde , lui présentoit par-là un moyen facile de partager ses plaisirs ; mais elle savoit toujours , pour les éviter , employer d'innocens artifices qui contentoient ses parens et lui réussissoient. Cependant , lorsqu'il se tenoit chez eux , à de certains jours , des assemblées nombreuses , elle sentoit la nécessité de se contraindre , et elle se couvroit , quoique à regret , des parures qui , sans blesser en rien la modestie , n'étoient point d'accord avec ses sentimens et ses goûts. « Pourquoi , disoit-elle à sa sœur , parer avec tant d'apprêt un corps qui bientôt aura la terre pour partage ? Pourquoi charger de rubans une tête qui ne devrait être que couronnée d'épines ? »

On étoit prévenu de sa pieuse délicatesse , et rarement on l'obligeoit d'aller aux assemblées. Elle y auroit paru volontiers , s'y seroit montrée passionnée pour la danse , si elle eût été moins vertueuse ; car , dansant avec grâce , elle avouoit que cet exercice ne lui déplaisoit pas : mais , loin de céder à son penchant , elle avoit coutume d'y résister avec courage. Un jour cependant , les vives instances des personnes qui lui étoient extrêmement chères , et qu'elle refusa d'abord avec fermeté , la firent ensuite consentir à se

rendre à un bal général, où tout étoit réuni pour amuser la jeunesse. Ses amis se faisoient une fête de l'y voir paroître, quand un petit accident l'en empêcha, et l'on ne sauroit exprimer la joie que lui causa ce contre-temps.

Mademoiselle C*** s'affermisoit dans l'éloignement et le dégoût du monde par des réflexions solides, et qu'elle communiqua à son jeune frère, depuis qu'ils étoient séparés. « J'ai besoin, cher ami, de prières, » mon ame étant exposée à recevoir souvent » des attaques, quoique je voie peu le » monde; mais il imprime le goût de ses » faux plaisirs dans notre cœur : je fais » quelquefois réflexion qu'on a bien sujet » de craindre pour son ame, pour peu que » l'on s'expose à aller contre les avis décidés » de la religion : car, à bien voir, que fait- » on dans le monde? médire les uns des » autres, y consumer inutilement un temps » précieux. Hélas! cher frère, qu'on se » trouve éloigné des avis que nous donne » le père Bouhours, dans sa dix-septième » Réflexion, qui traite de l'usage du temps! » Cela me fait souhaiter le moment où je » serai séparée du monde. Je crois même » désirer cet instant avec trop d'empresse- » ment, n'étant pas assez soumise à la vo- » lonté de mon Dieu. »

Dans une autre lettre elle lui disoit : « Je
 » lisois l'autre jour un chapitre de l'Imita-
 » tion : ah ! cher ami , cela me faisoit souhai-
 » ter d'être entièrement séparée du siècle ;
 » car on ne peut jouir de la paix que l'orsqu'on
 » a le bonheur d'en être éloigné. » Elle lui
 écrivoit encore : « Mon cher ami , que ce mal-
 » heureux monde est trompeur ! Vis loin de
 » lui le plus qu'il te sera possible ; car remar-
 » quons que le monde est un royaume qui a
 » pour chef et pour monarque le prince des
 » ténèbres ; que ce roi sait nous captiver par
 » ses amorces enchanteresses, et nous ravir
 » à notre Dieu : combien cela devroit nous
 » engager à bien prendre garde de nous en
 » laisser jamais abuser ? Ses apparences sont
 » si trompeuses ! Plus tu seras seul , plus tu
 » seras tranquille. Oui , cher frère , grâce à
 » Dieu, je me propose toujours de me re-
 » tirer du monde ; je désire que mon Dieu
 » me fasse persister dans ce dessein. »

A ces réflexions , elle en ajoutoit d'autres
 non moins salutaires , sur la courte durée et
 sur toutes les misères de la vie ; dans les
 épanchemens de l'amitié la plus tendre, elle
 encourageoit son ami, et s'encourageoit elle-
 même à avancer dans la vertu. « Mon cher
 » frère , hélas ! que cette vie est courte, et
 » que notre ame y est dans des sentimens
 » bien divers ! tantôt dans la joie, tantôt dans
 » la sécheresse, et quelquefois comme

» accablée sous le poids d'une tristesse mor-
» telle. Voilà donc l'état de la vie présente,
» et nous y mettons notre félicité ! Que nous
» sommes aveugles ! nous ne réfléchissons
» point sur l'éternité , tandis que nous fai-
» sons route pour y arriver.... Mon retour
» sera dans peu , selon toute apparence. Fai-
» sons résolution de nous aider l'un l'autre
» à entrer dans le chemin de la perfection
» quand nous serons réunis ; fasse le ciel que
» ce soit pour sa gloire ! Hélas ! si cette réu-
» nion ne servoit qu'à nous faire mener une
» vie tiède , que nous serions malheureux !
» employons-la donc utilement. Je me suis
» proposé de mener une vie tout autre en-
» core que celle que j'ai menée par le passé ;
» daigne , par tes conseils , me faire exécu-
» ter mon dessein. Je suis , cher frère , ta
» fidèle compagne. »

« Nous sommes , lui avoit-elle écrit dans
» une autre occasion , à lire la Vie de sainte
» Thérèse. Ah ! que cette Sainte porte à la
» vertu ! je désirerois pouvoir te dire toutes
» les rares qualités dont Dieu avoit pourvu
» cette ame. Remettons cela à l'instant où
» Dieu nous réunira. Hélas ! que je souhaite
» ce moment ! si nous ne sommes pas faits
» pour avoir le plaisir de nous voir réunis
» en ce monde , que Dieu nous accorde la
» grâce de l'être dans l'autre ! »

« Sans doute , mon cher frère , contenoit

» une autre de ses lettres, tu ne perds point
» de vue la grande route que nous avons à
» faire pour mériter un éternel bonheur.
» Hélas ! nous devrions nous en occuper uni-
» quement. Que j'y pense peu ! réparons,
» s'il est possible , par notre application à
» servir notre Créateur , l'oubli total que
» l'on fait de ses bontés.... Tâche, tendre
» ami, de marcher d'un pas ferme dans le
» chemin de la vertu ; encourage-moi par
» ton exemple , car mon ame a vers Dieu un
» vol lourd et pesant, retournant toujours
» vers la terre, dès qu'elle sent une petite
» difficulté à s'élever vers le ciel. Ah ! mon
» ame, qu'y a-t-il de si pénible à servir un
» Dieu qui nous paie avec tant de générosité,
» pour quelques petites peines souffertes
» pour son amour ? Ayons confiance en no-
» tre bonne Mère , l'avocate des pauvres
» pécheurs. »

Ces pensées, jetées sur le papier, souvent sans ordre, mais toujours par le mouvement d'une piété tendre, nous découvrent les progrès que Marie-Anne faisoit chaque jour dans la vertu. Elle parvint en peu de temps à mépriser les choses de la terre, et à goûter les douceurs de la solitude. Aux momens où elle se trouvoit seule, tout son plaisir étoit de s'entretenir avec Dieu par la méditation, qu'elle nommoit affectueusement la nourriture de son ame. Elle goûtoit tant de

sentimens ineffables dans ses entretiens familiers avec le Seigneur, qu'elle paroissoit insensible à tout ce qui n'étoit pas lui. A genoux, les yeux fermés, les mains jointes, elle ne voyoit que ce divin Sauveur régnant en elle, au pied du Crucifix, les heures s'écouloient à ses yeux comme des momens.

Le terme de la vie, qu'elle n'avoit jamais envisagé avec frayeur, devenoit de plus en plus l'objet de ses vœux, et, par des cantiques qu'elle chantoit à tout moment, elle marquoit à l'Époux céleste son extrême désir d'entrer en possession de sa gloire. Parmi ceux qui lui plaisoient davantage, il en étoit un qu'elle répétoit sans cesse; il commence par ces mots : *Sainte Sion, riche héritage*. En les prononçant, elle élevoit les yeux vers le ciel : ensuite, avec une sorte de transport dont elle n'étoit pas maîtresse, joignant les mains, et répandant quelquefois des larmes, elle adressoit au Seigneur, du ton le plus touchant, ces derniers vers du couplet : *Ah ! quand seras-tu mon partage ? quand serai-je à toi pour toujours ?* Sur les traces de sainte Thérèse, qu'elle honoroit spécialement, souvent elle appeloit à elle le bien-aimé de son ame, ne perdant point de vue l'heureux moment qui devoit l'unir à lui pour toujours.

Dans une ame sensible et vertueuse, telle que celle de cette jeune vierge, l'idée de la

mort ne peut que répandre une joie pure ; lorsque , comme elle , on se prépare , par une vie sainte , à bien mourir. Elle saisissoit avidement toutes les occasions de pratiquer le renoncement à soi-même et la mortification chrétienne. Son âge ne lui permettant point encore le jeûne continuél du carême , elle avoit obtenu de jeûner , pendant ce temps de pénitence , deux fois chaque semaine. Elle choisissoit , autant qu'elle le pouvoit , parmi les mets qu'on lui présentoit , ceux qui flattoient le moins son goût ; elle se privoit aussi volontiers des fruits qu'elle aimoit le plus ; mais elle agissoit dans tout cela avec tant d'adresse , qu'elle n'avoit presque que son Dieu pour confident de ses privations et de ses sacrifices. Pour s'y animer plus fortement , elle se représentoit les souffrances de Jésus-Christ et les pauvres mourant de misère. Ce secret lui réussit toujours ; elle l'avoua plusieurs fois à son jeune frère.

En se rendant digne d'une mort bienheureuse , en la souhaitant avec ardeur , elle n'en étoit pas moins soumise à la volonté du Seigneur , s'il la condamnoit à vivre long-temps sur la terre ; mais alors , afin d'adoucir son exil , elle formoit le projet d'aller finir ses jours à la campagne , pour y soigner les pauvres. Son jeune frère devoit , suivant ses vues , la seconder. « Mon cher ami , lui di-
» soit-elle souvent , que nous serons heu-

» reux de soulager nos frères , de leur ap-
» prendre à bénir le Seigneur ! »

D'après un accord fait entre eux , les deux amis devoient recevoir chaque semaine une lettre l'un de l'autre ; ils furent fidèles à leur engagement , et à la mort de mademoiselle C*** , ils s'étoient , dans l'espace de dix mois , écrit un grand nombre de lettres , avec la promesse de les conserver. Une amitié toute naturelle n'avoit point eu de part à l'obligation que la jeune sœur s'étoit imposée ; ses désirs étoient de rendre son frère solidement vertueux , et de le prémunir contre les assauts que son cœur novice et foible auroit à soutenir dans l'éducation publique. Depuis son absence , ne pouvant plus de vive voix lui peindre les charmes de la vertu , et l'engager par toutes ses caresses à la pratiquer , elle y suppléoit en lui écrivant , dans les termes les plus tendres , que la piété est le seul bien véritable , et en lui présentant , avec toute la délicatesse du sentiment , avec tous les ménagemens possibles , les moyens de l'acquérir. Après son départ , elle lui marquoit : « Ce m'est un plaisir bien doux
» d'apprendre de tes nouvelles , et de te
» donner des miennes ; car ces petites con-
» férences raniment la vertu , qui s'éteint
» bien souvent chez moi... J'avois toujours
» oublié de te faire des remerciemens au sujet
» du livre que tu m'as envoyé. Qu'il est beau

» de voir des ames brûlantes de l'amour de
» Dieu ! Tout mon désir seroit que les ha-
» bitans de notre ermitage brûlassent du
» même amour. Tu vois par-là que je suis
» constante dans notre dessein ; Dieu m'en
» a fait la grâce. Toute notre étude doit être
» de mériter cette vie éternelle qui nous
» est promise. Que le temps présent , cher
» frère , est mal employé ! on ne pense qu'à
» satisfaire son goût pour les plaisirs ; prie
» Dieu pour ces ames , afin qu'elles recon-
» noissent leur aveuglement : que de grâces
» nous a faites ce Dieu de bonté , de nous
» faire connoître les faux attraites du monde !
» Je suis ta fidèle sœur. » Ailleurs elle lui
» marquoit : « J'ai reçu ce matin ta lettre, qui
» m'a fait bien plaisir ; car je n'ai point de
» plus grande satisfaction que d'apprendre
» que tu persistes dans les mêmes sentimens.
» Fasse le Ciel que tu y persistes toujours ! »

Une autre de ses lettres commençoit par ces mots : « Permets que je te fasse de petits
» reproches, mon cher frère ; tu as mis bien
» de la distance entre ton avant-dernière
» lettre et celle que je reçus lundi ; la pen-
» sée que tu m'oublies , ou que tu ne per-
» sistes plus dans tes sentimens, m'afflige on
» ne peut pas davantage ; mais les promesses
» que tu m'as faites me dissuadent de ces
» sentimens. J'ai reconnu mes torts, et j'ai
» remarqué que je désirois avec trop de pas-

» sion de recevoir tes lettres. Dieu a permis
» que tes occupations t'aient empêché de
» m'écrire, pour me faire apercevoir ma
» faute. Daigne le Seigneur me faire la grâce
» d'apercevoir les autres ! car tu sais que
» l'on se trompe toujours en se croyant meil-
» leur que l'on est en effet.

» Je me faisais fête de recevoir de tes let-
» tres ce soir, lui écrivoit-elle encore ; mais
» je me suis vue, avec chagrin, privée de
» cette satisfaction. Je te ferai encore des re-
» proches, m'as-tu donc oubliée ? Souviens-
» toi que tu m'avois promis de m'écrire
» toutes les semaines. Je fais une réflexion,
» cher frère ; si cela te distrait le moins du
» monde de ton petit plan de vie, comme
» je pense que tu l' observes, ne nous écri-
» vons plus : Dieu demande peut-être ce
» sacrifice de moi. »

Craignant, d'après son silence, qu'il eût abandonné ses premiers sentimens, elle met son cœur de la partie : c'étoit bien le moyen de réussir. A la réception de la lettre de son frère, que des circonstances imprévues avoient obligé de laisser passer plusieurs postes sans écrire à sa sœur, elle lui répond :
« Dieu règne dans nos cœurs, mon cher
» frère. J'ai reçu ce soir ta lettre ; il est inu-
» tile de te peindre la joie qu'elle m'a occa-
» sionnée, je t'en crois persuadé. Ah ! cher

» ami , que je suis aise de te voir dans les
» mêmes sentimens ! »

Marie - Anne cherchoit ainsi tous les moyens de faire une conquête au Seigneur. L'ardent intérêt qu'elle témoignoit à son ami , sur tout ce qui pouvoit le flatter ; la joie qu'elle lui montrait, toutes les fois qu'elle le voyoit content ; la manière affectueuse dont elle s'affligeoit avec lui lorsqu'elle le voyoit dans la peine , les assurances toujours nouvelles d'une amitié qui ne devoit , comme elle lui disoit , finir qu'avec sa vie : tout étoit employé avec le plus grand art pour lui inspirer le goût de la piété. Eprouvant des obstacles à l'accomplissement d'un projet qu'il avoit extrêmement à cœur , il en parloit souvent à sa sœur ; elle s'attendrissoit d'abord avec lui , écoutant attentivement ses raisons , et le consolait ensuite par tous les motifs que la religion peut nous dicter. Le jeune écolier dont les chagrins ne s'adoucissoient jamais tant qu'auprès de sa confidente , revenoit souvent à la charge ; et , après leur séparation , presque toutes ses lettres étoient de tendres plaintes que l'amitié , pour se soulager , versoit dans le sein de l'amitié. « Cher ami , lui » répondit-elle , tu m'apprends les opposi- » tions continuelles que tu rencontres à ce » qui est l'objet de tes désirs : sans doute , » cher frère , Dieu exige de toi une soumis- » sion parfaite aux desseins de sa Providence ,

» ne voulant pas qu'on s'attache à rien sur la
» terre ; fais-lui de bon cœur ton sacrifice ,
» et tu verras qu'il te comblera de sa grâce ,
» car c'est un maître qui paie au centuple ,
» nous le voyons bien. Quelques années de
» pénitence , de travaux et de peines , sont
» récompensées d'une éternelle gloire. Que
» cela est propre à nous encourager à souffrir
» patiemment !..... Je partage , mon cher
» ami , la peine que t'occasionnent tous les
» obstacles qui se présentent : ah ! c'est une
» croix que Dieu t'a ménagée : il faut t'y con-
» former avec soumission : tu trouveras une
» maxime bien consolante dans l'Imitation ,
» qui nous dit : S'il y avoit quelque chose de
» meilleur et de plus avantageux pour notre
» salut que les souffrances , Jésus-Christ
» l'auroit sans doute appris par sa parole et
» par son exemple. C'est le dixième chapitre
» du second livre. Qu'il est consolant pour
» les affligés !..... Sans doute , Dieu forme
» tous ces obstacles pour t'éprouver : tu dois
» donc te conformer à cette adorable Provi-
» dence , qui permet que toutes choses nous
» tournent à bien ; car , tendre ami , quand
» on a Dieu pour unique objet , tout est doux
» à l'ame , et tout est amer en son absence ;
» c'est lui qui rend le cœur tranquille , et
» qui nous comble de paix et de joie ; voilà
» la vraie paix que nous devons nous mettre
» en droit de mériter , non pas celle d'être

» exempts des peines attachées à la vie ; car
» nous devons infailliblement souffrir en ce
» monde. Acceptons donc avec résignation
» tout ce que ce Dieu plein de bonté daigne
» nous envoyer..... Mon cher frère, je ne
» saurois te peindre la part que je prends
» au retardement de l'accomplissement de
» tous tes désirs : en lisant ta lettre , j'avois
» peine à retenir mes larmes : sommes-nous
» donc tous deux foibles , et n'accepterons-
» nous pas avec résignation ce que demande
» de nous notre Sauveur ? » Elle mêloit ainsi
l'attendrissement et le zèle de l'amitié à des
motifs plus nobles encore , et présentoit en
même temps le prix que la religion met aux
souffrances , et les consolations ineffables
qu'on puise dans son sein.

Ce que nous avons rapporté de ses lettres
prouve combien elle désiroit que son frère
aimât Dieu. Mais , pour gagner son cœur ,
elle usoit d'une ingénieuse adresse ; quand
elle lui donnoit des conseils , elle sembloit
avoir en vue de s'animer et de s'encourager
elle-même la première. Souvent elle lui de-
mandoit des avis , en ne lui faisant de son
côté que des prières , pour qu'il s'attachât de
plus en plus au Seigneur.

Elle étoit d'ailleurs pleine de défiance sur
ses propres lumières. Dans une circonstance ,
son frère la pressoit de lui marquer ses sen-
timens sur un objet : « Tu badines , cher

» ami , lui écrivit-elle ; adresse-toi à des per-
» sonnes plus habiles que moi , qui ne sais
» rien. » Il insista , et la pressa de lui dire sa
façon de penser ; mais elle lui répondit : « Tu
» me fais peine , je ne suis nullement en état
» de t'éclairer ; parlons plus ouvertement , tu
» sais que nous sommes hommes et fragiles.
» Laissons donc tous ces discours qui ne sont
» propres qu'à nourrir l'orgueil , et défie-toi
» un peu plus de mon amour-propre. Sui-
» vons le conseil d'une sainte ame qui ,
» quand on lui donnoit des louanges , disoit :
» Que vous a fait mon ame pour nourrir ainsi
» son orgueil ? Cesse donc , mon cher frère ,
» et ne donne pas prise au démon , qui
» ne cherche qu'à entrer dans notre
» ame. »

Ces paroles décèlent la profonde humilité de cette jeune Demoiselle , et sa conduite offroit un acte presque continuel de cette même vertu ; jamais elle ne la perdoit de vue : toujours en garde contre les éloges qu'on pouvoit donner à ses actions , elle ne désiroit que l'oubli et l'anéantissement ; aussi avoit-elle le plus grand soin de dérober aux autres les talens aimables qu'elle avoit reçus de la nature.

Tandis qu'elle se dissimuloit son propre mérite , elle savoit rendre justice à celui des autres ; et instruite qu'un jeune parent réussissoit dans ses études : « J'ai appris , disoit-

» elle, les nouveaux progrès du cher *** ;
» cela me fait un plaisir infini ». Elle ajouta
sur-le-champ : « Je désire qu'il fasse autant
» de progrès dans la vertu que dans l'étude ;
» car c'est celle-là qui doit nous occuper
» particulièrement. »

Nous l'avons vu aussi recommander dans ses lettres la dévotion à la Mère de Dieu. Elle ressentoit pour elle une extrême tendresse , baisoit affectueusement ce qui portoit son empreinte , et disoit souvent : « Que je suis
» heureuse de l'avoir pour patronne ! » Mais en parlant continuellement de l'amour de cette bonne Mère envers les hommes , en engageant tout le monde à l'honorer , en ne négligeant rien pour lui plaire , elle se reprochoit toujours de ne point l'aimer assez.

Marie-Anne n'ignoroit point que la vraie manière de rendre hommage à la sainte Vierge est d'imiter ses vertus et de s'attacher surtout à celles qu'elle chérit davantage. Que de soins elle mettoit à conserver une pureté inaltérable ! Commandant à tous ses sens , on eût dit qu'il ne lui en coûtoit rien pour les maîtriser à son gré. Il régnoit dans sa démarche et dans sa personne un caractère si naturel de modestie et de candeur , que son visage respiroit un air angélique. Si par hasard elle entendoit un mot tant soit peu capable de blesser l'honnêteté ;

aussitôt la rougeur qui couvroit son front, le trouble involontaire qui paroissoit dans ses yeux, annonçoient la peine qu'on lui causoit.

Après plusieurs mois d'absence, elle fut redemandée par sa mère, et se faisoit une fête de revenir entre ses bras : mais, par un effet de son esprit de mortification et de détachement, elle croyoit souhaiter avec trop d'empressement la vue de sa famille ; à cet égard elle écrivoit à son frère : « Je te dirai ,
» cher ami, que je ne sais à quoi attribuer
» un désir si pressant de me réunir à vous
» tous, et que je m'en fais quelquefois une
» sorte de scrupule, pensant que je mets
» ma joie dans les plaisirs d'ici-bas, qui se
» passent si vite ».

Elle fut de retour à Rennes au mois de mars 1774. Alors elle approchoit de sa dix-septième année. Son jeune frère et elle soupiroient après l'instant de se revoir, et cet instant leur fit éprouver le contentement le plus vif. « Oui, mon cher ami, lui dit
» Marie-Anne dans les effusions de son
» zèle, je n'ai point d'autres désirs que ceux
» que je t'ai témoignés; et toi, es-tu toujours
» le même ? J'ai vu sur la route une petite
» cabane couverte de chaume et habitée
» par deux pauvres vieillards. Ah ! que ce
» spectacle m'a attendrie, en m'offrant l'i-
» mage de ceux que nous soulagerons un

» jour » ! Le plaisir que leur causa cette réunion étoit si grand , qu'ils n'aspiroient plus ensuite qu'à se trouver ensemble pour s'ex-citer à la vertu ; chaque jour , Marie-Anne montoit , après le dîner , dans le cabinet de son frère , pour l'entretenir de Dieu , met-tant dans sa conversation tant d'enjouement et de grâces , qu'elle eût intéressé les cœurs les plus insensibles. Avec mille marques de tendresse , toujours elle l'amenoit adroite-ment à cette question : « Au moins , mon tendre ami , aimes-tu bien le bon Dieu » ? Il lui répondoit que son désir étoit de l'aimer , et alors elle lui disoit : « Que je suis donc » charmée de te voir dans ces heureuses » dispositions ! »

Chacune de leurs conversations rappeloit aussi le projet qu'ils avoient formé d'aller vivre à la campagne au milieu des pauvres : on ne sauroit exprimer comment son cœur s'épanchoit délicieusement , dans l'espérance où elle étoit de les soulager un jour. « Nous » donnerons surtout nos soins , disoit-elle » avec attendrissement , à adoucir la mi- » sère des vieillards , si dignes de com- » passion. »

Quelques jours après son arrivée , son frère approcha des sacremens le même jour qu'elle les avoit reçus ; il alla lui en faire la confidence : Ah ! mon frère , lui dit-elle , » que tu as donc bien fait ! C'est avec Jésus

» qu'on trouve de la consolation. Je t'avoue-
» rai aussi que j'ai été à lui ce matin. »
L'avantage de se trouver dans les mêmes dis-
positions , et de pouvoir se les confier mu-
tuellement , leur donna beaucoup de joie ,
et notre jeune héroïne , en embrassant son
frère , prit cette occasion de l'engager , par
les plus puissans motifs , à marcher toujours
dans le chemin de la vertu.

Mademoiselle C*** ne se bornoit point à
vouloir gagner un cœur à son Dieu : dans
sa ferveur , elle souhaitoit de tenir en sa
main les cœurs de tous les hommes , pour
les mettre aux pieds de Jésus-Christ. Des
amies choisies en petit nombre , et qu'elle
ne voyoit point sans les presser de se donner
au Seigneur , ont reçu bien souvent de sa
part de bons avis qu'elles n'ont point ou-
bliés. Il lui arriva plusieurs fois de s'accuser
devantelles de tiédeur et d'indifférence pour
son salut , afin de les animer par cette
adresse à travailler au leur. Elle écrivoit à
l'une d'entre elles , à l'approche d'un carême :
« Voici , ma chère amie , des jours propres à
» opérer une conversion parfaite : Je te con-
» jure de ne pas m'oublier devant Dieu ; je
» viens de faire une lecture qui traite de
» l'amour de Dieu ; hélas ! que je l'ai peu ! je
» le fais bien paroître ; car je ne cesse d'of-
» fenser cet aimable Sauveur , qui ne cesse
» de me combler de ses grâces.... Ah ! tendre

» amie, que le chemin par où l'on va à Dieu
» est beau ! je conviens qu'il y a quelques dif-
» ficultés à surmonter ; mais ce Dieu plein
» de bonté nous aide à les supporter par la
» douceur de ses consolations. » Il seroit
impossible d'exprimer avec quelle vive ten-
dresse elle caressoit sa mère , ses sœurs , ses
amies , pour les faire penser et agir comme
elle. « Ma chère maman, disoit-elle à sa
» mère en la serrant entre ses bras , vous ne
» sauriez croire combien je vous aime ». Et
ensuite elle lui parloit de Dieu avec autant
de tendresse que de respect.

Mais personne n'étoit plus spécialement
l'objet de son zèle que son jeune ami ; après
l'avoir instruit par ses discours et ses exem-
ples , elle alloit bientôt lui offrir la leçon la
plus frappante , celle de ses derniers mo-
mens. Un jour qu'après le dîner , elle vint
à son ordinaire s'entretenir avec lui , leur
conversation roula sur la mort ; et de cet
air affectueux qui lui étoit naturel : « Je
» crois, mon cher ami , lui dit-elle , avoir
» un pressentiment de ma mort ; mais je
» t'assure que je ne regrette point la vie. »
Peu de jours après , le 29 mars , un violent
mal de tête l'obligea de se mettre au lit , et
la fièvre se déclara bientôt. Se trouvant seule
avec son frère , les premiers jours qu'elle
fut alitée , elle lui parla ainsi : « Mon ami,
» je ne sais si ma maladie ne me conduira

» pas au tombeau ; mais sois bien sûr que
» l'incertitude ne m'alarme point : mettons
» tout entre les mains de Dieu ; mes premiers
» soins , au moindre danger , seront de re-
» cevoir les Sacremens. »

Le mal s'accrut en peu de jours ; et la patience, la résignation , le courage de la malade , sembloient croître en même temps. Si jeune , elle retraçoit la sérénité du saint vieillard Jacob au lit de la mort , conversant paisiblement avec sa famille. Le 5 avril , où elle étoit encore plus souffrante qu'auparavant , son frère lui dit que la manière dont elle enduroit ses maux lui apprenoit comment ils instruiraient un jour les pauvres à supporter les leurs. « Peut-être , lui » répondit-elle , Dieu ne veut-il pas m'accorder cette grâce ; que sa sainte volonté » s'accomplisse. »

La maladie fut déclarée mortelle , et l'on pria son confesseur de lui parler des Sacremens. Il n'eut pas la peine de faire les premières avances ; elle lui dit : « Je sais , Mon- » sieur , qu'on doit mourir : les devoirs de » votre état vous imposent de me déclarer » ma situation présente. Je prévois que cette » maladie me conduira au tombeau ; au nom » de Dieu , consolez maman. »

La fermeté avec laquelle elle prononça ces paroles , l'air paisible et soumis dont elle reçut la nouvelle du danger , firent sur le

ministre sacré la plus vive impression. Plusieurs fois depuis , il témoigna avoir été aussi étonné qu'édifié de la grandeur d'ame de Marie-Anne. Le 7 avril , après sa confession , elle recut le Saint Viatique dans les sentimens d'une piété affectueuse et solide ; quelques momens après , son ami étant entré dans son appartement : « Sais-tu bien , mon » bon ami , lui dit-elle , la joie peinte sur le » visage , sais-tu bien le bonheur que je viens » d'avoir. »

Les progrès de la maladie forcèrent le médecin à lui faire appliquer les vésicatoires , elle ne se plaignit point des nouvelles douleurs qu'on lui préparoit , et lorsqu'elle les ressentit vivement , elle ne répétoit que ces paroles : « Ah ! demandez pour moi la pa- » tience à Dieu. » Elle prenoit sans aucune répugnance les potions amères qui lui étoient ordonnées , se contentant de dire : « Allons , » buvons donc , puisque cela m'est prescrit. » Elle étoit si maîtresse d'elle-même , qu'elle ne voulut pas qu'on avertît des voisins qui dansoient dans un appartement au-dessus du sien , de cesser un amusement qui aigrissoit ses souffrances. Il sembloit qu'elle les oubliât pour faire sans cesse des aspirations vers son Dieu ; et , comme elles pouvoient la fatiguer , son confesseur l'obligea de faire cette seule prière : « Je vous aime , mon Dieu , » de tout mon cœur. » Cependant , par un

et une joie , regnab un olleuon el jupen

mouvement involontaire, elle parloit à tout moment à Dieu, et jusque dans le délire on l'entendoit ou s'entretenir avec lui, ou bénir ses adorateurs. « Ah ! qu'il est beau, disoit-elle, dans un de ses momens, qu'il est beau » de mener une vie d'union et de charité !... » Mon Dieu, que je vous aime !... Vierge » sainte, défendez-moi.

Le mal augmentant tous les jours, on résolut de lui donner l'Extrême-Onction, et l'homme de Dieu, avant de l'administrer, lui demanda si elle consentoit à faire à Dieu le sacrifice de sa vie. « Si je le fais, Mon- » sieur, répondit-elle avec feu, quoique » déjà d'une voix presque éteinte, si je fais » le sacrifice de mes jours au Seigneur ! ah ! » de tout mon cœur ; il a donné sa vie pour » me sauver. »

Si parfaitement résignée, si contente même de mourir, elle étoit touchée de laisser sa famille dans la désolation ; frappée surtout de voir sa mère fondre en larmes, ce spectacle causoit en elle les plus vives émotions ; elle cherchoit, par mille caresses, à consoler ses parens, sans les flatter néanmoins sur son état ; elle tâchoit même quelquefois de les préparer à une séparation prochaine, s'arrêtant avec une indifférence héroïque aux circonstances qui suivroient sa mort ; parlant spécialement de sa sépulture, et indiquant même le linceul qui devoit l'ensevelir. Ces

idées ne troubloient point la paix dont elle jouit jusqu'au dernier moment. Elle tomba bientôt dans un assoupissement avant-coureur de la mort, et qui acheva d'accabler sa famille. Un de ses frères, son aîné de très-peu d'années, et qui l'aimoit avec une extrême tendresse, écrivit alors une lettre que nous croyons devoir rapporter, comme un témoignage bien sensible de l'heureuse impression que peut faire la vertu sur le cœur d'un jeune homme !

» Vous ne sauriez vous imaginer les tour-
» mens qu'a soufferts et que souffre notre
» tendre sœur, ni combien ils percent nos
» cœurs. La nuit dernière a été terrible pour
» elle ; elle a été dans un délire continuel.
» Ah ! qu'il est triste et affligeant pour nous
» d'être témoins d'un spectacle aussi déchirant ! perdre une sœur douée du plus heureux naturel, de la plus éminente vertu :
» quel coup pour mon cœur ! quel calice à
» boire ! et quelle leçon pour quelqu'un qui
» vouloit, comme moi, aller tenter la fortune ! Quoique je sois moins que les autres
» auprès d'elle, je n'en ressens pas moins de
» peine. Ses yeux abattus, son visage pâle
» et défiguré, le mal dans lequel elle est plongée, me suivent partout. Ah ! c'est quand
» je suis seule avec moi-même, et que je
» viens à me rappeler les circonstances où
» j'ai vu briller sa vertu, où j'ai éprouvé

» son bon cœur, son amitié pour moi, que
» ma douleur augmente, et que je donne
» un libre cours à mes pleurs. Ma sœur aînée
» ne peut prendre sur elle de contenir sa
» douleur, quoique en présence de maman,
» elle s'abandonne à toute sa peine, et ne
» peut devenir maîtresse de ses sentimens :
» elle éprouve dans cette circonstance, com-
» bien la raison est foible quand elle est aux
» prises avec la nature » !

L'assoupissement continuel de la sainte malade détermina le médecin à lui faire appliquer, le 16 avril, les vésicatoires aux jambes. Elle avoit perdu la parole et la vue : de temps à autre cependant elle laissoit encore échapper les noms sacrés de Jésus et de Marie. La parfaite connoissance lui resta toujours. Le 18, dans un moment où on l'exhortoit, on lui dit qu'on lui présentoit le Crucifix ; aussitôt on la vit faire les plus grands efforts afin de l'approcher de sa bouche, et à l'instant on le lui fit baiser. Une personne lui répétant quelque chose d'édifiant, s'aperçut qu'au nom de Jésus le sentiment sembloit renaître en elle, et le mouvement de ses lèvres annonçoit qu'elle cherchoit à le prononcer ; elle demeura dans cet état jusqu'au soir du 19 : vers les sept heures, ses forces parurent se ranimer ; on l'entendit proférer les noms de Jésus et de Marie, et presque aussitôt elle mourut dans la paix du

Seigneur, le 19 avril 1774, à l'âge de seize ans neuf mois.

Marie-Anne avoit dans son cercueil ce sourire gracieux qui l'avoit rendue si aimable, et elle étoit plus belle que jamais. Après une fièvre putride et maligne, qui dura vingt jours, sur la fin desquels son corps ne formoit qu'une plaie, elle répandoit autour d'elle l'odeur la plus agréable.

Tous ceux qui l'avoient connue la regardèrent comme une Sainte ; son confesseur dit à sa mère : « Assurez-vous, Madame, que vous avez une fille dans le ciel, qui prie Dieu pour vous. C'étoit un Ange, le ciel l'a couronnée ». L'ecclésiastique en place, auquel elle avoit donné sa confiance, dans la ville qu'elle venoit de quitter, n'eut pas plutôt appris sa mort, qu'il répéta publiquement qu'on avoit perdu le modèle des jeunes personnes. Le souvenir précieux qu'une nombreuse famille conserve d'elle, est un signe non équivoque de ses vertus. La mère de Marie-Anne ne put jamais calmer sa douleur : l'image de sa chère fille ne s'effaça pas un moment de son cœur. Pour l'éterniser en quelque sorte, ses frères aînés firent porter à leurs filles les noms qu'elle avoit reçus au Baptême, se flattant que celui seul de Marie-Anne suffiroit à leur inspirer le goût de la vertu. Quant au plus jeune, à la sanctification duquel elle avoit donné des soins

si tendres, le long espace qui s'est écoulé depuis cette mort n'a point altéré le sentiment de sa peine. Eh ! combien de fois ne fut-il pas pleurer sur sa tombe ! On ne sauroit aussi exprimer tous les genres de bien que le seul souvenir de Marie-Anne opéra dans sa famille, et parmi tous ceux qui l'avoient connue. La publication de sa vie a donné le goût de la vertu, et a fait prendre le dessein de la pratiquer à beaucoup de jeunes personnes : une entre autres, ancienne amie de Marie-Anne et la digne rivale de sa piété, écrivoit à une de ses parentes : « J'ai lu la vie » édifiante de Marie-Anne. Avec quel plaisir » j'ai vu célébrer des vertus que j'ai tant de » fois admirées dans mon amie ! si tu savois » de combien de mouvemens j'ai été agitée » en lisant la vie de ta vertueuse parente ! » le regret de n'avoir pas profité jusqu'à présent des exemples de toutes les vertus » qu'elle m'a si souvent donnés, ma fait répandre bien des larmes ; le désir de l'imiter » a causé à mon cœur des sentimens trop rarement éprouvés !... Malheureusement » pour moi, les autres avancent tandis » que je recule. Quel état que celui de la tiédeur ! je me fais horreur quand j'examine » avec quelle indolence je me comporte dans l'affaire de mon salut. Prie, ma chère amie, » pour que cette pauvre ame qui a coûté le » sang d'un Dieu ne se perde pas. Qu'il me

» fasse la grâce d'être un jour réunie avec
 » celles qui nous sont proposées pour exem-
 » ple, dans ce bienheureux séjour où seront
 » récompensés ceux qui auront su vaincre
 » leurs passions et leur négligence. »

FIN DU TOME PREMIER.





BIBLIOTEKA KÓRNICKA

19606/1

